JUL 14 1921

28e Année. N° 11. 1er Juin 1921.

GENERAL LIBRARY
JUL 14 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS :

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française.

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages.
S. M. la Reine de Roumanie.	*Résurrection*	449
X. X. X.	*La Conférence de Londres*	459
Henry James.	*L'Élève.* — I.	472
Émile Mâle.	*Études sur l'Art de l'époque Romane.* — I.	491
Pierre de Nolhac.	*Ronsard et l'Université de Paris*	514
Louis Chadourne.	*Terre de Chanaan!* — II.	540
L. Blum.	*La Maladie chronique de l'Enseign^t secondaire.*	576
Henri Hauvette.	*Dante et la Pensée moderne*	605
E.-F. Gautier.	*La Famine en Algérie*	624
★ ★ ★	*Au 3e Bureau du 3e G. Q. G. (1917-1918).* — III.	637
Auguste Dupouy.	*La Bretagne maritime et ses Peintres*	663

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

LA PAIX
par **André Tardieu.**
Préface de Georges Clemenceau.

Le principal collaborateur du représentant de la France au Conseil des Quatre apporte là une contribution essentielle à l'histoire du traité de paix, et une réponse précise au livre célèbre de J. Maynard Keynes. Il explique le programme de la Commission française au cours de l'élaboration du traité, et les résistances qu'elle éprouva avant de le faire prévaloir, et il justifie son œuvre à la fois contre ceux, nombreux à l'étranger, qui la trouvent trop dure, et contre ceux, surtout en France, qui la trouvent insuffisante.

LE GÉNIE AMÉRICAIN
par **W. Riley.**

L'auteur a réuni dans ce volume les conférences données par lui en Sorbonne. Il y passe en revue les puritains, les quakers, des poètes comme Walt Whitman, des hommes d'action comme Lincoln et Roosevelt, des penseurs comme W. James. Un même culte de la liberté, des mêmes aspirations à la justice, sont le trait commun de ces personnalités diverses, que M. Riley a bien eu raison de considérer comme éminemment représensatives du « génie américain ». Le lecteur français ne s'y sentira pas, souhaitons-le, trop dépaysé.

LES PHILOSOPHIES PLURALISTES D'AMÉRIQUE ET D'ANGLETERRE
par **Jean Wahl.**

Le livre de M. Wahl est le résultat d'une vaste enquête. Qu'est-ce que le pluralisme? A vrai dire, il n'existe pas une, mais des philosophies pluralistes. Elles se sont constituées en réaction contre le monisme répandu sous l'influence du logicien Bradley. Contre les doctrines monistes qui voient dans l'univers l'expression d'une seule loi, contre l'hégélianisme qui prétend réduire le cours des choses à un rythme dialectique défini une fois pour toutes, les philosophes pluralistes élèvent une vigoureuse protestation. Anglo-saxons, ils ont avant tout le souci de traduire l'expérience, et ils tendent à « l'empirisme radical »; Américains, citoyens d'une démocratie où l'on a le culte de l'action, ils pensent que le monde est une matière à effort ». Les êtres et les choses, loin d'être asservis à former un système immuable, sont essentiellement divers; entre eux il peut y avoir des relations « flottantes », variées, libres. « Pourquoi, dit William James, y aurait-il plus d'excellence dans 1 pris abstraitement que dans 43? », et dans une de ces formules imagées qui donne tant de saveur à son style, il dépeint l'univers « arbitraire, cahoté, discontinu, grouillant, bourbeux, pénible, fragmentaire »; ses parties sont « comme tirées à bout portant, chacune s'affirme d'elle-même comme un simple fait que les autres faits n'ont pas appelé ». M. Wahl suit la formation du pluralisme, en analysant les influences qui s'exercèrent sur lui — notons au passage celle de Renouvier. Puis il étudie, sous leurs divers aspects philosophiques et religieux les théories de James, celles de Schiller, enfin celles des autres pluralistes, bataillons nombreux, tumultueux, dispersé, où chacun possède son originalité. Une utile conclusion d'ensemble précise les caractères du pluralisme en général et ses rapports avec le pragmatisme, tendance voisine et d'une pareille actualité. Le pluralisme apparaît bien, suivant la formule de M. Wahl, comme un « tourbillonnement » d'une pensée qui, cherchant à saisir le réel, fait ressortir un de ses aspects, et se voit contraint de « mettre en lumière un aspect différent ». Cette étude, richement informée et pénétrante, est un guide précieux pour la connaissance d'une des formes les plus importantes de la pensée philosophique contemporaine.

MÉMOIRES DE RUSSIE
par **Jules Legras.**

Ce livre restera à coup sûr un des meilleurs documents sur l'étonnant effondrement du front russe en 1917-1918 et sur les prodromes du mouvement bolcheviste. L'auteur, dont la compétence en matière de choses russes est bien connue a été pendant la guerre officier d'état-major au 1er corps sibérien et à la 8e armée. Là, sous l'uniforme russe, il a observé au jour le jour, officiers et soldats, les premiers, sympathiques, et de relations agréables, mais professionnellement insuffisants, négligeants, ayant tous les défauts des classes dirigeantes de l'état tsariste, ignorant et dédaignant leurs hommes, exigeant le salut et ne le rendant pas; les hommes, grands enfants passifs abandonnés à l'ennui, à l'oisiveté, et pourtant remarquablement doués et fins sous leur grossièreté apparente. Il réfute certaines exagérations et montre notamment comment la décomposition de l'armée avait commencé bien avant la publication du célèbre prikase n° 1 supprimant le salut militaire et quelle fut exactement l'attitude des soldats vis-à-vis des officiers au début de la Révolution. Du reste il rend hommage aux services que rendit cette armée en butte à des difficultés exceptionnelles. Il estime que la Révolution et le Bolchevisme viennent de faire naître une conscience populaire russe, « fait mondial extrêmement important ».

LES CHRONIQUES DES CHATEAUX DE LA LOIRE
par **Pierre Rain.**

Ces études, ingénieusement groupées, nous conduisent de Charles VII et de Jeanne d'Arc au duc de Bordeaux et à la Restauration. Grâce à sa sûre érudition, à son respect des détails caractéristiques d'une époque l'auteur retrace avec exactitude les jours de faste et de misère, les tragédies et les fêtes qui se sont succédés à Chinon, à Amboise, à Blois, à Chambord, à Chenonceaux. Les nombreuses planches reproduisant des gravures du XIIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, aujoutent encore à l'intérêt de ce bel ouvrage.

RÉSURRECTION

Les pages que Sa Majesté la Reine de Roumanie a bien voulu envoyer à la *Revue de Paris* et qu'on va lire plus loin sont extraites du journal qu'Elle a tenu pendant la guerre. Elles décrivent les souffrances subies par l'armée roumaine pendant les jours tragiques où, cédant sous l'effort du nombre, elle dut se réfugier en Moldavie.

On se rappelle que l'armée roumaine, en 1916, comptait 10 divisions d'infanterie, dotées d'une brigade d'artillerie (canons Krupp 77 millimètres), groupées en 5 corps d'armée; 5 divisions territoriales; 2 divisions de cavalerie (dotées d'un régiment d'artillerie à cheval); elle comptait encore 5 régiments d'obusiers de 105 millimètres et un demi-régiment d'obusiers de 155 millimètres. Au moment de la mobilisation on était parvenu à constituer encore en toute hâte 8 divisions dont l'armement en artillerie était presque nul, puisqu'il se composait de canons à tir lent, modèle 1886. Après la débâcle de Valachie et de Dobroudja, à cause de l'épuisement en hommes et en matériel de la plupart des divisions, on dut recourir à l'expédient de faire de deux divisions une seule, laquelle pourtant, le plus souvent, ne représentait même pas, en hommes et en canons, la moitié d'une ancienne division. C'est dans ces conditions que se livra la bataille de l'Argech dont la perte permit aux Allemands d'occuper Bucarest le 18 novembre 1916.

A partir de ce moment, les troupes commencèrent leur longue et douloureuse retraite vers le nord de la Moldavie, où la réorganisation de l'armée fut entreprise aussitôt. Avec les recrues des classes 1918, 1919 et 1920, qu'on avait réussi à évacuer en Moldavie, avec les blessés sortis des hôpitaux et avec ce qui restait de l'armée vaincue, on put remettre sur pied 15 divisions. La France a présidé à cette réorganisation. La mission française en Roumanie, commandée par le général Berthelot, comptait près de mille officiers, médecins et soldats. Les

unités roumaines eurent des officiers français attachés à leurs commandements.

La France envoyait à la Roumanie 300 000 fusils, 10 000 mitrailleuses et fusils-mitrailleurs, 250 millions de cartouches, pour plus d'un demi-milliard de francs de canons et d'automobiles. Si une bonne partie de ce matériel fut retenu en Russie, par suite de la malveillance et la lenteur des gouvernants, il n'en est pas moins vrai que c'est grâce aux envois français que l'armée roumaine put être dotée de ce qu'elle avait perdu. Avec le matériel français, on créa 4 nouveaux régiments d'artillerie lourde, 2 groupes d'autos-mitrailleuses et de nombreux groupes de camions automobiles. 12 escadrilles d'aviation furent créées de toute pièce. Après la retraite de 1916, les troupes, exténuées par la fatigue, la faim et le froid, furent victimes d'une terrible épidémie de typhus exanthématique. On crut un moment que le nouveau fléau qui fauchait chaque jour quelques centaines de vies anéantirait les derniers espoirs de la Roumanie.

Le dévouement des médecins roumains et français fut, là encore, incomparable. Le mal, enrayé au bout de quelques semaines, commença à décroître avec le printemps ; au mois de juin 1917, l'épidémie touchait à sa fin, mais les pertes subies étaient immenses. Plusieurs médecins français succombèrent et nul n'a oublié le grand nom du docteur Clunet qui repose au milieu de ses camarades roumains et français à Jassy ; son nom est resté en Roumanie synonyme du plus beau et du plus pur dévouement. La terrible épidémie passée, on put se remettre à l'œuvre ; de nombreux centres et écoles d'instruction pour officiers furent créés : les officiers français, pourvus d'expérience, apportèrent leurs connaissances aux officiers roumains, qui, de retour dans leurs unités, instruisirent leurs soldats.

Et le 12 juillet, 12 divisions sur 15 étaient prêtes à combattre. A la fin de juillet, l'armée du général Averesco pouvait reprendre l'offensive et avancer, à Marachechti, de 30 kilomètres en trois jours. La défection des troupes russes et le commencement du désastre de Galicie furent les causes qui obligèrent le haut-commandement roumain d'arrêter son offensive victorieuse. Deux semaines plus tard, c'était Mackensen qui reprenait l'offensive sur le Serth, à Marachechti ; on connaît la défaite que lui infligea la première armée roumaine. Ces souvenirs permettront de saisir encore mieux, s'il se peut, tout ce que les pages qui suivent ont de pathétique et de touchant.

***

Si je me laisse aller à me remémorer ces deux dernières années, ce sont des visions innombrables qui défilent devant mes yeux, visions de guerre avec leurs compléments successifs d'horreur et d'espoir. Elles suffiraient à former un volume

que j'écrirai peut-être un jour... plus tard. Aujourd'hui, ces événements sont encore trop rapprochés ; il leur manque le recul nécessaire des années ; laissons-leur le temps de s'éclairer en se cristallisant.

Pour l'instant je me retourne et je contemple la route parcourue : elle me paraît encore bien obscure, bien semée d'épines.

Pourtant, du chaos de souffrances de ces deux dernières années, pourquoi ne pas extraire quelques images, qui, en même temps que mon cœur, feront peut-être tressaillir les vôtres? Certaines d'entre elles pèsent lourdement dans mon souvenir, et quand mes cheveux seront blancs, je m'en souviendrai avec terreur et avec angoisse.

La neige et le froid, la boue et la misère, des routes sans fin que le dégel convertit en un cloaque sans fond, impraticables à tout véhicule. Dans les lointains perdus de cette désolation, des petits villages où nos troupes se terrent sous de misérables huttes qui sont les seuls abris offerts à notre retraite précipitée. Il régnait une misère si noire dans ces agglomérations, qu'il me semble toujours que je ne doive me permettre d'y penser qu'à genoux, le visage dans mes mains et en priant Dieu pour que ces humains condamnés à une mort sans gloire, enfouis dans des tombes où nul prêtre n'a prié, pour que ces êtres qui avaient à vivre les mêmes droits en somme que vous et que moi, goûtent enfin le repos suprême dans des lieux de verdure d'où les horreurs de ce monde sont à jamais effacées.

Ce que peut être une retraite d'hiver, nous l'avons appris dans l'histoire ; nous avons évoqué des hommes en guenilles, trébuchant, gelés à demi, dans de la neige molle, chassés par l'orage et par la terreur, fixant leurs yeux hagards sur un horizon qu'ils savent ne pas pouvoir atteindre. Nous avons vu les longues routes qu'ils parcourent, et de-ci de-là, ces tas que la neige recouvre mal, qui ont une forme vaguement humaine, et que les corbeaux survolent sinistrement. Des scènes de ce genre ont inspiré de grands artistes, des poètes les ont décrites; enfants, quand nous écoutions les voix qui nous les dépeignaient, nous ne voulions y croire que comme à des cauchemars infernaux. Mais, que de semblables réalités pussent péné-

trer dans nos existences bien abritées, dont la civilisation avait fait des refuges de confort et de bien-être, comment y croire? Il fallut la guerre pour démolir les barrières auxquelles nous étions accoutumés, et pour ramener, avec une précipitation brutale, des temps que nous pensions ne plus pouvoir appartenir qu'à l'irrévocable passé. Et voici que ce passé se dressait gigantesque, ses images redevenaient une réalité, le cri des générations disparues était à nouveau le cri de nos fils. Et voici aussi, que pour ajouter aux horreurs des guerres anciennes, nous avions, nous, les découvertes de la science moderne, ces découvertes que, jadis, en nos heures d'illusions, nous avions cru devoir nous rapprocher du trône des dieux. Qu'il y a loin des quelques hordes d'autrefois dont la guerre était le métier, aux armées de nos jours! Aujourd'hui, ce sont des nations tout entières qui se dressent, le fils de chaque homme contre le fils de chaque autre homme ; c'est un sacrifice imposé à chaque foyer, à chaque cœur, un vide à chaque table.

Et nous devions apprendre à vivre dans cette réalité contre laquelle nous nous étions crus défendus, et c'est pourquoi il devait m'être donné de vivre ces souvenirs, que dans le silence de ma chambre j'évoque maintenant avec stupeur.

On manquait de tout dans ces villages éloignés où la retraite avait jeté nos troupes affamées ; pas de nourriture, pas de vêtements, pas d'abri, pas de savon, pas de feu. A la suite des privations et de la misère, des maux étranges et inconnus se glissaient, tel un ennemi sournois, dans les rangs épuisés; partis pour combattre un tout autre ennemi, ces braves ne luttèrent bientôt plus que contre la faim, le froid et la pestilence.

La rumeur de ce qui se passait là n'arriva jusqu'à moi que peu à peu. J'avais, d'abord, eu tant à faire en ville, que même le temps de lever la tête pour regarder au delà m'avait pour ainsi dire manqué. Quand j'essayai enfin d'étendre mon activité jusqu'à ces centres de désolation, je me trouvai arrêtée par les conditions chaotiques des communications. Les autos ne passaient pas, les transports étaient impossibles, les chevaux mouraient faute de fourrage. Le plus petit secours que je tentais d'envoyer se heurtait ainsi à des diffi-

cultés qui seraient à peine croyables si je voulais les décrire. Mais les cris de détresse devenant de plus en plus pressants, il fallut malgré tout se décider à agir.

Et voici que je me souviens d'une de mes premières visites dans un village qui n'était qu'à petite distance de la ville, mais que je n'atteignis qu'au prix de difficultés inouïes. Sous le dégel, le monde avait pris un aspect désolé, désespéré, comme si toute beauté eût été à jamais effacée des choses.

Les vastes étendues de neige étaient semées de vilaines taches brunes ; tout ce que jusqu'à présent l'épaisse couche blanche avait recouvert reparaissait maintenant dans une nudité hideuse. Des choses qui auraient dû être enterrées aux regards, traînaient en un gâchis affreux, et les corbeaux jetaient sur elles leurs ombres sinistres. Tout le long de l'interminable route, des chevaux morts, vers lesquels on voyait ramper les chiens que la faim poussait à leur horrible besogne. Ils levaient la tête sur notre passage, grognant et montrant des mâchoires sanglantes, semblables à des loups affamés.

Nous atteignîmes enfin notre destination ; c'était un grand village mal rangé, composé de huttes misérables éparpillées sur le flanc d'une colline basse au sommet de laquelle s'effritait une église de bois, pareille à un vieux pasteur battu par les tempêtes, écrasé de découragement et se sentant impuissant à protéger son troupeau abandonné. On eût dit que les huttes aussi fondaient avec la neige, se dissolvaient en boue, tandis que les toits de feuilles de maïs noirci d'où l'eau dégouttait, inlassablement, semblaient pleurer de lourdes larmes de détresse. Ici aussi l'affreux dégel mettait à nu des choses indescriptibles ; mais il suffisait de jeter un coup d'œil sur les blêmes fantômes glissant à travers cette désolation pour se rendre compte pourquoi nul n'avait tenté un balayage. Assurément, ce n'étaient point là des hommes ; à peine des spectres ambulants, en proie à une horreur sans nom, êtres pourchassés, aux joues creuses et dont les yeux hagards se fixaient sans comprendre sur la femme venue pour les secourir. Il en traînait partout, par groupes, sur les seuils vermoulus, sur les tas d'ordures, ou appuyés contre les murailles gluantes, tandis que tombait toujours sur leurs têtes la neige qui s'égouttait des toits.

Quelques-uns, couverts de haillons, erraient sans but, ayant à leurs pieds des chaussures trouées d'où giclait une fange fétide. L'un, appuyé sur un bâton, s'était arrêté et me fixait avec une lueur de folie dans ses yeux caves ; son visage était plutôt un crâne qu'une face humaine, chaque os étant visible sous la peau sèche et tendue comme un parchemin et semée d'affreuses taches bleues.

Tous ces hommes souffraient d'un mal que nous commencions à peine à connaître (le typhus exanthématique) et que nous ne pouvions combattre faute de moyens.

— Où est votre docteur? — demandais-je.

— Il a la fièvre aussi, — me fut-il répondu.

— Et vos officiers?

— Nos officiers sont malades.

Et c'était vrai, tous ceux qui auraient pu aider étaient terrassés eux-mêmes, et ces malheureux abandonnés à leurs propres soins mouraient par centaines.

A l'intérieur des masures, le spectacle était peut-être pire encore. Là, sur d'indescriptibles litières de paille, les malades gisaient, pêle-mêle, avec les mourants; parfois au milieu de ceux qui n'avaient pas encore affronté le grand mystère, un cadavre rigide regardait de ses yeux vitreux le plafond fendu.

Le printemps vint, débarrassant nos routes de la neige qui les couvrait et me permettant enfin de circuler un peu plus librement, bien que la boue fût si profonde que je ne pouvais jamais être sûre d'atteindre ma destination. Souvent j'y arrivais à pied. Partout ce n'était que misère, et maladie. J'aidais du mieux que je pouvais, d'autres firent de même, travaillant de tout leur cœur et de toutes leurs forces, et pourtant, malgré tant d'efforts, il vint un moment affreux où je pus me dire que nous n'avions plus d'armée. La mort avait si cruellement décimé les rangs que nos régiments semblaient avoir fondu, et c'était avec une horreur toujours croissante que je contemplais les croix plus nombreuses toujours qui encombraient les cimetières, auprès desquels on réquisitionnait même fréquemment des champs entiers pour abriter les morts.

Même dans les rues de la ville nous avions dû nous accoutumer à de terribles spectacles; nos hôpitaux étaient si remplis que force nous était de renvoyer les malades avant qu'ils ne

fussent réellement en état d'affronter les fatigues de la route. Pour cette catégorie-là d'invalides, aucun asile n'était prévu. L'organisation totalement insuffisante des transports faisait aussi qu'ils ne pouvaient que rarement rejoindre leurs unités en chemin de fer ; ne trouvant ni chariots ni voitures, ils traînaient donc à pied à travers le froid, la boue, la neige. La plupart du temps ils n'atteignaient pas leur destination et mouraient le long des routes comme un bétail perdu, souvent aussi on était forcé de leur faire regagner l'hôpital qu'ils venaient à peine de quitter, et on les entassait à trois dans un lit. Je ne saurais oublier ces chariots que nous croisions et qui ramenaient en ville les malades et les mourants, lamentable spectacle. Je pris l'habitude de me promener à travers les rues, les faubourgs et les environs en chargeant mon auto de provisions et de vêtements chauds, tentant de secourir ou de ramasser ces épaves. J'emportais aussi de grands récipients pleins de thé et de rhum, qui attirèrent sur ma tête plus d'une fervente bénédiction. Mon cœur se brisait à ces spectacles, tant mon impuissance était grande devant une misère si générale.

Jassy était si encombré par la retraite qu'il n'y avait plus de bâtiments disponibles, d'autant plus que les Russes avaient pris possession de la majorité des grands locaux. Je cherchais donc en vain, il n'y avait de place nulle part, absolument nulle part. Et la difficulté des transports ne me permettait même pas d'apporter les planches avec lesquelles, plus tard, j'arrivai enfin à faire construire des baraques.

Quand le désastre s'abat sur un pays il y désorganise jusqu'à la moindre chose ; notre cas à nous était encore compliqué par l'invasion moscovite. Bien que cruellement éprouvés, nous devions entretenir encore ces innombrables légions de soldats étrangers venus pour nous aider, et qui hélas, ne firent même pas leur devoir comme ils l'auraient dû. Mais au moins ces Russes avaient une chose : d'inépuisables provisions de toute nature. Les Russes ont plus d'un défaut, mais eût-on d'autres raisons de leur en vouloir, on ne saurait contester leur générosité. Ils donneront toujours largement. Aussi était-ce d'eux que me venaient une grande partie des provisions de cet hiver-là.

Mais bien que mes mains fussent pleines, que c'était donc peu de chose! Il semblait que nous n'eussions plus de soldats, rien que des revenants éthiques pareils à des épouvantails à oiseaux dans les vêtements en lambeaux qui pendaient sur leurs corps émaciés.

Nous réussîmes pourtant à organiser enfin dans différents coins du pays, de grands camps de convalescents. Mélancoliques asiles. J'y allais continuellement, faisant des efforts surhumains pour procurer quelques suppléments de nourriture.

L'un de ces camps était tout près de la ville, je m'y rendais parfois à cheval. Les hommes y étaient parqués par deux dans de petites huttes creusées dans la terre. Le printemps vint... alors on les vit errer tout le long du jour, offrant leurs corps de squelettes aux rayons vivifiants du soleil, qui si longtemps nous avait fait défaut. Parfois ils dansaient de grandes rondes, spectacle macabre et pathétique que je ne désire certes pas revoir et qui évoquait les gravures du moyen âge et leurs danses des morts. La main dans la main, ces spectres jaunis, aux yeux enfoncés, aux têtes rasées de près, tournaient inlassablement dans une extase morbide, au son grinçant d'un violon que raclait quelque camarade tzigane, aussi spectral qu'eux-mêmes, et comme eux à peine échappé aux griffes de la mort. Ils avaient l'air d'accomplir quelque étrange rite en l'honneur de ce soleil qui daignait enfin de nouveau éclairer leur misère.

Jamais le printemps ne fut mieux venu, et je ne me souviens pas non plus avoir jamais eu un sentiment aussi fort de renouveau et de résurrection. L'hiver avait été si long, si cruel et si meurtrier, que ce recommencement de la vie tenait du miracle, remplissait les cœurs d'une joie presque sacrée.

J'arrivais par les champs, galopant sur l'herbe nouvelle, et dès que les spectres danseurs m'apercevaient, ils se précipitaient au-devant de moi avec des cris de joie. Mon cheval aussi semblait avoir senti la joie du printemps courir dans ses veines de pur sang, et, au-dessus de nous, le ciel avait l'air de courir avec nous, rivalisant de vitesse. Mais ma bête n'aimait pas mes pauvres convalescents, et tremblait d'appréhension à leur approche ; eux se massaient cependant autour de moi, m'acclamant, jetant leurs casquettes en l'air, leur pauvre

visage illuminé de joie. Et j'avais toutes les peines du monde à obliger ma monture à supporter ces loyales effusions : les nerfs vibrants, elle pirouettait en renâclant, les yeux dilatés par la peur, comme si sa force superbe eût été offensée par le voisinage de cette misère. Je n'arrivais évidemment jamais les mains vides ; du tabac, du sucre, parfois des provisions plus substantielles leur étaient partagées, et alors pour témoigner leur joyeuse gratitude, les spectres en guenilles se reprenaient à danser, à danser éperdument, au son du violon qui voulait être gai, mais n'était en réalité qu'un long gémissement vers le ciel bleu. Et tandis que je repartais, les laissant à leurs manifestations de joie, suivie par leurs acclamations, mon cœur était lourd et je me répétais sans cesse : « Nous n'avons plus d'armée..., nous n'avons plus d'armée. »

Pourtant un jour vint... Un jour... Ce fut le 10 mai, date de notre fête nationale.

Autrefois, dans nos époques de prospérité, ç'avait toujours été un joyeux jour de fête, de parades, de drapeaux flottant à chaque fenêtre ; un jour où les plus pauvres arboraient quelque couleur joyeuse. Mes enfants eux aussi avaient été élevés à respecter cette date, à l'attendre avec une joie toujours renouvelée. Je me souviendrai toujours de l'excitation joyeuse qui était la leur ce jour-là. L'un après l'autre, quelque jeunes qu'ils fussent, on les faisait prendre part à la fête, les ayant dressés dès leur âge le plus tendre à se conduire avec dignité en public. Je vois encore leurs grands yeux étonnés, fixés avec délices sur les régiments qui défilaient fièrement dans leurs uniformes brillants et multicolores d'alors. Ils apprenaient à saluer le drapeau presque avant d'apprendre à marcher, la vue des chevaux les remplissait d'extase, les joyeux airs de marche allumaient leur sang, ils bavardaient, riaient et battaient des mains. Ah ! souvenirs si gais, souvenirs d'abondance, où le monde insouciant et frivole semblait en proie à un impossible bonheur ; souvenirs de rues encombrées de couleurs gaies, souvenirs de fleurs, de fleurs en masse, lancées du haut des balcons par des mains qui avaient l'air de bénir ; souvenirs disparus...

Combien différents nos sentiments de ce 10 mai-là. Les rues par lesquelles nous passâmes avaient bien été décorées,

mais maigrement, selon les moyens du moment. Une foule dense nous accueillait, — mais on sentait une angoisse secrète derrière les sourires, une hantise dans les regards. Peu de couleurs voyantes, une espèce de sobriété générale dans les vêtements témoignait d'une attitude nouvelle envers la vie, — et plus d'une femme était en noir...

Nous arrivâmes à un vaste champ au delà de la ville ; je sentais dans mes yeux comme une hantise. Tentaient-ils de voir au delà? de percer les nuages qui couvraient notre avenir, ou d'oublier certaines visions du passé?

Machinalement, je me retournais pour contempler mes enfants, — cinq, ils étaient cinq... et pourtant n'avaient-ils pas été six jadis?

La journée était ensoleillée et nous allions vers le grand champ vert. Plus d'uniformes éclatants, tout y était sobre, le gris et le vert se confondaient avec le ciel et la terre, sur lesquels se détachaient seulement les taches claires des drapeaux — qui étaient en loques... Mon cœur battait furieusement, j'osais à peine porter mes regards sur ces interminables files d'hommes vêtus de vert, je me demandais ce que mes yeux allaient voir, mon âme trop habituée à la souffrance n'osait plus se réjouir. Une émotion très douce commençait pourtant à m'étreindre, tandis que je luttais encore avec mes larmes.

Et puis voici qu'ils commencèrent à défiler, et ce fut une rangée après l'autre de vaillante jeunesse, toujours plus nombreuse, et leurs visages étaient tournés vers nous.

D'où venaient-ils, Seigneur? S'étaient-ils donc levés d'entre les morts? Qu'avaient-ils fait de leurs haillons et de leurs guenilles? Comment se faisait-il que des yeux pleins d'espoir cherchassent les miens. Où étaient-ils les revenants blêmes de ces mois écoulés?

MARIE
Reine de Roumanie.

LA CONFÉRENCE DE LONDRES

ET LA CRISE DE L'ALLIANCE ANGLAISE

« Ce furent les heures les plus graves depuis l'armistice » ; ainsi, un des témoins de la dernière Conférence appréciait les conversations qui eurent lieu à Downing Street le 30 avril et le 1er mai. On parla de « liberté d'action refusée », de « rupture », de « défi aux Alliés », du « danger d'une alliance ainsi pratiquée » ; moments tragiques où, de part et d'autre, les acteurs du drame se voyaient entraînés à des résolutions contre lesquelles protestait leur raison comme leur cœur : car chez M. Lloyd George autant que chez M. Briand, le souvenir demeurait vivace des heures où s'était cimentée la fraternité d'armes des deux peuples, et chacun d'eux savait que l'alliance léguée aux vivants par les morts de la Grande Guerre ne pourrait être rompue impunément.

Après trois jours de pénibles débats, l'accord se fit sur les formules essentielles : deux jours permirent ensuite de développer, suivant les conclusions des experts, les principes posés en commun. Lorsque les deux ministres se séparèrent le 5 mai, ils pouvaient se rendre mutuellement cette justice qu'ils avaient sauvé l'alliance.

Dix jours sont passés, et voici que les événements de Haute-Silésie et les manifestations qu'ils provoquent, obligent déjà à se demander : pour combien de temps?

*
* *

Au début de cette année [1], la *Revue* a tenté de définir en quels termes se posait le problème des relations franco-anglaises, et d'expliquer comment, peu à peu, s'était créé outre-Manche l'état d'esprit dont, souvent sans enthousiasme, dans les Conférences alliées, M. Lloyd George se faisait contre nous l'interprète ; on s'était même hasardé à indiquer quelles démarches semblaient alors nécessaires pour sauver l'alliance.

L'heure n'est pas venue où pourra être écrite l'histoire des négociations de ces derniers mois et où il deviendra possible de dire quelles influences — l'attitude prise par M. Lloyd George, à la fin de janvier, à la Conférence de Paris ne fut pas la seule — ramenèrent la politique française, de la voie où elle s'était engagée à Bruxelles, à la route dont six mois plus tôt, à Boulogne, la direction avait été tracée ; encore moins voudrait-on ici comparer les mérites de ces deux méthodes. On notera seulement que les discussions passionnées dont la presse et la tribune de la Chambre française retentirent alors firent perdre à la France, dans l'opinion britannique, les bénéfices de la politique de modération intelligente suivie à Bruxelles par nos représentants. Pour beaucoup d'Anglais, nous fûmes à nouveau la nation qui, plutôt que de se prêter aux transactions nécessaires, préférait laisser peser sur l'Europe la menace perpétuelle d'un autre recours aux armes. Même l'attitude, à Londres, au mois de mars, du docteur Simons et de la délégation allemande n'ouvrit pas tous les yeux.

Sans doute, l'opinion britannique fut unanime à repousser les offres ridicules dont le ministre allemand daignait faire l'aumône aux Alliés; mais, dès que le mot de « sanctions » fut prononcé, dès que l'on parla d'opérations militaires et de l'occupation de nouveaux territoires, il fut aisé de deviner, aux précautions que prenait M. Lloyd George, quelles résistances il avait à vaincre. Les inquiétudes anciennes et les préjugés sur les ambitions impérialistes de la France trouvaient malheureusement une justification apparente dans les craintes qu'exprimait, de son côté, une partie de notre opinion, mal satisfaite : certains de nos journaux cherchaient dans

1. Voir, dans la *Revue* du 15 janvier, l'article *France et Angleterre.*

l'établissement d'une ligne douanière sur le Rhin le prélude d'une opération politique de grande envergure ; l'occupation des ports de la Ruhr devait préparer la mainmise sur le bassin houiller lui-même ; la date du 1er mai semblait trop lointaine pour nos impatiences ; les journaux discutaient les détails de l'opération prochaine ; pour contenir une Chambre frémissante, M. Briand se voyait contraint de lui faire des promesses précises.

Que ces impatiences françaises fussent mille fois justifiées, qu'une longue expérience nous eût donné le droit d'affirmer que l'Allemand ne céderait qu'à la force, que nous fussions las d'attendre, non pas même que le vaincu payât, mais qu'il voulût bien reconnaître sa dette et sa responsabilité, c'est ce dont trop de nos alliés ne s'avisaient pas ; une propagande habile détachait dans les harangues de nos hommes politiques et dans notre presse les quelques phrases nécessaires pour « démontrer » que les Français entendaient, coûte que coûte, pousser les choses à l'extrême.

*
* *

Dans le même temps, éclatait en Angleterre la crise peut-être la plus grave que ce pays eût encore éprouvée. Le marasme économique, en se prolongeant, mettait l'industrie britannique, si elle voulait vivre, dans l'obligation d'abaisser ses prix de revient, et d'abord le prix d'extraction du charbon qui conditionne tous les autres. Or, dans ce prix, le salaire des mineurs représente la plus grande part. Diminuer ce salaire, c'était donc faire baisser le coût de la vie. Au 31 mars, d'autre part, prenait fin le régime de guerre durant lequel l'État, centralisant la production des houillères, réglementant l'extraction et la répartition du combustible, et grâce à l'institution d'une caisse commune alimentée avec les bénéfices des exploitations prospères, avait rendu possible l'attribution aux mineurs des diverses régions de salaires uniformes. L'action de l'État disparaissant, force était aux propriétaires d'adapter les salaires aux conditions locales de l'exploitation : c'était, dans certains centres les réduire de 25 à 30 p. 100. Opération peut-être nécessaire, mais qui aurait dû être conduite avec

quelques ménagements ; la brutalité prévalut : au début d'avril, la grève des mineurs éclatait.

Économique dans ses origines, la grève l'est jusqu'aujourd'hui demeurée malgré les efforts des communistes ; elle n'a pas menacé l'état de choses établi ; mais, contraignant, faute de combustible, les usines qui travaillaient encore à ralentir davantage leur activité, aggravant le chômage, paralysant les transports, elle a mis en péril la vie nationale elle-même. Quelle catastrophe pire un Anglais pourrait-il imaginer, et que compte une indemnité allemande, lointaine, auprès des millions que la grève coûte chaque jour au pays?

A une crise qui a son origine dans les lois mêmes de la vie économique, il n'y a qu'un remède, la reprise des échanges commerciaux qui, permettant à l'industrie de réaliser des bénéfices par l'exportation, lui donnera la possibilité de conserver à la main-d'œuvre le bénéfice des hauts salaires de 1920 ; vendant leur charbon plus cher, les propriétaires des mines n'auront aucune difficulté à garantir à leurs ouvriers les salaires qu'ils réclament... et ce sera la fin de la grève ! Or, pour que soit réalisée la condition première d'où naîtront tant de félicités, que faut-il? Que les commerçants reprennent confiance, que l'on n'entende plus parler de guerre, de sanctions, d'opérations militaires, qu'on n'entende plus parler, en somme, de ce que réclament les Français.

Et, dans ces beaux rêves, l'on oublie que, pour les Français, il n'est point de restauration économique tant que n'auront pas été relevées les ruines du Nord et qu'il n'est pas d'essor industriel qui puisse rétablir notre situation financière, aussi longtemps que le problème des réparations demeurera sans solution...

Soyons justes : l'Angleterre n'oublie pas tout entière ; *the man in the street* comprend les inquiétudes de la France, ses besoins généraux, ses légitimes revendications ; mais, sauf aux heures de péril national, la masse n'a pas d'influence. Ce qui compte, c'est la *City* et c'est le *Labour* ; l'une, pour les raisons que j'ai dites, critique notre turbulence ; l'autre déteste en nous les adversaires de la réconciliation à tout prix dans le sein de l'Internationale : à ceux-ci, pouvons-nous refuser toutes les circonstances atténuantes, puisqu'ils ne font, en

somme, qu'attribuer à la politique française les noirs desseins que M. Cachin dénonce chaque jour? Et si la finance anglaise subit de fâcheuses influences, n'a-t-elle pas cependant le droit, en présence des ruines où s'abîme sa richesse, de souhaiter pour l'Europe un peu de calme? Politique à courte vue, politique mercantile, soit ! mais n'est-ce pas la politique même que l'on peut attendre de marchands et de financiers?

*
* *

Ainsi, en cette fin d'avril, les deux opinions publiques, engagées dans des voies différentes, s'écartent rapidement l'une de l'autre. Accuser en cette affaire l'opinion anglaise de s'abandonner à une germanophilie systématique serait aussi absurde que d'attribuer à la propagande de l'ambassadeur d'Allemagne à Londres l'évolution qui se précipite. Certains profitent, il est vrai, de l'atmosphère ainsi créée pour nouer quelques intrigues ou reprendre l'exécution de plans anciens : des bureaux du *Foreign Office* peuvent y trouver des conditions propices pour tenter une nouvelle expérience des anciennes formules de la diplomatie britannique : splendide isolement, équilibre continental, autant d'idées qui ne sont pas abandonnées autour de Lord Curzon ; cette politique trouve dans les tendances générales des encouragements, dont elle abuserait volontiers; mais n'exagérons pas l'importance de ses partisans : il fut un temps où M. Lloyd George se plaisait à renverser d'une chiquenaude leurs savantes combinaisons.

L'effort des hommes d'État qui gardent le sentiment de la nécessité de l'alliance, doit tendre à rapprocher l'une de l'autre les deux branches du ressort, ployées en sens contraire. C'est à quoi M. Briand et M. Lloyd George s'occupent. A Lympne, le 23 et le 24 avril, M. Briand démontre à son interlocuteur quelles impérieuses raisons interdisent à la France de tolérer plus longtemps les atermoiements de l'Allemagne et comment l'occupation de la Ruhr représente la garantie indispensable pour que notre débiteur se résigne à payer : le 1er mai, lorsqu'il sera constant que l'Allemagne manque à ses obligations de réparation, la saisie du bassin minier ne devra plus être différée ; aussi longtemps que les

Alliés hésiteront devant les risques que comporte cette opération, l'ennemi d'hier les bravera : la Ruhr est le seul gage des Alliés ; y renoncer, c'est renoncer à toute possibilité d'obtenir jamais son dû.

Malgré les appréhensions que pareille opération lui a toujours inspirées — et reconnaissons que d'autres ont éprouvé les mêmes craintes — M. Lloyd George fut convaincu, sinon de l'opportunité de l'entreprise, au moins des raisons qui contraignaient la France à la tenter : or il n'entendait pas se séparer de la France. Sans s'engager formellement, il donna au programme de M. Briand une adhésion de principe : deux jours après, il déclarait aux Communes que, si l'Allemagne ne soumettait pas en temps utile aux Alliés des propositions satisfaisantes, la Grande-Bretagne serait aux côtés de la France dans la Ruhr. Revenant à Paris, M. Briand avait le droit de dire que ses idées avaient prévalu.

*
* *

Nous touchons ici au fond même de la crise. Il fut un temps — pas très lointain — où, si soucieux qu'il fût de suivre les mouvements de l'opinion britannique, le Premier, en fait, guidait cette opinion qu'il dominait ; il fut un temps où, dans la majorité parlementaire comme au sein du Cabinet, le dévouement au chef était absolu et où nul n'aurait songé à critiquer âprement les décisions arrêtées par lui dans une conférence alliée. Ce temps n'est plus : déjà au mois de mars, M. Lloyd George avait pu le pressentir...

Les victoires des travaillistes aux dernières élections partielles, en inquiétant les députés de la coalition, ont contribué à les rendre moins dociles aux directives du pouvoir, à l'heure même où la retraite de M. Bonar Law, leader de la coalition aux Communes, privait le Premier Ministre d'un tacticien parlementaire d'une expérience éprouvée et d'un ami d'une admirable fidélité. Le prestige et l'habileté de M. Bonar Law assuraient l'autorité du ministère à la Chambre basse, son dévouement à M. Lloyd George était un exemple pour les autres membres du Cabinet. Son successeur, M. Austen Chamberlain, a fourni des preuves du même loyalisme ; il ne saurait prétendre à la même autorité.

Revenu à Downing Street, M. Lloyd George qui savait déjà que, sur la question de la Ruhr, l'opposition libérale et travailliste le combattrait sans merci, s'aperçut que ni ses lieutenants, ni sa majorité ne le suivaient.

M. Winston Churchill est, dans le Cabinet britannique, un des hommes dont on a le plus vanté les sentiments francophiles ; au cours des dernières semaines, il a été pourtant le plus tenace adversaire de nos revendications. Évolution qui ne doit point trop surprendre chez l'homme dont le « général » Booth — de l'Armée du Salut — disait un jour qu'il avait « le besoin de se convertir » : uni à l'ambition dévorante qui l'anime et à l'irritation que lui cause notre opposition à certains de ses projets orientaux, — ce « besoin » a fait du secrétaire d'État aux Colonies le chef de l'opposition à la politique française ; comment d'ailleurs M. Churchill se prêterait-il à un affaiblissement de l'Allemagne? Il compte sur elle pour mener la lutte contre le bolchevisme et pour en sauver l'Angleterre.

En d'autres temps, l'opposition d'un Churchill aurait eu fort peu d'importance ; elle devient grave dans un Cabinet privé de M. Bonar Law. M. Lloyd George vit s'organiser contre lui parmi ses collaborateurs une véritable conspiration ; l'on n'en a connu, au dehors, que peu de chose, mais l'on ne peut expliquer que par l'existence, parmi les ministres, d'un groupe hostile à sa politique, le soin qu'a pris M. Lloyd George, durant la Conférence, d'associer aux délibérations et aux décisions les principaux de ses collaborateurs; on vit siéger au Conseil Suprême, pour discuter le problème des réparations, sir Alfred Mond, ministre de l'Hygiène, et M. Winston Churchill, chef du Colonial Office, en même temps que le Très Honorable Montagu, secrétaire d'État pour l'Inde, et Sir L. Worthington Evans, ministre de la Guerre, ce dernier étant, il est vrai, un très remarquable financier : le Premier n'est plus aussi sûr de son autorité. Tout chef de Gouvernement se serait préoccupé de pareille menace ; un homme aussi émotif que le Premier devait s'en inquiéter et s'en affliger : il fut, nous dit-on, à la Conférence, plus nerveux, plus sombre, plus tourmenté que de coutume.

Expliquer cette situation par les ambitions personnelles

de quelques ministres ne suffit pas. En réalité, l'annonce d'une prochaine occupation de la Ruhr avait soulevé à Londres une très vive émotion : la guerre d'Irlande suffisait ! Elle entraînerait, assurait-on, une nouvelle aggravation de l'active propagande à laquelle se livraient les communistes parmi les réservistes rappelés sous les armes en prévision d'une grève générale (quelques jours plus tard, les troubles d'Aldershot allaient prouver que cette propagande ne restait pas sans effet) ; il est bien certain enfin que, au moment où la grève minière paralysait l'Angleterre, aucun industriel ne pouvait voir sans inquiétude la France mettre la main sur les charbonnages de Westphalie. Tant d'égoïsme nous indigne, et d'ardents patriotes souffrent malaisément que la politique française doive tenir compte dans ses démarches de calculs aussi mesquins : avant de clamer trop fort notre irritation, assurons-nous cependant que, en France même, certains intérêts privés n'auraient pas vu à regret nos troupes entrer dans le bassin houiller !

***

On ne saurait imaginer préoccupations plus opposées que celles qui dominaient les esprits de M. Briand et de M. Lloyd George lorsque la Conférence s'ouvrit le 30 avril. L'un sentait derrière lui une nation frémissante à qui deux années d'attente et de patience donnaient le droit d'exiger des réalités et des gages certains, à défaut de paiements ; l'autre, dont l'amitié pour la France et pour le chef de son Gouvernement comprenait les nécessités auxquelles aucun homme d'État français ne pouvait se soustraire, était prêt, pour sauver une alliance à laquelle son cœur reste fidèle et dont il sait pour l'Empire britannique tout le prix, à accorder à M. Briand le mandat qu'il réclamait; mais il était contraint d'autre part, en raison de la situation intérieure de son pays, à chercher au conflit avec l'Allemagne une issue pacifique; et ses conseillers financiers, pour décider le Gouvernement de Berlin à céder, venaient à la Conférence ayant en poche un projet auxquels des banquiers de la City, tout acquis à la politique de conciliation avec l'ennemi de la veille, avaient peut-être collaboré. « Je suis au mur,

je ne peux pas reculer d'un pouce », disait l'un; « comprenez ma situation : je ne puis pas vous accorder davantage », répondait l'autre. Tout le tragique du dialogue qui se poursuivit du 30 avril au 5 mai est dans ce contraste.

On a dit de M. Briand et de M. Lloyd George qu'ils étaient deux frères jumeaux et, de fait, il existe entre leurs caractères d'incontestables affinités. La sympathie personnelle que le Premier avait pour lui a, dans des négociations délicates, souvent servi le représentant de la France. Mais lorsque, derrière ces hommes, se heurtent deux opinions, que comptent les négociateurs? Le débat de Londres ne fut pas une joute entre deux adversaires, également habiles et tenaces dans leur souplesse ; ce fut le choc de deux conceptions de la paix. La presse aidant, le choc fut public. Les témoins assurent que, ainsi pratiquée, la diplomatie « publique » n'est pas éminemment favorable à un règlement pacifique des conflits...

*
* *

D'aucuns ont jugé médiocres les résultats obtenus après cinq jours de discussions pénibles, et grâce à l'ingéniosité amicale de nos alliés belges; et il est en effet possible de trouver aux décisions de Londres de graves défauts. Elles ont d'abord — et, pour certains, c'est là un vice irrémédiable — l'inconvénient de n'avoir pas eu pour conséquence l'entrée de nos troupes dans la Ruhr ; elles ne nous ont pas donné le gage matériel dont, une fois nantis, nous aurions pu attendre paisiblement que l'Allemagne voulût bien se décider à payer. Reste à savoir si la possession de ce gage, voire son exploitation, constituent une panacée à tous nos maux. D'excellents esprits en doutent.

Il est vrai aussi que l'Accord de Londres ne nous assure pas des ressources plus importantes que celles que nous aurait values l'application de l'Accord de Paris dont les chiffres, il faut l'ajouter pour être justes, étaient considérés par nos Alliés — et pas seulement par les Anglais — comme un maximum sur lequel un rabais demeurait possible. Mais peut-on, en revanche, ne compter pour rien les avantages d'une combinaison financière, soigneusement étudiée, qui pour la pre-

mière fois nous assure des possibilités de mobilisation de notre créance ! Peut-on surtout méconnaître quelle innovation capitale constitue la création du Comité des Garanties, véritable Commission de la Dette allemande qui administrera le produit des impôts affectés à l'acquittement de la dette de réparation ? On a dit qu'il n'y avait là aucun progrès et que l'institution d'un pareil organisme était prévue par le Traité de Versailles : il est possible, mais la Commission des Réparations n'en a pas jugé ainsi, puisque, pour étendre son autorité sur le nouveau Comité, elle a demandé d'étendre sa compétence en usant des facultés que donne le paragraphe 22 de l'Annexe II à la Partie VIII du Traité.

A Londres, M. Briand n'a pas obtenu l'occupation immédiate de la Ruhr ; il a du moins obtenu que la menace de cette occupation, menace dont l'efficacité vient d'être prouvée, continuât à peser sur l'Allemagne ; il n'a pas obtenu le consentement de nos Alliés à une nouvelle entreprise militaire, mais il a obtenu — ce qui vaut mieux — l'adoption et la mise en œuvre de principes d'où sortira, à très brève échéance, si l'Allemagne ne fait pas la preuve de sa bonne volonté, la mise en tutelle du *Reich*. Des espoirs incertains ont été sacrifiés à des réalités certaines ; mais la question des réparations va peut-être cesser d'être un problème politique : ce ne sera plus qu'un problème technique.

M. Lloyd George avait adjuré M. Briand de lui donner une suprême chance de convaincre l'opinion britannique de la mauvaise foi allemande ; si l'Allemagne refusait de s'incliner, la preuve serait faite que seule la force pourrait être obéie : la France aurait la voie libre.

L'Allemagne a cédé. Peu nous importe quelles promesses certains diplomates ont pu murmurer aux oreilles de certains hommes politiques allemands ; nul ne les a avouées, nul ne peut les invoquer contre nous.

Saisie de propositions que l'opinion britannique — même l'opinion libérale — a jugées raisonnables, l'Allemagne a pris des engagements précis : la voilà obligée à les tenir et nul ne pourra accuser de visées annexionnistes le ministre français qui, en présence d'un nouveau manquement de l'Allemagne, notifierait à nos Alliés que la France passe aux actes. Si

pareille décision devait provoquer une crise nouvelle de l'alliance, la responsabilité de la crise ne nous incomberait pas.

Et cela aussi, c'est quelque chose. Qui reprochera à M. Briand de n'avoir pas voulu être l'homme qui briserait l'alliance anglaise ?

*
* *

L'acceptation par l'Allemagne de l'ultimatum du 5 mai avait mis la joie dans la City : l'espoir d'une détente renaissait. Et voici que l'affaire de Haute-Silésie remplit de nouveau l'Europe de menaces de guerre.

Ce serait une erreur de voir dans le regrettable et peu convenable discours prononcé le 13 mai aux Communes par M. Lloyd George une manifestation individuelle : la presse entière et l'opinion britanniques y ont unanimement applaudi. Il ne serait pas même juste d'y chercher l'expression de la sympathie médiocre que, de tout temps, la Grande-Bretagne a éprouvée pour la Pologne : que des influences, les unes anglicanes, les autres israélites, s'emploient également à desservir la cause de la République ressuscitée, que la finance et le commerce anglais nourrissent peu d'estime pour un pays qui, au lieu de panser ses blessures, s'était l'an dernier lancé dans l'aventure ukrainienne, que de puissantes entreprises n'aient pas trouvé à Varsovie l'appui nécessaire pour mettre la main sur les pétroles galiciens et que leurs rancunes soient tenaces, ce n'est un secret pour personne; ni à Downing Street, ni au Foreign Office, on ne peut oublier le glorieux démenti donné par la Pologne, à demi submergée par la vague bolcheviste, aux prédictions de la diplomatie anglaise. Mais ces explications sont insuffisantes.

L'énervement qu'a témoigné si fâcheusement M. Lloyd George, était l'énervement du peuple britannique tout entier.

Nous mesurons mal les angoisses où se débat l'Angleterre; dans la sécurité que nous vaut la solide raison de notre peuple, nous apprécions mal contre quels périls l'Empire doit lutter. L'Irlande, l'Inde... et voici qu'à la faveur de la grève qui s'éternise, la propagande communiste gagne du terrain ; les faillites se succèdent, les fortunes s'écroulent... Et maintenant l'insurrection de Haute-Silésie, disent des télégrammes venus

de Berlin, va déchaîner une nouvelle guerre? Et l'Empire n'a plus de soldats; la guerre d'Irlande absorbe toutes ses ressources; il faut réduire jusqu'aux garnisons de Malte et d'Égypte : c'en est trop ! John Bull perd la tête !

Tel est l'état d'âme, aggravé par la sensibilité excessive de M. Lloyd George, que manifeste le discours du 13 mai. Il serait regrettable qu'on le prît chez nous trop au tragique : il vaut parce qu'il est le symptôme d'un mal. Et ceux qui veulent servir l'alliance anglaise ne peuvent négliger ce mal.

*
* *

Aux temps, aujourd'hui honnis, de la diplomatie secrète, un malentendu tel que celui qui a surgi entre la France et la Grande-Bretagne aurait pu se dissiper aisément dans le mystère des chancelleries. Grâce à la presse et aux commissions parlementaires, ces débats se déroulent aujourd'hui sur la place publique, et des hommes d'humeur très pacifique s'affligent de constater que cette fameuse « pression de l'opinion publique », dont on attendait la paix universelle, se traduit surtout, jusqu'à présent, par une exaspération des sentiments nationaux et des intérêts égoïstes.

Les obstacles ne sont cependant pas insurmontables. L'affaire de Haute-Silésie sera réglée, par l'application du Traité de Versailles, sans laisser entre la France et l'Angleterre aucune rancune durable; l'affaire allemande sera liquidée à notre avantage, et la France récoltera les fruits de la patience qu'elle eut la sagesse de montrer.

Le problème difficile n'est pas là. L'événement le prouve : le véritable débat se joue entre deux opinions publiques; c'est pour cela qu'il est grave, mais c'est pour cela aussi qu'un remède au mal peut être trouvé.

On l'a montré : deux conceptions de la paix et du monde sont aux prises; mais il suffit que, de part et d'autre du détroit, on pose clairement le problème pour que, des deux côtés, les peuples réclament la solution de conciliation qui sauvegardera l'alliance dont ils savent bien, l'un et l'autre, qu'aucun d'eux ne peut se passer. Prétendre qu'une entente avec l'Angleterre est impossible, à l'heure même où Lord Derby, soutenu par

une fraction importante des partis modérés, réclame une alliance formelle entre les deux nations, cela est absurde — et peut-être criminel ; mais au point où en sont les choses, il faut que nos négociateurs puissent dans des débats épineux faire telle ou telle concession, sans être accusés de trahir leur pays ; il faut que l'opinion sache à quelles préoccupations sont, de leur côté, en proie les négociateurs britanniques : lorsqu'elle le saura, elle aura peut-être moins tendance à dénoncer les intrigues machiavéliques du Foreign Office : le machiavélisme s'accommode mal d'une diplomatie d'opinion !

Le pire serait que, faute de se prêter à cet examen loyal, les deux peuples en vinssent à la conclusion qu'ils doivent l'un et l'autre tourner leurs regards d'un autre côté. Quelqu'un en profiterait, mais ce ne serait ni la France, ni l'Angleterre, ce serait l'Allemagne.

x x x

L'ÉLÈVE

I

Le pauvre jeune homme hésitait et temporisait. Il lui était bien difficile d'aborder la question rétribution, de parler argent à une personne qui ne parlait que sentiment et semblait ne s'intéresser qu'aux choses du grand monde. Prendre congé, pourtant, eût été s'engager de façon définitive. Et il voulait auparavant régler ce côté conventionnel de son affaire. Mais il était embarrassé par les façons affables de cette grosse dame. Assise devant lui, elle tâchait d'introduire une main dodue et chargée de bagues dans un gant sale. Et, tout en pressant ce gant, tout en le faisant glisser, elle répétait des tas de choses excepté ce qu'il aurait voulu entendre, c'est-à-dire le chiffre de son traitement. Juste au moment où il allait nerveusement sonder le terrain, le petit garçon revint — le petit garçon auquel Mrs Moreen avait dit d'aller chercher son éventail. Il revint sans éventail, remarquant sur un ton détaché « qu'il ne pouvait pas le trouver ». En laissant échapper cet aveu cynique, il dévisagea hardiment le candidat à l'honneur de prendre en main son éducation. Ce dernier se dit, non sans mélancolie, que la première chose à apprendre à son petit élève serait de paraître s'adresser à sa mère en lui parlant et surtout de ne pas lui faire de réponse aussi inconvenante.

Lorsque Mrs Moreen s'était avisée de ce prétexte pour éloigner son fils, Pemberton avait supposé que c'était précisément dans l'intention d'aborder le sujet délicat de sa rémunération. En réalité il ne s'agissait que de dire sur cet enfant de onze ans des choses qu'il valait mieux qu'il n'entendît pas. Elle vanta ses qualités de façon extravagante. Mais à certains moments, elle baissait la voix, soupirait et se frappait le côté gauche d'un geste familier : « Il y a pourtant un gros point noir. Il est absolument à la merci d'une faiblesse. » Pemberton en conclut que cette faiblesse était du côté du cœur. Il savait que le pauvre petit n'était pas robuste. Cette question de santé avait été l'origine des pourparlers engagés avec lui par l'entremise d'une dame anglaise. Cette dame, ancienne relation d'Oxford et qui se trouvait alors à Nice, était au courant et des besoins de Pemberton et de ceux d'une aimable famille américaine à la recherche d'un précepteur de premier ordre. La première impression qu'eut le jeune homme de son futur élève ne fut pas la facile attirance sur laquelle il comptait. Morgan Moreen, aussitôt le précepteur introduit, était entré comme pour voir par lui-même de quoi il s'agissait. C'était un enfant d'aspect délicat, mais non maladif. Il paraissait intelligent et certes Pemberton ne l'eût point aimé stupide. Mais il ne pouvait passer pour joli avec sa grande bouche et ses grandes oreilles. Et son air intelligent faisait simplement songer qu'il pouvait manquer par trop de plaire. Pemberton était modeste, timide même; et devant les dangers d'une expérience dont il n'avait pas encore tâté, sa nervosité lui avait fait envisager la possibilité que son petit élève eût plus de moyens que lui. Il réfléchit cependant que ce risque était de ceux que courent tous ceux qui acceptent une « situation » dans une famille à l'époque de la vie où les diplômes universitaires sont encore stériles, pécuniairement parlant. Quoi qu'il en fût, lorsque Mrs Moreen se leva comme pour insinuer qu'elle ne le retenait plus, puisqu'il était entendu qu'il entrerait en fonctions cette semaine, il réussit, malgré la présence de l'enfant, à sortir une phrase sur sa rétribution. Ce ne fut pas le sourire gêné avec lequel il semblait faire appel à l'opulence apparente de la dame qui empêcha cette insinuation à la fois

vague et précise de créer une atmosphère de vulgarité, ce fut simplement la grâce toute particulière avec laquelle elle répondit :

— Oh! je puis vous assurer que tout cela sera parfaitement en règle.

Pemberton, prenant son chapeau, aurait bien voulu savoir à combien se montait ce « tout cela ». Les gens ont des idées si différentes ! Cependant les paroles de Mrs Moreen semblèrent engager la famille d'une façon assez définie pour provoquer de la part de l'enfant un drôle de petit commentaire sous la forme de la moqueuse exclamation française :

— Oh, là, là !

Pemberton, un peu confus, le regarda comme il se dirigeait vers la fenêtre, le dos tourné, les mains dans les poches, ayant l'air avec ses épaules vieillottes d'un petit garçon qui ne sait pas jouer. Le jeune homme se demandait s'il pourrait jamais le lui apprendre. Sa mère avait bien dit que jouer serait mauvais pour lui et que c'était la raison pour laquelle on ne le mettait pas au collège. Elle ne se montra nullement décontenancée et ajouta aimablement :

— Mr Moreen sera ravi de s'entendre avec vous. Comme je vous l'ai dit, il a été appelé à Londres et va y rester une semaine. Aussitôt qu'il sera revenu, vous causerez ensemble.

Cela fut dit d'une façon si franche et si amicale que le jeune homme ne put que répondre en riant comme la maîtresse de maison elle-même :

— Oh ! je ne pense pas que nous ayons de grandes difficultés !

— On vous donnera tout ce que vous voudrez, — remarqua inopinément l'enfant, revenant de la fenêtre. — Nous vivons sur un grand pied.

— Mon chéri, vous êtes vraiment trop original ! — s'écria sa mère, étendant la main pour le caresser.

Il se dégagea, jetant sur Pemberton un regard où se mêlaient l'intelligence et l'ingénuité. Celui-ci avait déjà eu le temps de constater que d'un moment à l'autre ce petit visage ironique semblait changer d'âge. En ce moment il paraissait enfantin ; pourtant il s'animait aussi sous l'influence d'intuitions et de connaissances singulières. Pem-

berton n'aimait guère la précocité chez les enfants et était désappointé d'en trouver des signes chez un disciple qui n'avait pas encore ses treize ans. Cependant il devina sur-le-champ que Morgan ne serait pas ennuyeux et constituerait même pour lui une sorte de stimulant. Cette idée le soutint en dépit de la sorte de répulsion qu'il éprouvait.

— Petit orgueilleux ! Nous ne sommes pas des gens dépensiers ! — protesta gaiement Mrs Moreen en essayant vainement d'attirer à nouveau le petit garçon à ses côtés. — Il faut que vous sachiez sur quoi vous pouvez compter, — continua-t-elle en s'adressant à Pemberton.

— Comptez sur le moins possible, ce sera plus sûr, — interrompit l'enfant. — Mais nous sommes des gens comme il faut.

— Grâce à vous surtout, — dit sa mère en se moquant tendrement. — Hé bien alors, à vendredi. Ne me dites pas que vous êtes superstitieux et ne nous faites pas faux bond. Vous nous verrez tous. Je suis désolée que mes filles soient sorties. Je crois qu'elles vous plairont et, vous savez, j'ai un autre fils tout à fait différent de celui-ci.

— Il essaie de m'imiter, — dit Morgan.

— Comment ! Il a vingt ans ! — s'écria Mrs Moreen.

— Vous êtes très spirituel, — dit Pemberton à l'enfant.

Remarque à laquelle sa mère fit écho avec enthousiasme, en déclarant que les boutades de Morgan étaient la joie de la maison.

L'enfant ne prêta aucune attention à ce qu'elle disait. Il demanda seulement avec brusquerie au visiteur — et celui-ci fut surpris après coup de n'avoir pas remarqué la hardiesse offensante d'une telle question :

— Avez-vous vraiment très envie d'entrer ici?

— Pouvez-vous en douter, après la description qui m'a été faite? — répliqua Pemberton.

Pourtant il n'en avait guère envie ; il s'y décidait parce qu'il lui fallait faire quelque chose après l'écroulement de sa fortune. Il avait, au cours d'une année passée à l'étranger, essayé du système qui consiste à risquer tout un petit patrimoine sur la vague hasardeuse d'une seule et décisive aventure. Il avait eu l'aventure, mais il ne lui restait plus de quoi

payer sa note d'hôtel. De plus il avait surpris dans les yeux du petit garçon la lueur d'un appel lointain.

— Hé bien, je ferai ce que je pourrai pour vous, — dit Morgan.

Là-dessus il s'en alla. Il passa par l'une des grandes portes-fenêtres, et Pemberton le vit sortir sur le balcon. Il resta là pendant que le jeune homme prenait congé de sa mère. Celle-ci, s'apercevant qu'il avait l'air d'attendre un adieu de Morgan, coupa court en disant :

— Laissez-le, laissez-le. Il est si drôle !

Pemberton soupçonna qu'elle avait peur de quelque chose qu'il pourrait dire.

— Il est extraordinaire ; vous l'aimerez, — ajouta-t-elle. — C'est de beaucoup le plus intéressant de la famille.

Et avant qu'il ait pu trouver une phrase polie à répondre, elle termina par :

— Mais nous sommes tous de braves gens, vous savez !

« Il est extraordinaire ; vous l'aimerez », furent les paroles qui revinrent à l'esprit de Pemberton avant le vendredi. Elles lui donnaient à penser entre autres choses que les gens extraordinaires ne sont pas toujours sympathiques. Tant mieux cependant s'il trouvait dans son préceptorat un élément d'intérêt. Il en avait peut-être trop considéré l'ennui comme inévitable. En quittant la villa après cette entrevue, il leva les yeux vers le balcon où l'enfant se penchait :

— Nous ferons de fameuses parties ! — lui cria-t-il.

Morgan resta court un instant, puis répondit gaiement :

— Quand vous reviendrez, j'aurai peut-être trouvé quelque chose de spirituel à répondre !

II

Le vendredi, il les vit tous, comme Mrs Moreen l'avait promis, car son mari était de retour et les jeunes filles et l'autre fils étaient à la maison. Mr Moreen avait une moustache blanche, des façons ouvertes et, à sa boutonnière, le ruban d'un

ordre étranger accordé, comme Pemberton l'apprit ensuite, pour avoir rendu certains services. Quels services? Il ne le démêla jamais clairement. Ce fut un des nombreux points sur lesquels, malgré ses façons ouvertes, Mr Moreen ne s'expliqua non plus jamais. Ce que ses façons révélaient avec éclat c'est qu'il était encore plus homme du monde qu'on eût pu le croire tout d'abord. Ulick, le premier-né, s'entraînait visiblement pour la même profession avec, jusqu'à présent pourtant, le désavantage d'une boutonnière fleurie et d'une moustache sans prétentions à la personnalité. Les jeunes filles avaient des cheveux, de la tournure, de bonnes manières et des petits pieds ronds, mais elles n'étaient jamais sorties seules. Quant à Mrs Moreen, Pemberton s'aperçut, en la voyant de plus près, que son élégance était intermittente et qu'elle manquait d'ensemble. Son mari, ainsi qu'elle l'avait promis, alla avec enthousiasme au-devant des désirs de Pemberton en fait de traitement. Le jeune homme avait essayé de les balbutier modestement et Mr Moreen ne lui cacha pas qu'il les trouvait trop modérés. Il l'assura ensuite qu'il aspirait à l'intimité avec ses enfants, à être leur meilleur ami et qu'il était toujours aux aguets pour leur rendre service. C'est pour cela qu'il était allé à Londres et à d'autres endroits. Cette vigilance constituait le grand principe de sa vie et l'occupation réelle de toute la famille. Les Moreen étaient constamment sur le qui-vive et en avouaient franchement la nécessité. Ils désiraient qu'il fût entendu qu'ils étaient des gens sérieux et aussi que leur fortune, quoique tout à fait suffisante pour des gens sérieux, demandait la plus sage administration. Mr Moreen, en père-oiseau cherchait la nourriture de sa nichée. Ulick trouvait la sienne surtout au cercle, et Pemberton soupçonnait qu'elle lui était servie sur le tapis vert. Les jeunes filles se coiffaient et faisaient leurs robes elles-mêmes et le précepteur se sentit porté à se réjouir à l'idée que l'éducation de Morgan serait économique, tout en étant des meilleures. Au bout d'un certain temps il fut réellement fort satisfait et oubliait par instant ses propres besoins en raison de l'intérêt que lui inspirait la nature de l'enfant et du plaisir qu'il éprouvait à lui faciliter les choses.

Pendant les premières semaines de leur rapprochement,

Morgan avait été aussi difficile à déchiffrer qu'une page dans une langue inconnue. Il différait entièrement de ces petits Anglo-Saxons transparents qui avaient donné à Pemberton une si fausse idée de l'enfance. Il fallait, à la vérité, une certaine expérience pour traduire l'espèce de volume mystérieux et précieusement relié où l'on avait comme enfermé l'âme de cet enfant. Aujourd'hui encore, si longtemps après, ce que Pemberton se rappelle de la vie étrange des Moreen tient de la fantasmagorie, se colore des reflets changeants du prisme, s'anime du mouvement kaléidoscopique d'un roman-feuilleton. S'il ne lui en restait quelques témoignages sensibles, comme une mèche de cheveux de Morgan et la demi-douzaine de lettres qu'il reçut de lui lorsqu'ils furent séparés, cet épisode de sa vie tout entier et les figures qui le peuplent sembleraient trop absurdes pour venir d'ailleurs que d'un pays de rêve. Ce qu'il y avait de plus étrange dans ces gens-là (à ce qu'il lui parut alors) était leur succès, car il n'avait jamais vu une famille aussi brillamment équipée pour échouer dans l'existence. N'était-ce pas un succès que d'avoir réussi de cette façon abominable à le garder si longtemps auprès d'eux? N'était-ce pas un succès encore que de l'avoir dès le déjeuner, le vendredi où il arriva (il y avait de quoi devenir superstitieux) entraîné à se livrer complètement? Et cela non point par calcul ni mot d'ordre mais en vertu d'un heureux instinct qui les faisait opérer avec l'ensemble parfait d'une bande de Bohémiens. Ils l'amusaient autant que s'ils avaient été de vrais Bohémiens. Ses années d'Angleterre avaient été arides. Aussi la façon dont les Moreen renversaient les conventions sociales — car ils avaient un code de convenances à eux auquel ils se cramponnaient désespérément — lui produisait-elle l'impression d'un monde à l'envers. Il n'avait rencontré personne de pareil à Oxford. Encore moins rien de semblable n'avait-il traversé son existence de jeune Américain au cours des quatre années passées à Yale — années pendant lesquelles il s'était imaginé réagir superbement contre ce qu'il y avait en lui d'esprit puritain. La réaction des Moreen, elle, avait autrement de portée. Il s'était cru très pénétrant dès le premier jour en les classant dans son esprit sous l'étiquette de « cosmopolites ». Plus tard cette étiquette lui parut

faible et incolore et — de toute évidence — lamentablement provisoire.

Cependant, la première fois qu'il les désigna ainsi, il éprouva un élan de joie (quoique professeur il y avait encore de l'empirisme dans sa méthode) provoqué par la pensée que vivre avec eux serait vraiment voir la vie. Il trouvait une raison de le croire dans leur bizarrerie sociale, leur babillage polyglotte, leur gaîté et leur bonne humeur, leurs musardises sans fin (ils étaient toujours en train de se lever mais n'en finissaient jamais, et Pemberton avait une fois trouvé Mr Moreen se faisant la barbe dans le salon), leur français, leur italien et leur faconde étrangère où se glissaient çà et là des tranches froides et coriaces d'américain. Ils vivaient de macaroni et de café — tous deux préparés dans la perfection — mais ils avaient des recettes pour cent autres plats. Ils débordaient de musique et de chansons, toujours fredonnant, reprenant le refrain les uns des autres, et possédaient une sorte de connaissance professionnelle des villes continentales. Ils parlaient des bons endroits comme s'ils eussent été des pickpockets ou des musiciens ambulants. A Nice, ils avaient une villa, une voiture, un piano, un banjo. Ils allaient aux soirées officielles et étaient comme un calendrier vivant des jours de réception de leurs amis. Pemberton les avait vus, souffrants, se lever pour s'y rendre et la semaine semblait s'agrandir démesurément quand Mrs Moreen en parlait avec Paula et Amy. Leur teinture des choses apparut tout d'abord à leur nouvel hôte comme une culture éblouissante ou presque. Mrs Moreen, à une époque antérieure, avait traduit quelque chose d'un auteur dont Pemberton n'avait jamais entendu parler, ce qui le fit se sentir borné. Ils savaient imiter le vénitien et chanter en napolitain et, quand ils voulaient se dire quelque chose de très secret, ils communiquaient ensemble par un ingénieux dialecte qui leur était propre, une sorte de chiffre parlé élastique. Pemberton prit d'abord cela pour le patois d'une de leurs langues, mais il finit par se l'assimiler plus facilement qu'un véritable patois espagnol ou allemand.

— C'est la langue de la famille, de l'Ultra Moreen, — lui expliqua Moreen assez drôlement.

Mais l'enfant condescendait rarement à s'en servir lui-même,

bien qu'il essayât de converser en latin comme s'il eût été un petit prélat.

Parmi tous les jours de réception dont la mémoire de Mrs Moreen était surchargée, elle était parvenue à en intercaler un à elle que ses amis oubliaient parfois. Malgré cela, la maison avait un aspect assez fréquenté grâce à la quantité de beau monde dont on parlait volontiers et à quelques hommes mystérieux portant des titres étrangers et des vêtements anglais, que Morgan appelait « les Princes » et qui, assis sur des divans avec les jeunes filles, parlaient français très haut — encore que parfois avec un accent bizarre — comme pour montrer qu'ils ne disaient rien d'inconvenant.

Pemberton se demandait comment « les Princes » pourraient jamais faire une demande en mariage sur ce ton et d'une façon si publique, car il tenait cyniquement pour certain que c'était ce qu'on attendait d'eux. Puis il dut reconnaître que, même pour courir cette chance, Mrs Moreen ne permettrait jamais à ses filles de recevoir seules. Ces jeunes personnes n'étaient pas du tout timides, mais cette protection même leur donnait une candide liberté d'allures. C'était une maisonnée de Bohémiens qui auraient passionnément voulu être collet monté.

Sur un point cependant, ils ne se montraient aucunement sévères. Ils étaient avec Morgan merveilleusement aimables et tombaient toujours en extase devant lui. C'était une tendresse véritable, une admiration naïve, également forte en chacun d'eux. Ils louaient même sa beauté qui était médiocre et avaient presque peur de lui, comme s'ils eussent reconnu qu'il était fait d'une argile plus fine que le reste de la famille. Ils l'appelaient « petit ange, petit prodige » et ne faisaient allusion à son manque de santé qu'avec une vague expression de tristesse. Tout d'abord Pemberton craignit que ces extravagances ne lui fissent prendre l'enfant en grippe. Mais avant que cet événement eût pu se produire, il était devenu extravagant lui-même. Plus tard, lorsqu'il en fut presque arrivé à haïr les Moreen, leur gentillesse pour Morgan devint une prime donnée à sa patience. Ils marchaient sur la pointe des pieds, lorsqu'ils s'imaginaient deviner chez l'enfant des symptômes de maladie ; renonçaient même au jour de réception de

quelqu'un pour lui procurer un plaisir; mais, en même temps, on trouvait chez eux un désir tout à fait curieux de le rendre indépendant de sa famille, comme s'ils ne se fussent pas sentis assez bons pour lui. Ils le repassaient aux nouveaux membres de leur cercle avec un air de vouloir leur imposer une sorte d'adoption charitable et se libérer de leurs propres devoirs. Ils furent enchantés de voir Morgan s'attacher autant à son gentil compagnon et ne pouvaient rien imaginer qui fût plus à l'éloge du jeune homme. Il était surprenant de constater à quel point ils réussissaient à concilier leur adoration apparente de Morgan avec leur empressement à se laver les mains de toute responsabilité à son égard. Voulaient-ils se débarrasser de lui avant qu'il les perçât à jour? Lui, Pemberton les perçait à jour de plus en plus. Cependant cette tendre famille lui tournait le dos avec une délicatesse exagérée, comme pour échapper au reproche d'intervenir dans ses rapports avec l'enfant. Dans la suite, voyant combien ils avaient peu de choses en commun avec ce dernier — ce fut par eux-mêmes qu'il le remarqua d'abord : ils le proclamaient avec une absolue humilité — Pemberton fut amené à méditer sur les mystères de la transmission de la personnalité et les sauts lointains de l'hérédité. C'eût été trop demander à un observateur que d'expliquer d'où venait chez Morgan ce détachement de la plupart des choses dont ses parents étaient comme des représentants vivants. Car ce détachement remontait certainement à deux ou trois générations.

Quant au jugement à porter sur lui, Pemberton fut assez longtemps avant de trouver le point de vue où se placer. Il y avait été assez mal préparé par le contact des jeunes et pimpants barbares auxquels il avait adapté les traditions du préceptorat, telles qu'il les avait jusque-là comprises. Morgan était décousu, déconcertant; il manquait de beaucoup des caractères généralement attribués aux êtres de sa catégorie et abondait en qualités réservées aux gens extrêmement intelligents. Un jour son ami Pemberton fit un grand pas : il s'aperçut que Morgan était bien en effet extraordinairement intelligent. Le problème en était simplifié, mais cette formule restait un peu maigre, encore qu'elle constituât la

seule assertion qui permît d'obtenir des résultats. Morgan offrait toutes les caractéristiques de quelqu'un dont la vie n'a pas été simplifiée par le collège. Sa sensibilité d'enfant élevé chez lui aurait pu lui être nuisible, mais elle était charmante pour les autres. Il possédait tout un clavier de raffinements et de perceptions d'une exquise délicatesse d'où émanaient de petites vibrations musicales aussi prenantes que des airs aimés et ramassés au hasard de ses courses à travers l'Europe à la suite de sa tribu nomade. Ce n'est peut-être pas une éducation à recommander, mais son résultat sur un sujet aussi particulier avait la valeur d'une marque d'origine sur de la porcelaine fine. Il y avait en même temps en lui une nuance de stoïcisme (due sans doute à ce qu'il lui avait fallu de bonne heure supporter la souffrance) qui lui tenait lieu d'audace. Cela diminuait l'importance du fait qu'il aurait pu être pris au collège pour une petite brute polyglotte. Bientôt Pemberton fut heureux de penser que toute idée de l'y envoyer était écartée. Le collège eût donné de bons résultats dans le cas de quatre-vingt-dix-neuf enfants sur cent, mais Morgan eût été ce récalcitrant centième. Il se serait comparé aux autres et serait devenu méprisant; il aurait eu besoin de quelques bons coups de pied. Pemberton essaierait de remplacer le collège. A lui seul, il tiendrait plus de place dans la vie de l'enfant que les cinq petits ânes qu'il aurait eus comme camarades. L'enfant n'ayant pas de prix à remporter garderait son ingénuité, sa spontanéité, sa drôlerie surtout, car, bien que sa nature enfantine eût déjà vécu avec intensité, il y avait encore en elle assez de fraîcheur pour alimenter sa gaieté. Il advint même que dans l'atmosphère paisible où s'étaient développées les inaptitudes variées de Morgan, son goût pour les plaisanteries se donnait librement carrière. C'était un petit cosmopolite pâle et maigre, subtil, peu développé, qui aimait la gymnastique intellectuelle et avait observé sur les façons d'être des hommes plus de choses qu'on eût pu le supposer. Malgré cela, il avait conservé pour son amusement personnel des superstitions à lui qu'il cassait chaque jour à la douzaine comme des jouets.

III

Un soir, à Nice, les deux amis assis dehors après une promenade, regardaient la mer à travers la lumière rose du couchant. Morgan dit soudain :

— Dites donc, est-ce que cela vous plaît de vivre avec nous dans cette intimité?

— Mon cher enfant, pourquoi resterais-je si cela me déplaisait?

— Comment puis-je savoir si vous resterez? Je suis presque sûr que non. Vous partirez bientôt.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention de me renvoyer?

Morgan réfléchit un moment, regardant le coucher du soleil.

— Je crois que ce serait mon devoir de le faire.

— Je suis assurément censé vous enseigner votre devoir. Mais dans le cas présent ne le faites pas.

— Vous êtes très jeune, heureusement, — continua Morgan se tournant de nouveau vers son précepteur.

— Certes. A côté de vous.

— Ce sera donc moins grave pour vous de perdre tout ce temps.

— C'est bien ainsi qu'il faut voir les choses, — dit Pemberton complaisamment.

Ils restèrent silencieux une minute, après quoi l'enfant demanda :

— Aimez-vous beaucoup mon père et ma mère?

— Mon Dieu, oui. Ce sont des gens charmants.

Morgan accueillit cette réponse par un autre silence, puis dit subitement et avec une affectueuse familiarité :

— Vous êtes un rude farceur.

Pemberton changea de couleur et non sans quelque raison. L'enfant vit aussitôt qu'il avait rougi. Là-dessus, il rougit lui-même, et maître et élève échangèrent un long regard où il y avait la conscience d'infiniment plus de choses qu'on n'en effleure d'habitude, même tacitement, entre gens dans leur situation respective. Pemberton en fut gêné. Voici qu'était soulevée sous une forme obscure une question qu'il

entrevoyait pour la première fois et qu'il imaginait devoir jouer un rôle sans précédent dans ses rapports avec son petit compagnon, en raison du caractère très particulier de ces rapports.

Plus tard, lorsqu'il se trouva lui parler comme il est rare qu'on puisse parler à un enfant, sa pensée se reportait à ce moment d'embarras où à Nice, sur un banc, avait débuté entre eux une entente qui depuis avait grandi. Ce qui avait ajouté alors à sa gêne, c'est qu'il avait cru de son devoir de déclarer à Morgan qu'il pouvait lui dire, à lui Pemberton, toutes les sottises qu'il voudrait, mais qu'il ne devrait jamais se permettre d'en faire autant avec ses parents. Il fut facile à Morgan de répondre qu'il n'avait jamais songé à leur manquer de respect ; ce qui semblait vrai et mit Pemberton dans son tort.

— Alors pourquoi suis-je un farceur de dire qu'ils sont charmants? — demanda le jeune homme qui se rendait compte d'une certaine témérité dans sa question.

— Mais... ce ne sont pas vos parents.

— Ils vous aiment plus que tout au monde, n'oubliez pas cela.

— C'est pour cela que vous les aimez tant?

— Ils sont très bons pour moi, — répliqua Pemberton évasivement.

— Farceur, — dit Morgan en riant.

Passant son bras sous celui de son précepteur, il s'appuya sur lui, balançant ses longues jambes et regardant la mer au loin.

— Ne me donnez pas de coups de pied dans les tibias, — observa Pemberton.

Il se disait :

« Que diable, je ne peux pourtant pas me plaindre d'eux à l'enfant. »

— Il y a aussi une autre raison, — continua Morgan, arrêtant le mouvement de ses jambes.

— Une autre raison? De quoi?

— En dehors de ce qu'ils ne sont pas vos parents.

— Je ne comprends pas.

— Bon, vous comprendrez avant qu'il soit longtemps. Ça va bien.

C'est ce qui arriva en effet, mais Pemberton dut lutter avec lui-même avant de le reconnaître. Il trouvait tout à fait bizarre de discuter là-dessus avec l'enfant. Il s'étonnait de ne pas en vouloir à l'espoir des Moreen de s'être laissé entraîner par lui. Mais lorsque cette discussion commença, tout sentiment d'irritation contre l'illustre rejeton de la famille lui était déjà devenu impossible. Morgan était un cas exceptionnel et le connaître c'était le prendre comme il était. Avant d'arriver à le connaître, Pemberton avait déjà épuisé l'aversion qu'il éprouvait pour les cas spéciaux. Lorsqu'il comprit, son embarras fut grand. Contre tout intérêt, il s'était attaché à son élève. Il leur faudrait affronter la vie ensemble. Avant de rentrer à la maison ce soir-là, à Nice, l'enfant avait dit, en se suspendant au bras de Pemberton :

— En tout cas, vous restez jusqu'au bout?

— Jusqu'au bout?

— Jusqu'à ce que vous soyez complètement battu?

— C'est vous qui devriez l'être, — s'écria le jeune homme en l'attirant contre lui.

IV

Un an après l'arrivée de Pemberton chez eux, Mr et Mrs Moreen abandonnèrent subitement leur villa de Nice. Pemberton s'était habitué à la soudaineté, l'ayant vu pratiquer déjà pendant deux petits voyages incohérents, l'un en Suisse, le premier été, et l'autre tard en hiver.

Au cours de ce dernier, ils s'étaient tous précipités à Florence puis, après une dizaine de jours, trouvant l'endroit beaucoup moins agréable qu'ils le pensaient, étaient revenus à la débandade, chassés par un découragement mystérieux. Ils étaient rentrés à Nice « pour toujours », disaient-ils. Cela ne les empêcha pas de s'empiler, une nuit de mai pluvieuse et lourde, dans un wagon de seconde classe — on ne savait jamais d'avance dans quelle classe on voyagerait. Pemberton les aida à arrimer une étonnante collection de colis et de valises. L'explication de cette manœuvre fut qu'ils avaient décidé de passer l'été quelque part, au bon air. Mais à Paris,

ils tombèrent sur un petit appartement meublé, au quatrième étage, dans une avenue de troisième ordre, où l'escalier sentait mauvais et dont le portier était détestable. Ils passèrent là les quatre mois suivants, dans une morne indigence.

Le plus heureux, pendant ce décevant séjour, furent le précepteur et son élève. Ils visitèrent les Invalides, Notre-Dame, la Conciergerie, tous les musées et firent quantité de promenades profitables. Ils apprirent à connaître Paris, ce qui était utile, car ils revinrent une autre année pour un plus long séjour que la mémoire de Pemberton confond aujourd'hui lamentablement dans ses grandes lignes avec le précédent. Il revoit la culotte râpée de Morgan, cette éternelle culotte qui n'allait pas avec sa blouse et dont le délabrement ne pouvait que grandir avec la taille de l'enfant. Il se souvient aussi de certains trous dans ses trois ou quatre paires de bas de couleur.

Morgan était cher à sa mère, mais il n'était jamais mieux habillé qu'il n'était absolument nécessaire. C'était assurément un peu sa propre faute, car il était aussi indifférent à son aspect extérieur qu'un philosophe allemand.

— Mon cher enfant, vous êtes en loques, — lui disait Pemberton en manière d'ironique remontrance ; ce à quoi l'enfant répondait :

— C'est comme vous, mon cher ; je ne peux pas vous éclipser.

Pemberton ne pouvait rien répondre à cela ; cette assertion n'était que trop exacte. Cependant, si les imperfections de sa garde-robe étaient à elles seules tout un poème, il n'aimait pas que l'enfant confié à ses soins eût l'air pauvre. Plus tard il prit l'habitude de dire :

— Hé bien, après tout, si nous sommes pauvres, pourquoi n'en aurions-nous pas l'air?

Et il se consolait en pensant qu'il y avait une sorte de maturité distinguée dans le délabrement de la toilette de Morgan. Ce délabrement différait de la malpropreté du gamin qui abîme ses affaires en jouant. Il se rendait compte que, tant que le petit garçon se confinerait dans la société de son précepteur, l'astucieuse Mrs Morgan se dispenserait de renouveler sa garde-robe. Elle ne faisait rien que pour la montre, négligeait son fils parce qu'il échappait à l'attention et, redoutant

que son aspect dévoilât cette habile politique, s'abstenait de le faire paraître en public à la maison. Cette façon d'agir était assez logique, car ceux des membres de la famille qui devaient paraître avaient besoin d'être brillants.

Pendant cette période et dans la suite, Pemberton se rendait très bien compte de l'impression que son camarade et lui produisaient, alors qu'ils erraient languissamment et sans but au Jardin des Plantes, ou s'asseyaient les jours d'hiver au Louvre, comme ceux qui veulent profiter du calorifère dans ces galeries dont la splendeur est ironique pour les gens sans asile. Ils en plaisantaient parfois. C'était une espèce de plaisanterie tout à fait à la portée de l'enfant. Ils se figuraient faire partie de la vaste et vague multitude qui vit au jour le jour dans l'énorme cité et affectaient d'être fiers de la situation qu'ils y occupaient. Cela leur faisait voir beaucoup de choses vécues et leur donnait l'impression d'une espèce de fraternité démocratique. Si Pemberton ne pouvait s'apitoyer sur le dénuement de son petit compagnon (car après tout les tendres parents de Morgan ne l'auraient jamais laissé vraiment souffrir), l'enfant pouvait au moins sympathiser avec lui, ce qui revenait au même. Il se demandait quelquefois ce que les gens pensaient d'eux et s'imaginait qu'on les regardait de travers comme si on eût soupçonné un rapt d'enfant, car Morgan n'était pas assez élégant pour être pris pour un jeune patricien accompagné de son précepteur, encore qu'il pût passer pour le petit frère maladif de son compagnon. Il possédait de temps en temps une pièce de cinq francs et, à l'exception d'une fois où il avait acheté deux ravissantes cravates et forcé Pemberton à en accepter une, il la consacrait méthodiquement à l'achat de vieux livres. C'était là un grand jour, invariablement passé sur les quais, à fourrager dans les boîtes poudreuses qui garnissent les parapets. Ces aubaines les aidaient à vivre, car leurs livres avaient été vite épuisés dès le début de leurs relations. Pemberton en avait beaucoup en Angleterre, mais il avait été obligé d'écrire à un ami pour lui demander de vouloir bien trouver quelqu'un qui lui en donnât quelque argent.

S'ils durent cet été-là renoncer aux bienfaits du grand air, le jeune homme ne put s'empêcher de soupçonner que la

coupe avait été écartée de leurs lèvres à la suite d'une démonstration brutale de sa part. Cela avait été, comme il le disait, sa première explosion avec ses patrons, sa première tentative réussie, bien qu'elle eut seulement pour résultat de faire apercevoir l'impossibilité de sa situation. La veille ostensible d'un voyage coûteux lui sembla un moment favorable pour engager une protestation sérieuse et poser un ultimatum. Quelque ridicule que cela parût, il n'avait pas encore pu se ménager une entrevue tranquille avec les parents, soit ensemble, soit séparément. Ils étaient toujours flanqués des aînés de leurs enfants et le pauvre Pemberton avait généralement son petit élève avec lui. Il se rendait compte que c'était un intérieur où l'on risquait de ternir sa délicatesse. Pourtant il avait préservé la fraîcheur de ses scrupules et avait résisté au désir d'annoncer en public à Mr et Mrs Moreen qu'il ne pouvait continuer plus longtemps ses services sans recevoir un peu d'argent. Il était assez simple pour s'imaginer qu'Ulick, Paula et Amy ne savaient pas que depuis son arrivée il n'avait touché que cent quarante francs et il était assez magnanime pour ne pas vouloir compromettre leurs parents à leurs yeux. Mr Moreen l'écouta alors comme il écoutait tout le monde et toutes choses, en homme du monde, et semblait le prier — mais bien entendu sans insistance grossière — de s'efforcer d'être de son côté un peu plus homme du monde. Pemberton reconnaissait l'importance de cette attitude par l'avantage qu'en retirait Mr Moreen. Il n'était ni confus ni embarrassé tandis que le précepteur l'était beaucoup plus que l'occasion ne le comportait. Il ne manifesta non plus aucune surprise. Son attitude était celle d'un gentleman qui s'avoue franchement un peu choqué, mais se garde néanmoins de rien reprendre aux expressions de son interlocuteur.

— Il nous faut voir à cela, n'est-ce pas, ma chère? — dit-il à sa femme.

Il assura son jeune ami qu'il y emploierait toute son attention. Puis il parut se dissoudre dans l'espace comme si, une fois à la porte il se voyait à son grand regret obligé de prendre le pas sur les autres. Ensuite, lorsque Pemberton se trouva seul avec Mrs Moreen, ce fut pour entendre cette dernière lui dire :

— Je vois, je vois, — tout en caressant les rondeurs de son menton.

Elle ne semblait embarassée que par le choix à faire entre tant de remèdes faciles à la situation. Si la famille ne se décida pas à partir, Mr Moreen, lui, tout au moins, s'arrangea pour disparaître pendant plusieurs jours. Pendant son absence, sa femme reprit spontanément le sujet, mais seulement pour dire qu'elle s'était tout le temps imaginé que tout allait très bien. En réponse à cette révélation Pemberton déclara qu'à moins de recevoir immédiatement un acompte, il quitterait la famille sur l'heure et pour toujours. Il savait qu'elle se demanderait comment il pourrait partir et il s'attendit un instant à ce qu'elle s'en enquît. Elle n'en fit rien, ce dont il lui fut presque reconnaissant tant il eût été peu à même de lui répondre.

— Non, vous ne le ferez pas; vous savez bien que non. Vous vous intéressez trop à nous, — dit-elle, — mon bon, mon cher ami.

Elle rit avec un air malicieux où il y avait presque du reproche, mais sans insister et en agitant devant lui un mouchoir sale.

Pemberton était bien décidé à quitter la maison la semaine suivante. Cela lui donnerait le temps de recevoir une réponse à une lettre qu'il avait envoyée en Angleterre. Et, si en l'occurrence il n'en fit rien, c'est-à-dire s'il resta encore une autre année et ne s'absenta que trois mois, ce ne fut pas seulement parce que, avant que la réponse à sa lettre fût arrivée — réponse d'ailleurs fort peu satisfaisante — Mr Moreen lui compta généreusement trois cents francs en belles espèces sonnantes (et cette fois encore avec tout le respect de la forme qui convient à un parfait homme du monde). Pemberton était irrité de constater que Mrs Moreen avait raison et qu'il ne pouvait pas, au moment de prendre un parti, supporter la pensée de quitter l'enfant. Cela lui apparaissait d'autant plus clairement que, le soir de son appel désespéré à ses patrons, il avait pour la première fois bien compris la situation. N'était-ce pas une autre preuve du succès avec lequel les Moreen pratiquaient leurs artifices que ce fait d'avoir réussi à empêcher si longtemps l'éclair révélateur? Cet éclair impressionna notre

ami à un degré qui eût paru comique à quiconque aurait pu l'observer de retour dans la petite chambre qui abritait sa servitude. Celle-ci prenait jour sur une cour étroite et renfermée, où le mur d'en face, nu et sale, renvoyait des bruits aigus de bavardages et les reflets des fenêtres de derrière lorsqu'elles s'éclairaient. Il s'était tout simplement livré à une bande d'aventuriers. L'idée, le mot lui-même, lui inspiraient une sorte d'horreur romantique, à lui qui avait toujours vécu d'une façon si droite et si régulière. Plus tard il leur découvrit un sens plus intéressant et presque calmant. Il se dégageait une morale de son histoire et il était homme à goûter une morale. Les Moreen étaient des aventuriers, non seulement parce qu'ils ne payaient pas leurs dettes et vivaient aux dépens de la société, mais aussi parce que, semblables à d'intelligents animaux, aveugles aux couleurs, ils ne voyaient dans la vie à leur façon vague, confuse, instinctive, que matière à spéculations médiocres et rapaces. Oh ! certes, ils étaient « respectables », et cela ne les rendait que plus immondes. A force d'y réfléchir, le jeune homme simplifia leur psychologie. C'étaient des aventuriers parce que c'étaient des parasites et des snobs. En cela consistait toute leur psychologie, toute la loi de leur existence. Même au moment où cette vérité éclata aux yeux de leur hôte ingénu, celui-ci ne comprit pas à quel point son esprit avait été préparé à cette révélation par l'extraordinaire petit garçon qui avait tant compliqué sa vie. Bien moins pouvait-il s'attendre à tout ce qu'il devait apprendre encore de lui.

(*A suivre.*)

HENRY JAMES

(Traduit par L. WEHRLÉ et M. LANOIRE.)

ÉTUDES SUR L'ART DE L'ÉPOQUE ROMANE

LE MONDE ET LA NATURE DANS L'ART DU XIIe SIÈCLE

I

Dès le XIIe siècle, l'art ne se contenta pas d'illustrer l'Évangile ou la Vie des Saints, il s'essaya parfois à expliquer ce vaste univers. Il eut de naïves audaces. Il voulut faire comprendre le système du monde tel qu'il s'enseignait dans les écoles des cathédrales et dans les grandes abbayes.

La science du moyen âge, d'ailleurs, n'était pas autre chose que la science antique ; mais c'était une science abrégée par les compilateurs, réduite à sa plus simple expression. Si aride qu'elle fût, elle conservait encore quelque chose de son caractère auguste et de cet aspect de révélation divine qu'elle revêt chez les néo-pythagoriciens.

Résumons en quelques mots cette science de l'univers qui a été, pendant tant de siècles, la science de l'école.

La terre est immobile au centre du monde. Les sept planètes, la Lune, Vénus, Mercure, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, s'échelonnent au-dessus d'elle et tournent autour d'elle avec des vitesses inégales. Le firmament où sont attachées les étoiles fixes marque les limites du monde. L'orbe des étoiles et l'orbe des planètes ont la forme du cercle. Les Grecs, qui

virent toujours dans l'arithmétique et dans la géométrie une révélation de l'essence des choses, avaient affirmé que la forme parfaite du cercle pouvait seule exprimer la perfection de l'œuvre divine : le moyen âge les suivit docilement ; il fallut le génie de Képler pour substituer au cercle l'ellipse.

Si on analyse cet univers, on n'y trouve que quatre éléments, la terre et le feu, l'eau et l'air. Platon avait enseigné qu'entre les éléments extrêmes, la terre et le feu, il fallait des éléments intermédiaires qui permissent de passer doucement de l'un à l'autre : l'eau qui se solidifie se rapproche de la terre, et l'air qui s'échauffe se rapproche du feu.

Ainsi construit, l'univers est une harmonie. Une musique sort du monde. Le moyen âge eut par le *Songe de Scipion*, par Pline l'Ancien, par Macrobe, par Boèce, un dernier écho de la grandiose poésie de la *République* de Platon. La Nécessité, nous dit le philosophe qui devient un poète, tient sur ses genoux le fuseau autour duquel tournent les cercles du monde. Sur chacun de ces cercles une sirène est assise ; elle chante une note, et ces notes forment le plus merveilleux des concerts. C'est là cette musique des mondes que les âmes ont entendue avant de descendre dans les corps ; de là le caractère divin, le charme nostalgique de la musique qui éveille le souvenir d'une patrie perdue. Les écoles néo-pythagoriciennes s'enchantèrent avec ces beaux rêves. La distance de la terre à chacune des sept planètes fut mise en rapport avec les sept cordes de la lyre, et leur révolution devint un chant que perçoit parfois l'oreille du sage. L'enfant au berceau qui sourit entend, lui aussi, l'harmonie des sphères d'où son âme vient de descendre. Si aux sept planètes on ajoute la Terre et le cercle des étoiles, on obtient le chiffre neuf qui est celui des Muses. Il y a une Muse silencieuse qui représente la Terre, c'est Thalie ; les huit autres symbolisent la musique du ciel.

Au commencement de son traité *de Musica*, Boèce parle de cette harmonie qu'il appelle la musique du monde, *mundana musica* : c'est l'harmonie des sphères, l'harmonie des saisons, l'harmonie des éléments où les contraires sont réconciliés. L'homme, qui est un monde en petit, est aussi une harmonie : harmonie faite de l'union des quatre éléments dans son corps, de l'accord des vertus dans son âme. C'est la

musique humaine, *humana musica*. La musique des instruments et des voix, *musica instrumentalis*, ne vient qu'en troisième lieu, car elle n'est qu'un écho lointain de cette sublime musique de la création.

Le moyen âge resta fidèle à ces grandes idées : on les retrouve au XIIe siècle dans le *De imagine mundi* d'Honorius d'Autun, traité classique adopté par l'École. Mais le moyen âge, enivré d'arithmétique mystique et tout pythagoricien, compléta ces harmonies par d'autres harmonies. Aux quatre éléments vinrent s'ajouter les quatre points cardinaux, que les quatre fleuves du Paradis symbolisent, les quatre vents, les quatre saisons, les quatre âges de la vie, les quatre humeurs du corps humain, les quatre vertus cardinales de l'âme. Les quatre sciences du *quadrivium*, réunies aux trois sciences du *trivium*, donnèrent le nombre sept, qui est le chiffre des planètes, mais qui est aussi le chiffre des sept tons de la musique grégorienne, symbole de l'harmonie universelle.

Dès le XIIe siècle, l'art essaya d'exprimer quelques-unes de ces idées. L'Encyclopédie des sciences divines et humaines que l'abbesse Herrade de Landsberg enlumina à la fin du XIIe siècle pour les religieuses alsaciennes de Sainte-Odile, l'*Hortus deliciarum*, « le *Jardin des délices* », que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par une copie [1], nous montre deux curieuses miniatures. Nous voyons d'abord l'univers. Au centre est la terre, ronde et immobile ; autour d'elle les sept planètes décrivent leurs cercles concentriques ; le firmament, où les étoiles fixes et les signes du zodiaque sont attachés, est le cercle suprême et la borne du monde. Une pareille image nous fait sourire aujourd'hui, mais elle résume des milliers d'années d'observations et de pensée, l'astronomie de la Chaldée et celle de l'Égypte, la science de Pythagore et celle d'Alexandrie.

Après l'univers voici l'homme, son abrégé. Une miniature représente l'homme dans sa nudité, tel qu'il vient de sortir des mains de Dieu. Autour de lui les quatre éléments sont représentés : le feu et l'air, l'eau et la terre. C'est de leur union

1. L'original, qui était à la Bibliothèque de Strasbourg, a été détruit par les Allemands en 1870. Des calques ont été publiés par les chanoines Straub et Keller, *Hortus Deliciarum*, Strasbourg, 1901, un volume gr. in-fol.

harmonieuse que le corps de l'homme est formé : sa chair est de la nature de la terre, son sang de la nature de l'eau, son souffle de la nature de l'air, sa chaleur vitale de la nature du feu. C'est ce que nous apprend une inscription empruntée à l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun. Mais l'inscription nous apprend autre chose encore. L'homme n'est pas seulement un résumé du monde, il en est aussi l'image. La tête, par sa forme ronde, rappelle la sphère de l'univers. Les sept ouvertures de la tête, qui sont sept voies ouvertes aux sens, font penser aux sept planètes qui ornent le ciel. Et l'artiste, en effet, a inscrit dans des rayons, qui descendent d'en haut sur la tête de l'homme, les noms des sept planètes.

Les religieuses de Sainte-Odile, qui feuilletaient le manuscrit de l'abbesse Herrade, devinaient ce que les docteurs enseignaient dans les écoles. Ces images leur faisaient sentir l'harmonie des choses.

L'Église aimait à rendre sensible aux yeux cette belle ordonnance du monde. Devant l'autel de Saint-Remi de Reims, une vaste mosaïque du XIIe siècle montrait dans l'univers l'empreinte de la sagesse divine. Sur cette mosaïque reposait un grand chandelier à sept branches, qui était lui-même un symbole, une affirmation du mystère des nombres. Le merveilleux pied de ce candélabre, qui s'était conservé, a été détruit, avec tant d'autres choses, par les Allemands.

La mosaïque de Saint-Remi n'existe plus depuis longtemps : elle ne nous est connue que par une description du XVIe siècle peu claire et fort incomplète. Le vieil auteur n'a même pas cherché à savoir ce que représentait la partie du pavement cachée par les stalles des moines. Nous devinons une œuvre savante, ordonnée suivant le symbolisme des nombres. Un compartiment représentait la Terre et, aux quatre coins, les quatre saisons ; un autre représentait la Terre encore, accompagnée cette fois des quatre Fleuves du Paradis courant vers les quatre points cardinaux. Dans un autre compartiment, on voyait quatre Vertus et dans un autre quatre Arts libéraux. Un cercle, qui était le firmament, montrait la Grande-Ourse, la Petite-Ourse, les signes du Zodiaque. Des panneaux, qui nous demeurent inconnus, achevaient probablement d'exposer le système du monde et d'en faire sentir

les consonances providentielles. On voyait, à une place d'honneur, la Sagesse personnifiée. Les symboles étaient partout. Sur les marches qui conduisaient à l'autel était représentée l'échelle de Jacob : l'échelle mystique s'élevait au ciel, comme les degrés de l'autel montaient vers Dieu. Au pied même de l'autel, on voyait le sacrifice d'Abraham, image du sacrifice de la messe.

Dans la mosaïque de Reims, le monde apparaissait construit sur des nombres harmonieux. Peut-être certaines figures faisaient-elles comprendre que le monde est une musique, car nous allons voir cette idée exprimée ailleurs.

Dans un Psautier du XIIe siècle de la Bibliothèque de Metz, une miniature, un peu effacée, représente le roi David entre le printemps et l'été personnifiés ; aux quatre coins sont les images des quatre éléments : l'air, l'eau, la terre, le feu. Une autre harmonie a été indiquée par l'artiste : on aperçoit, entre l'eau et l'air, une figure qui est appelée « sanguis », « le sang ». Il est donc évident que l'artiste avait voulu mettre en rapport les quatre éléments qui composent le monde avec les quatre « humeurs » qui tempèrent le corps de l'homme : sanguis, phlegma, cholera, melancholia. Le parallélisme, indiqué seulement ici, est complet dans d'autres manuscrits. Mais ce qui mérite d'attirer l'attention dans le Psautier de Metz, c'est la présence de David parmi ces figures allégoriques. Il tient à la main une lyre dont il touche les cordes. Le roi-poète, qui a célébré la Sagesse ordonnatrice et les merveilles de l'œuvre divine, est, au milieu des éléments, comme l'interprète de l'harmonie universelle. David est souvent au moyen âge une image de la musique. Il est évident que l'hymne qu'il joue, ici, sur sa lyre est comme un écho du grand hymne qui sort du monde.

Mais à Cluny la même pensée s'exprime d'une façon plus frappante encore. Dans la grande église élevée par saint Hugues, il y avait au pourtour du chœur de belles colonnes de marbre ornées de chapiteaux historiés. Quelques-uns de ces chapiteaux subsistent [1]. Ils sont sculptés sur les quatre faces. L'un d'eux représente quatre figures de femmes, à la fois archaïques et raffinées, enfermées dans des grandes auréoles.

1. Au musée de la ville de Cluny.

Des inscriptions donnent le nom de trois d'entre elles : l'une est le Printemps, l'autre l'Été, la troisième la Prudence, revêtue du haubert des guerriers du XIIe siècle. Quant à la quatrième, ce n'est pas la Justice, comme on le répète depuis cinquante ans, mais la Grammaire. Aucune inscription ne l'accompagne, mais cette figure de femme qui tient à la main un martinet, et qui avait autrefois devant elle un enfant dont on aperçoit encore le petit pied nu, ne peut être que la Grammaire : c'est ainsi qu'elle est toujours représentée.

Nous entrevoyons déjà une pensée fort analogue à celle qui avait présidé à l'ordonnance du pavement de Reims. Les Saisons qui composent l'année sont mises en parallèle avec les Vertus et les Sciences qui ornent l'âme de l'homme. Un chapiteau voisin, décoré lui aussi de quatre figures de femmes enfermées dans des auréoles, mais qu'aucune inscription ne désigne par leur nom, continuait sans doute ce rapprochement entre les Saisons, les Vertus et les Sciences. Un autre chapiteau représente les quatre Fleuves du Paradis. Ces quatre fleuves qui coulent vers les quatre points de l'horizon symbolisent les quatre grandes régions de la terre, où, si l'on veut, les quatre points cardinaux. Le nombre quatre apparaît encore ici avec son mystère. Adam qui habitait le Paradis à la source des quatre Fleuves portait ce mystère dans son nom. Chacune des lettres du nom d'Adam, nous dit Honorius d'Autun, est le commencement des quatre mots grecs qui désignent les quatre points cardinaux : *anatole, dysis, arktos, mesembria.* De même que les quatre fleuves fécondent le monde, de même la postérité d'Adam doit remplir les quatre parties de la terre.

Deux autres chapiteaux mutilés, et devenus énigmatiques, offraient probablement d'autres concordances. Voyait-on les quatre éléments, les quatre tempéraments, les quatre âges de la vie? Rien n'est plus vraisemblable.

Mais il subsiste heureusement deux chapiteaux, ornés, ceux-là, d'inscriptions sur leurs quatre faces, qui nous donnent la clef de tout cet ensemble symbolique. Ils représentent les huit tons de la musique grégorienne. Chaque ton est personnifié par un homme ou par une femme qui porte un instrument de musique. Ces huit tons, où l'on retrouve deux fois le chiffre quatre, qui est le chiffre des éléments, des points car-

dinaux, des saisons, des vertus cardinales, des sciences du quadrivium, expriment les harmonies de la terre et de l'homme; mais ils expriment aussi, puisqu'ils nous donnent le chiffre des planètes, l'harmonie de l'univers. Si nous avions la série complète des chapiteaux de Cluny, nous aurions une explication du système du monde par la musique. Ce n'était certes pas là une conception petite. C'était celle des écoles néo-pythagoriciennes de l'antiquité qui ne séparèrent jamais la science de la poésie, et qui pensaient qu'on ne découvre une vérité qu'avec l'aide des Muses. Ce n'est pas sans raison que les moines de Cluny, ces graves esprits, avaient fait sculpter autour du sanctuaire cette philosophie du monde : la virile harmonie de leurs chants, quand elle emplissait l'immense église, leur apparaissait comme la suprême explication des choses.

II

L'idée que le XIIe siècle se faisait des diverses contrées de la terre différait peu de celle que l'antiquité lui avait transmise. Sa géographie, comme son astronomie, restait tout antique. L'ancien monde romain était toujours en pleine lumière, mais il y avait, aux limites de ce monde, de grandes zones d'ombre. C'étaient ces régions mystérieuses, peuplées d'êtres étranges, qui éveillaient le plus vivement la curiosité du moine dans sa cellule. Il y voyageait en imagination. Quand les artistes monastiques voulaient tracer un tableau de la terre, c'étaient ces peuples singuliers, ces animaux merveilleux qu'ils représentaient de préférence. Lorsque nous rencontrons ces fables sculptées dans nos églises romanes, nous sommes tentés d'accuser le moyen âge de puérilité, accusation fort injuste, car il n'y a pas là un détail qui ne vienne de l'antiquité. Le moyen âge a professé une telle vénération pour les anciens qu'il n'a pas voulu mettre en doute une seule de leurs paroles. C'est avec respect qu'il a transcrit leurs erreurs et qu'il les a consacrées par l'art. Les êtres monstrueux, que nous allons passer en revue, ne sont pas nés, comme on pourrait le croire, de la fantaisie des hommes du XIIe siècle, mais de l'imagination ou de la crédulité des anciens.

Qui croirait en voyant aux chapiteaux de nos églises le « sciapode » s'abriter sous son pied unique contre les ardeurs du soleil, que cette fable, qui semble porter la marque du moyen âge, a été introduite dans le monde occidental par un Grec? Et, en effet, la plupart des récits légendaires sur les merveilles de l'Inde, que les siècles se sont transmis, remontent jusqu'à Ctésias. C'était un Cnidien, qui fut, vers 400 avant J.-C., le médecin du roi de Perse, Artaxerxès. Il n'alla pas dans l'Inde, mais il en entendit beaucoup parler, à Suse ou à Ecbatane. Il vit même des Indiens, car parfois les ambassadeurs des souverains de l'Inde apportaient des présents au Grand Roi. Il recueillit tous les récits qui se répétaient en Perse et les répandit dans le monde grec. Il décrivit les sciapodes, au pied unique, et les cynocéphales, ces hommes à tête de chien. Il fit connaître les pygmées, hauts de deux coudées, la mantichore, monstre à tête humaine, le griffon, gardien des trésors de l'Inde, et la licorne, ce quadrupède insaisissable qui porte au front une seule corne.

Ctisias n'avait pas vu l'Inde ; un siècle après, Mégasthène, ambassadeur de Seleucus Nicator auprès du roi Çandragupta, — le Sandracottos des Grecs — pénétra jusqu'au delà de Bénarès, jusqu'à Patna, qu'il appelle Palibothra. Il en rapporta un récit de voyage, plein de faits exacts, à ce qu'il semble, mais d'où le merveilleux n'est pas absent. On y voit, en effet, reparaître des fables fort analogues à celles qu'avait accueillies Ctésias.

Ces merveilles passèrent de livre en livre. Pline l'Ancien en rassembla quelques-unes dans son *Histoire naturelle*, Solin dans son *Polyhistor*. Saint Augustin n'ignorait pas ces fables. De son temps, une place de Carthage, ouvrant sur la mer, était décorée d'une mosaïque qui représentait les races monstrueuses des extrémités du monde : les sciapodes, les pygmées, les cynocéphales, d'autres encore. Il se demande si de pareils monstres existent, mais, s'ils existent, il pense que nous ne devons pas en être choqués; nous pouvons être certains, dit-il, qu'ils ont leur loi, qu'ils font leur partie dans le grand concert.

Ces traditions, dont quelques-unes étaient vieilles de dix siècles, furent condensées par Isidore de Séville, dans un chapitre de ses *Etymologies*. C'est là que le moyen âge, qui d'ail-

leurs connaissait Pline et Solin, vint les prendre. Raban Maur, dans son *de Universo*, copie Isidore de Séville ; Honorius d'Autun l'abrège dans son *de Imagine mundi*.

C'est dans les monastères de l'ordre de Cluny, où le savoir fut toujours en honneur, c'est dans le rayon d'influence de la grande abbaye bourguignonne, que nous voyons représentées pour la première fois ces étranges merveilles du monde. L'abbaye de Souvigny, en Bourbonnais, était un des plus fameux d'entre les prieurés clunisiens. On voit aujourd'hui, dans l'église, une colonne octogonale couverte de bas-reliefs sur quatre de ses côtés. Ces bas-reliefs ont beaucoup souffert dans ces dernières années, mais un dessin, fait vers 1830, nous les montre presque intacts. La première face de la colonne représente les travaux des mois, la seconde les signes du zodiaque, la troisième et la quatrième les peuples et les monstres les plus singuliers de l'Asie et de l'Afrique. Ce sont ces deux faces qui nous intéressent : Isidore de Séville et Honorius d'Autun vont nous permettre, en y joignant Solin, de les expliquer presque entièrement. Car c'étaient là les auteurs qui servaient de guide à l'artiste.

Voici d'abord les peuples les plus étranges de la terre ; une seule figure personnifie chacun d'eux. Trois de ces personnages fantastiques se suivent sur la colonne dans l'ordre même qui a été adopté par Isidore de Séville : le satyre, le sciapode, l'hippopode.

Le satyre a, comme le veut Isidore, deux cornes sur le front et des pieds de chèvre. « C'est un satyre semblable, dit-il, qui apparut dans le désert à saint Antoine. »

Le sciapode n'a qu'une jambe, mais cette jambe unique lui permet de courir avec une merveilleuse vitesse ; parfois, il s'étend sur le dos et se sert de son pied comme d'un parasol. A Souvigny, le sciapode est debout.

L'hippopode, qu'on rencontre dans les déserts de Scythie, est un homme qui a deux sabots de cheval.

Au-dessus de l'hippopode, la colonne nous montre un être singulier, que n'accompagne aucune inscription, une sorte de chien qui a des pieds humains. C'est suivant toutes les vraisemblances un cynocéphale, un de ces êtres qui ressemblent plus, dit Isidore de Séville, à une bête qu'à un homme.

Vient ensuite un Éthiopien, qui offre cette bizarrerie d'avoir quatre yeux. Ici, Isidore est muet aussi bien qu'Honorius d'Autun ; mais, si nous consultons le *Polyhistor* de Solin, ce livre des merveilles si bien fait pour plaire au moyen âge, nous trouvons le texte qui explique cette singulière figure : « Les Éthiopiens, qui habitent au bord de la mer, dit Solin, passent pour avoir quatre yeux. »

Après ce tableau des peuples étranges, dont nous n'avons qu'une partie, car la colonne de Souvigny est à moitié brisée, nous rencontrons, sur une autre face, les monstres qui vivent aux extrémités de la terre. L'artiste s'inspire, ici, des chapitres qu'Honorius d'Autun a consacrés aux merveilles de l'Inde, car tous les monstres, dont le nom est inscrit sur la colonne, se retrouvent dans ce chapitre. Voici la mantichore de Ctésias, ce monstre à face humaine qui court plus vite que l'oiseau ne vole et qui siffle comme le serpent. Voici le griffon, à la fois aigle et lion qui garde les trésors. Voici la licorne avec sa corne sur le front : l'artiste, fidèle à une vieille tradition de l'art oriental, a représenté cette corne rejetée en arrière. Voici le plus célèbre des animaux de l'Inde, l'éléphant ; et voici enfin la sirène, moitié femme et moitié poisson.

Ainsi la colonne de Souvigny était à la fois un calendrier et un tableau des merveilles du monde. Elle est aujourd'hui dans l'église, mais il est évident qu'elle n'est pas à sa place. Jadis elle s'élevait sans doute au milieu du cloître, et elle portait peut-être à son sommet le gnomon d'un cadran solaire. Le moine méditatif y voyait une image de l'espace et du temps.

Ce double tableau zoologique et ethnographique devint un des thèmes des artistes clunisiens. On le retrouvait à Saint-Sauveur de Nevers, prieuré de l'ordre de Cluny. L'église est aujourd'hui détruite, mais plusieurs de ses chapiteaux se conservent au Musée archéologique de la ville. Nous reconnaissons quelques-uns des êtres fabuleux de la colonne de Souvigny : l'Éthiopien (ETHIOP) monté sur un dragon, la mantichore à tête humaine, la licorne. Au satyre a été substitué le faune, que nomme également Isidore de Séville. L'inscription l'appelle FINOS PHICA... ce qui semble à

première vue fort mystérieux, mais ce qui n'est pas autre chose qu'une mauvaise transcription des mots « faunos ficarios », dont se sert Isidore de Séville. C'est saint Jérôme, le premier, dans sa version d'Isaïe qui a employé cet étrange adjectif de *ficarius* appliqué au faune. Les *fauni ficarii* étaient, pensait-on, des faunes qui se nourrissaient de figues. A ces monstres, l'artiste de Nevers a ajouté la chimère, qui tient aussi sa place dans le chapitre d'Isidore de Séville. On la voit, telle à peu près que les anciens la représentaient, avec ses trois têtes échelonnées, qui correspondent à ses trois corps soudés. A Nevers, des êtres réels accompagnent ces êtres fabuleux : on voit sur d'autres chapiteaux le dromadaire, le lion, l'ours, le singe. Ainsi, dans cette église Saint-Sauveur, le moine avait sous les yeux les chapitres d'une histoire de la nature, telle qu'on l'imaginait alors. Il entrevoyait la richesse de l'œuvre divine, et sa curiosité se changeait tout naturellement en adoration.

C'est le même sentiment de curiosité, unie au respect, qui fit souvent des églises du moyen âge de véritables musées d'histoire naturelle. A Saint-Bertrand de Comminges un crocodile est suspendu à l'entrée de l'église, une défense de licorne — qui est une défense de narval — se conserve à la sacristie. La patte d'un griffon, attachée à une chaîne, pendait au milieu de la Sainte-Chapelle de Paris : un homme d'armes, qui, disait-on, avait triomphé du monstre, l'y avait apportée. Des œufs d'autruche se conservaient à la cathédrale d'Angers. C'est que l'église demeurait encore l'unique asile de la science et de l'art.

Les artistes formés à l'école de Cluny répandirent ces « images du monde » en Bourgogne et dans les régions voisines. A Saint-Parize-le-Châtel, dans la Nièvre, nous retrouvons le sciapode qui, cette fois, s'abrite sous son pied. Dans l'Allier, un des chapiteaux de la belle église bourguignonne de Saint-Menoux nous montre un personnage attaquant un griffon. C'est un de ces Macrobiens de l'Inde, qui, suivant Honorius d'Autun, étaient sans cesse en lutte contre les griffons, leurs ennemis. Sur un chapiteau mutilé de Saint-Lazare d'Autun, l'Indien a bondi sur le dos du griffon et le frappe de sa massue. Dans le chœur de la grande église à moitié

détruite de la Charité-sur-Loire, un des plus magnifiques prieurés de Cluny, on voit sculptés à une place d'honneur, près de l'agneau portant la croix, un dromadaire, un éléphant, un griffon, un dragon.

Les animaux réels et les monstres fabuleux qui décorent le portail occidental de la cathédrale de Sens, dans ses parties basses, sont dans la pure tradition bourguignonne.

Mais de tous ces résumés du monde, imaginés par les artistes de la Bourgogne au XIIe siècle, nul n'est plus magnifique que celui qui se voit au grand portail de Vezelay. Aucune œuvre n'a semblé plus mystérieuse aux historiens de l'art, aucune n'a été plus diversement interprétée. On y a vu, tour à tour, un souvenir de la croisade prêchée par saint Bernard, une représentation des sept églises de l'Apocalypse, une image de l'Église chrétienne préfigurée par des personnages de l'Ancien Testament.

Il y a, certes, plus d'un détail étrange dans cette vaste composition, mais, comme on va le voir, le sens général ne saurait en être douteux.

Dans le demi-cercle du tympan un Christ gigantesque apparaît. De ses mains ouvertes s'échappent de longs rayons qui viennent frapper les apôtres assis à ses côtés. C'est la Descente du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Il a paru singulier de voir les rais de feu partir du Christ lui-même et non de la colombe symbolique comme ce sera plus tard la tradition. On s'est demandé s'il s'agissait bien réellement de la Descente du Saint-Esprit. Aucune hésitation pourtant n'est possible, car, au XIIe siècle, la scène a été plusieurs fois figurée de la sorte. Une fresque de l'église Saint-Gilles de Montoire, dans la vallée du Loir, nous montre une représentation de la Pentecôte pareille à celle du portail de Vezelay. Le Christ est assis dans une grande auréole, et de ses doigts s'échappent des torrents de feu qui tombent sur le front des apôtres. Mais il est un exemple plus significatif encore. Au commencement du XIIe siècle il y avait à l'abbaye de Cluny, l'abbaye mère de Vezelay, un lectionnaire orné de miniatures où la Pentecôte est représentée. Ce manuscrit est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale [1]. Or, la Descente du Saint-Esprit y est représentée

1. Bibl. nat., latin, 2246, fo 79 vo.

comme à Vezelay. Le Christ dans une auréole, les deux bras largement ouverts, envoie de ses deux mains des rayons de feu sur la tête des apôtres et il dit : « *Ecce ego mittam Spiritum patris mei in vos.* » — « Voici que j'enverrai sur vous l'Esprit de mon père. » Ainsi, au XIIe siècle, on représentait volontiers le Christ lui-même envoyant son Saint-Esprit sur les apôtres.

La partie centrale du tympan de Vezelay ne saurait donc être l'objet d'aucune controverse ; sa signification est certaine. Mais quel est le sens des scènes singulières qui se déroulent autour du tympan? Des compartiments enferment deux, trois, parfois quatre personnages, qui semblent, avec des gestes passionnés, se communiquer une étonnante nouvelle. Il est visible que tous ces personnages sont en rapport étroit avec la scène principale qui est la Descente du Saint-Esprit.

L'examen des représentations byzantines de la Pentecôte va nous mettre sur la voie de l'explication véritable. En Grèce, à Saint-Luc de Phocide, en Italie, à Saint-Marc de Venise, des mosaïques du XIe siècle, qui se ressemblent fort, nous montrent la Descente du Saint-Esprit. Les rayons émanent non du Christ seul, mais de la Trinité tout entière, figurée par un trône, un livre et une colombe. Le trône est la majesté du Père, le livre la parole du Fils, la colombe l'image du Saint-Esprit. Les rais de feu descendent sur les apôtres, mais, sous leurs pieds, on aperçoit d'autres personnages encore. Des inscriptions les nomment φυλαί, les tribus, et γλῶσσαι, les langues. Ce sont les peuples auxquels les apôtres vont porter l'évangile et dont ils parleront la langue sans l'avoir apprise.

Il y avait longtemps que l'art oriental associait les nations païennes à la scène de la Pentecôte. On les reconnaît dans une des miniatures du fameux saint Grégoire de Nazianze de la Bibliothèque nationale qui remonte au IXe siècle. Mais cette miniature elle-même n'est probablement qu'une copie abrégée d'une des mosaïques qui décoraient, au VIe siècle, l'église des Saints-Apôtres à Constantinople. Un poète, Constantin le Rhodien, un prosateur, Mesaritès, nous ont décrit cette magnifique église du temps de Justinien avec ses cinq coupoles. Dans chacune d'elles, il y avait une mosaïqque que nous connaissons, grâce surtout à Mesaritès, jusque dans ses détails.

Nous apprenons ainsi qu'au-dessous de la Pentecôte on voyait chacun des douze apôtres enseignant l'évangile à une nation différente. C'est donc au siècle de Justinien que remonte l'idée d'associer à la Descente du Saint-Esprit tous les peuples de la terre.

Des manuscrits à miniatures répandirent le thème de la prédication des apôtres. Plusieurs manuscrits grecs, parmi lesquels il faut citer un psautier du XIe siècle conservé au Musée britannique, nous montrent, comme dans la mosaïque de Constantinople, chaque apôtre parlant à un groupe d'hommes qui représente une nation. Les costumes de ces groupes diffèrent : les uns portent la tunique courte, les autres une longue robe qui descend jusqu'aux pieds : il en est qui ont la tête nue, d'autres qui sont coiffés de bonnets.

Que ce soient ces différents peuples de la terre que le sculpteur de Vezelay ait disposés autour du tympan de la Pentecôte, — il n'y a pas à en douter. Et on ne saurait douter non plus que l'idée première de sa composition ne lui soit venue des miniatures d'un manuscrit byzantin. La preuve en est écrite dans le bas-relief lui-même. Dans le manuscrit de Londres, en effet, les hommes qu'évangélise saint Barthélemy, et qui, suivant la tradition, sont des Arméniens, ont aux pieds des chaussures singulières : elles ont la forme de petits bancs. Or, les personnages d'un des compartiments du tympan de Vezelay ont des chaussures pareilles. Il y a là une rencontre qu'on ne saurait attribuer au hasard.

Mais si l'idée a été empruntée à l'art byzantin, la vie et le mouvement de ces petites scènes appartiennent en propre au sculpteur de Vezelay. Rien n'est plus monotone que les miniatures du psautier de Londres ; les personnages serrés les uns contre les autres écoutent la parole de l'apôtre en faisant un geste vague de la main. A Vezelay ils discutent avec vivacité sur ce qu'ils viennent d'entendre, ou transcrivent sur le parchemin des discours si nouveaux pour eux. Toutefois, certains gestes, certaines attitudes sont d'une bizarrerie qui d'abord déconcerte. On voit deux personnages qui se montrent leurs jambes nues, tandis qu'un troisième, dans l'attitude du tireur d'épine antique, contemple son pied. Tout à côté, un autre personnage montre son bras à un com-

pagnon, qui, la main ouverte sur sa poitrine, exprime son étonnement. Ce mystère pourtant n'est pas inexplicable. On lit dans un sermon d'Honorius d'Autun pour le jour de la Pentecôte : « Ils se convertissaient en grand nombre à la foi par des signes et des prodiges... Car, par la vertu de l'Esprit Saint, les apôtres rendaient la lumière aux aveugles, ouvraient les oreilles des sourds, déliaient les langues des muets, faisaient marcher les boiteux, guérissaient les lépreux, chassaient les démons, ressuscitaient les morts. » Le sculpture de Vezelay a représenté quelques-uns de ces miracles qui convertissaient les peuples ; les scènes que nous ne savions comment expliquer nous montrent des boiteux, des lépreux ou des paralytiques guéris. La femme que l'on conduit avec précaution par la main est peut-être une aveugle qui va recouvrer la vue.

Mais dans un des compartiments du haut, une nouvelle énigme surgit. On voit là deux hommes à tête de chien. Que viennent faire ces monstres parmi les nations qui reçoivent l'évangile? Dans la pensée de l'artiste ces êtres étranges sont, eux aussi, des fils d'Adam ; ils sont appelés comme tous les peuples ; comme eux, ils doivent entendre la parole de Dieu. Ce sont, à n'en pas douter, les cynocéphales de l'Inde. Les cynocéphales peuvent-ils être considérés comme des êtres humains? participent-ils à la rédemption? — C'est un problème que le moyen âge a agité. Ratrame, moine de Corbie, au temps de Louis le Débonnaire, a écrit une longue lettre à ce sujet. Il répond aux questions d'un missionnaire prêt à partir pour les pays du nord, saint Rambert, qui s'attendait sans doute à rencontrer des êtres à moitié hommes et à moitié bêtes dans la nuit cimmérienne où il allait pénétrer. Suivant Ratrame, les cynocéphales participent à la raison humaine ; les anciens nous ont rapporté, dit-il, qu'ils avaient des troupeaux, qu'ils savaient tisser leurs vêtements, qu'ils formaient une nation véritable. Il ajoute un argument singulier qu'il emprunte à la légende orientale : saint Christophe, ce vaillant martyr du Christ, était, nous dit-on, un cynocéphale [1]. Ainsi, ce pauvre peuple dégénéré descend d'Adam

1. C'est pour cela que dans l'art oriental, saint Christophe est représenté quelquefois avec une tête de chien.

comme le reste des hommes. Un poète latin du XIIe siècle ajoute que cette dégradation est une conséquence de la chute. On s'explique maintenant, sans peine, que le sculpteur de Vezelay ait mis les cynocéphales au nombre des peuples qui attendent l'évangile : ils étaient réservés à saint Thomas, l'apôtre de l'Inde.

Mais ce n'est pas tout. Cette assemblée des nations de la terre se continue au linteau ; et, là encore, nous retrouvons l'ethnographie fabuleuse, chère aux artistes clunisiens. Nous reconnaissons sans peine cette peuplade scythique aux oreilles démesurées qu'Isidore de Séville appelle les Panotii : on les voit enveloppés par leurs oreilles comme par les valves d'un coquillage. Plus loin, un personnage minuscule applique une échelle au flanc d'un cheval pour se hisser jusqu'à la selle. C'est, à n'en pas douter, un de ces pygmées dont Isidore de Séville et Honorius d'Autun avaient transmis le souvenir au moyen âge. Tous ces peuples, et d'autres qu'il n'est pas possible de nommer, sont en marche vers deux hautes figures debout presque au milieu du linteau. On reconnaît saint Pierre à ses clefs et à ses pieds nus ; quant à la figure voisine, ce n'est pas sainte Madeleine, comme on le répète, c'est un autre apôtre, car il a lui aussi les pieds nus. L'apôtre associé à saint Pierre ne peut être que saint Paul. Saint Pierre et saint Paul ont ici une haute signification. Ils ne sont pas seulement les plus fameux d'entre les missionnaires de l'Évangile, ils sont le symbole de Rome elle-même et de l'unité de la foi. C'est l'Église romaine accueillant tous les peuples.

L'autre moitié du linteau est plus difficile à expliquer. On y voit une file de personnages qui portent l'arc et le carquois : l'un d'eux est à demi-nu. Ce sont encore des peuples sauvages qui viennent des extrémités de la terre. Devant eux marchent des hommes chargés d'offrandes : ils portent des pains, un poisson, un seau, une grande coupe ; en tête, des sacrificateurs, armés de la hache, conduisent un taureau. Un grand prêtre paraît les attendre : il est adossé au trumeau comme saint Pierre et saint Paul, mais il est plus petit qu'eux. Il semble que nous ayons là une image du monde païen qui n'a pas encore reçu la révélation, mais sur qui va descendre bientôt la parole divine.

La grande statue, debout au milieu du trumeau, achève le sens de ce vaste ensemble. Elle représente saint Jean-Baptiste portant dans une auréole l'agneau, aujourd'hui détruit. Saint Jean est ici l'image du baptême sans lequel on ne peut entrer dans l'Église. Il faut que tous ces peuples qui viennent au Christ passent par le baptême. Dans son sermon sur la Pentecôte, Odilon, abbé de Cluny, rappelle que saint Jean-Baptiste a dit : « Je vous baptise par l'eau, mais celui qui viendra après moi vous baptisera par l'Esprit-Saint et par le feu. » Ainsi se trouve justifiée la présence de saint Jean-Baptiste dans une scène consacrée à la Pentecôte.

Le portail de Vezelay, réputé mystérieux, paraîtra maintenant facile à comprendre dans ses grandes lignes, sinon dans tous ses détails. Il nous montre, autour de la Descente du Saint Esprit, tous les peuples de la terre, et même les peuples de la fable ; les uns ont déjà reçu la parole et éprouvé par des miracles la vertu de l'Évangile ; les autres semblent l'attendre encore et demeurent fidèles à leurs antiques erreurs, mais la parole les atteindra à son tour, car l'Église a les siècles devant elle. C'est pourquoi un grand zodiaque, image de la durée, entoure ce tableau de la conquête du monde par l'Évangile.

L'idée première de cette grande composition est byzantine, mais l'artiste de Vezelay l'a animée d'une vie qu'elle n'eut jamais dans les mosaïques des coupoles, encore moins dans les miniatures des manuscrits. Dans ce tympan que domine la formidable figure du Christ, tout est passion, souffle et flamme. Les tuniques des Apôtres sont soulevées par ce grand vent qui entra dans le cénacle, disent les Actes, en même temps que les rayons de feu. Mais il y a surtout une flamme de charité. Ces peuples au visage de bête ne font pas sourire ceux qui ont compris la grave pensée de l'artiste. Il veut nous dire que la parole divine doit descendre jusqu'aux limites de l'animalité ; d'un être déchu l'Évangile fera un fils de Dieu. On respire là l'enthousiasme du missionnaire chrétien prêt à donner sa vie pour sauver l'âme du sauvage le plus dégradé.

Ainsi, à Vezelay, grâce au génie clunisien, la fabuleuse ethnographie des anciens a pris une signification profonde.

III

Les animaux et les monstres représentés dans l'église romane, y sont-ils seulement pour nous faire connaître les merveilles du monde, pour nous donner une idée de l'immensité de l'œuvre divine? Ne cachent-ils pas une pensée? N'ont-ils rien à nous apprendre?

De bonne heure, l'antique *Physiologus* grec avait montré dans les mœurs des animaux un reflet du monde moral, une image voilée du drame de la Chute et de la Rédemption. Rien n'était plus conforme à la philosophie des Pères. Saint Basile expliquant à ses auditeurs l'œuvre des six jours, leur fait voir que Dieu a laissé même sur les animaux l'empreinte des vérités de la foi. Une pensée unique a présidé à la création de tous les êtres : le Verbe a inscrit en chacun d'eux les grands traits de l'histoire du monde. Dans la pierre, la plante et l'animal, on retrouve la révélation.

Le *Physiologus* grec présentait quelques applications de cette méthode : par exemple, le lion qui dort les yeux ouverts est une image de Jésus-Christ qui veilla dans la nuit du tombeau en attendant la résurrection. Traduit de bonne heure en latin, puis, à partir du XIIe siècle, dans les langues populaires de l'Europe, le *Physiologus*, qui devint le *Bestiaire*, a toujours été beaucoup lu. Il a parfois inspiré les artistes.

Dans la nef de la cathédrale du Mans un beau chapiteau du XIIe siècle nous montre une chouette que de petits oiseaux entourent et semblent attaquer. Un chapiteau d'un art moins parfait, mais conçu de la même manière se voit à la cathédrale de Poitiers. La même chouette et les mêmes oiseaux reparaissent sur un chapiteau de l'église d'Avenières, dans un faubourg de Laval. Quel est ce singulier sujet? Il suffit pour le comprendre d'ouvrir le *Bestiaire*. Nous y apprenons que la chouette (*nicticorax*), qui ne vole que la nuit, est une figure du peuple juif qui préfère les ténèbres à la lumière. Aussi, de même que le peuple juif est un objet de mépris pour tous les peuples, de même la chouette est un objet de dérision pour tous les oiseaux. La signification symbolique est ici évidente.

Un chapiteau de Vezelay nous offre un sujet plus étrange. Un personnage, qui tient devant sa face une sorte de cloche, semble s'avancer vers un animal composite, coq par devant serpent par derrière. Il n'est pas possible de croire à une simple fantaisie d'artiste, quand on connaît le passage que le *Bestiaire* a consacré au basilic. Le basilic, qui participe de la nature de l'oiseau et de la nature du serpent, naît d'un œuf de coq couvé par un crapaud : « Car il arrive que certains coqs, dans leur septième année, pondent un œuf. » Le basilic n'est redoutable à l'homme que par son regard, mais qui rencontre ses yeux meurt sur-le-champ. Toutefois, le dangereux fluide ne saurait traverser le verre et il suffit d'appliquer sur son visage une cloche de verre pour pouvoir regarder impunément le basilic ; c'est grâce à cet artifice que les soldats d'Alexandre détruisirent les basilics de l'Inde. Qu'est-ce que le basilic? ajoute le *Bestiaire*, sinon une figure du démon. Le Christ en triompha en s'enfermant dans le sein d'une Vierge plus pure que le cristal. Que le chapiteau de Vezelay représente bien réellement l'histoire du basilic, il n'y a pas à en douter, malgré la présence d'un autre monstre, une sauterelle à figure humaine, qui occupe le premier plan. Cette sauterelle ressemble fort à celles qu'on voit sortir du puits de l'abîme dans l'Apocalypse. La sauterelle complète la signification démoniaque du basilic. Le chapiteau de Vezelay semble donc nous montrer la lutte de l'homme contre Satan.

Quittons la France un instant. Un chapiteau du cloître de Tarragone représente un renard étendu à terre et qui paraît mort : des oiseaux s'abattent sur son cadavre. Quand on a étudié les illustrations des *Bestiaires*, on n'a aucune peine à reconnaître un sujet qui se trouve déjà dans le *Physiologus* grec de Smyrne et qui se retrouve au XIIIe siècle dans le *Bestiaire* de l'Arsenal. Le texte nous apprend que le renard n'est pas mort, mais qu'il feint de l'être pour attirer les oiseaux ; quand ils sont à sa portée, il se relève brusquement et s'en empare : image des ruses de Satan qui nous attire par l'appât de la chair et devient notre maître. L'emprunt au *Bestiaire* est indéniable.

C'est le *Bestiaire* encore qui a inspiré un curieux chapiteau de l'église du Mas d'Agenais. On voit un bateau renversé, un

homme qui tombe à la mer et un énorme poisson qu'un nageur essaie de percer de son poignard. On a pensé à la pêche à la baleine et aux marins basques qui s'en allaient sans doute déjà, en quête d'aventures, du côté des mers du Nord. Le bruit de leurs exploits avait pu arriver jusqu'en Gascogne. Mais il ne s'agit pas ici d'un récit de marin : nous avons sous les yeux une page du *Bestiaire*. On y lit, en effet, que la baleine trompe parfois les navigateurs ; ils s'imaginent voir une île ; ils y amarrent leurs navires et font du feu sur le dos du monstre. Mais la baleine plonge soudain en entraînant le navire et l'équipage au fond de la mer. Le *Bestiaire* ajoute que c'est là une image des ruses du démon, toujours prêt à tromper ceux qui mettent en lui leur espérance.

On le voit, l'animal a parfois dans l'art du XIIe siècle une signification symbolique. Mais l'intelligence d'œuvres aussi subtiles était sans doute réservée aux clercs. En revanche, la sagesse pratique des fables s'adressait à tous. Les héros de Phèdre et d'Ésope ont été plus d'une fois peints ou sculptés dans l'église. Le moyen âge, en effet, n'ignorait ni Phèdre ni Ésope ; mais à Phèdre il a souvent préféré un écrivain des bas temps qui se donne le nom de Romulus et qui se présente, avec une naïve impudence, comme un empereur romain. Le prétendu Romulus, d'ailleurs, n'a guère fait autre chose que de mettre en prose les vers de Phèdre. Quant à Ésope, le moyen âge le connaissait par la traduction latine d'Avianus. A ce vieux fond des récits nouveaux s'ajoutèrent ; car le moyen âge, lui aussi, a inventé : dans le *Roman de Renart*, il donna à la fable l'ampleur de l'épopée.

La fable, ce genre singulier, où tout vit et où tout pense, où l'animal semble plus sage que l'homme, nous introduit dans un monde très antique. Avec sa naïveté et avec son mystère, la fable semblait faite pour le moyen âge, cette nouvelle jeunesse de l'humanité. A peine s'étonnait-on alors d'entendre parler les bêtes, car le paysan savait bien que ses bœufs parlaient dans l'étable, la nuit de Noël, à l'heure de l'élévation. L'homme du moyen âge vivait à la lisière de la forêt, tout près de l'animal : il entendait la nuit glapir le renard, gémir la chouette et il voyait le matin la trace des pas du loup dans la neige. La fable avait alors tout son charme ingénu. Plus tard,

il a fallu à La Fontaine son miraculeux génie de sympathie pour rendre à la fable sa fraîcheur.

Dans l'art du moyen âge la fable apparaît de bonne heure. L'évangéliaire carolingien de Morienval, conservé à la cathédrale de Noyon, nous montre près du canon des Évangiles le corbeau avec son fromage et le renard qui l'épie, — léger sourire du miniaturiste. Des fables forment la bordure de la tapisserie de Bayeux : le corbeau et le renard, le loup et l'agneau, le rat et la grenouille, le loup et la cigogne encadrent l'épopée de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Au XIe siècle, à Saint-Benoît-sur-Loire, l'abbé Arnaldus fit peindre les fables d'Ésope dans le réfectoire des moines ; des vers latins, qui se sont conservés, accompagnaient chaque épisode et en donnaient la moralité. Les moines trouvaient sans peine dans leurs livres une morale plus haute, mais, avant de s'élever à la vie angélique, il était prudent d'acquérir la sagesse de la terre. Il ne fallait dédaigner aucun appui, et jadis on avait vu les Pères du désert emporter dans leur solitude les livres des sages de la Grèce.

A plus forte raison, pouvait-on présenter au peuple ces ingénieux résumés de l'expérience humaine. Les prédicateurs introduisaient les fables dans leurs sermons et les sculpteurs les représentaient dans l'église. Un chapiteau du portail de Saint-Lazare d'Autun nous montre la cigogne retirant l'os de la gorge du loup. C'est la fable que Phèdre et, après Phèdre, Romulus appellent le loup et la grue. La même fable reparaît au tympan de Saint-Ursin de Bourges. Ce tympan de Saint-Ursin est d'ailleurs une des œuvres les plus singulières que l'on puisse imaginer : il ne parle que des choses de la terre. On y voit les travaux des mois, une chasse au cerf et une chasse au sanglier dans la forêt, la fable du loup et de la cigogne, enfin l'enterrement de Renart qui ressuscite et s'apprête à bondir sur les coqs qui le portaient en terre. Au XIIe siècle, l'art était donc souvent accepté comme une simple parure ; on ne lui demandait pas toujours de profondes leçons.

Parmi les fables imaginées par le moyen âge, il en est une qui a été plusieurs fois reproduite par les artistes : c'est celle de l'éducation du loup. Un clerc a entrepris d'apprendre à lire au loup : il lui enseigne les premières lettres de l'alphabet

A B C. « Répète ces trois lettres, dit le clerc. » « Agneau », dit le loup, qui pense à autre chose. « Ainsi la bouche traduit les secrets du cœur, *quod in corde, hoc in ore.* » Cette petite fable d'un comique assez fin devait être fort connue des clercs, qui la firent reproduire par leurs artistes. Les sculpteurs représentent d'ordinaire un loup revêtu du froc, épelant avec application sous la férule du maître. La France ne nous montre plus aujourd'hui ce sujet, mais on le rencontre à Parme, à Vérone, à Bâle, à Fribourg-en-Brisgau. A Fribourg, l'artiste, craignant de n'être pas compris, a donné comme conclusion à la leçon de lecture un second bas-relief qui représente le loup se jetant sur l'agneau. Il se défiait de son public, mais la fable ainsi présentée devient un peu épaisse.

Aucune fable n'a été reproduite plus souvent que l'âne et la lyre de Phèdre. Ce n'est pourtant pas une des meilleures. Un âne trouve une lyre abandonnée dans un pré et il essaie d'en tirer quelques notes : « J'ignore la musique, dit-il. Si quelqu'un avait trouvé cette lyre, il charmerait les oreilles par des accords divins. » C'est ainsi, ajoute le fabuliste, qu'une mauvaise destinée empêche parfois le génie de se produire.

Il est probable, d'ailleurs, que le moyen âge ne s'est pas inspiré directement de Phèdre, mais d'une phrase de cette fameuse *Consolation philosophique* de Boèce, que tout clerc devait avoir lue. La Philosophie personnifiée s'adresse à son auditeur qui semble ne l'avoir pas comprise et lui dit avec sévérité : « Entends-tu mes paroles, ou es-tu comme l'âne devant la lyre. » « *Esne* ὄνος λύρας? » Or, au commencement du XIIIe siècle, un auteur anonyme, écrivant une diatribe contre les figures d'animaux qui décoraient les églises, nomme parmi ces animaux l'âne à la lyre de Boèce, *Onos lyras Boetii.* » C'est donc probablement ce proverbe grec, cette fable en raccourci, qui a inspiré aux artistes l'âne à la lyre des chapiteaux du XIIe siècle. On le rencontre fréquemment dans le domaine de l'école bourguignonne : à Saint-Sauveur de Nevers[1]. à Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre), au portail de Saint-Aignan de Cosne, au portail de Fleury-la-Montagne (Saône-et-Loire), au portail de Meillers (Allier). Mais on le rencontre aussi dans

1. Le chapiteau est aujourd'hui au musée archéologique de Nevers.

d'autres régions : des chapiteaux nous le montrent à Brioude, à Saint-Benoît-sur-Loire, à Nantes. A la face méridionale du vieux clocher de Chartres, on voit encore aujourd'hui la statue de l'âne qui joue de la lyre. Elle invitait à l'application les jeunes clercs qui venaient en foule suivre les leçons des fameux maîtres de Chartres. Tout à côté, un ange avec son cadran solaire leur mesurait le temps.

(La fin prochainement.)

ÉMILE MALE

RONSARD

ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS[1]

Au siècle où la Pléiade livrait la bataille littéraire d'où sortit notre poésie moderne, l'essentielle condition pour être reconnu bon poète était d'être d'abord bon humaniste. On devait posséder assez les langues anciennes pour être en état de faire passer leurs beautés dans la nôtre par les voies de l'imitation et du « larcin » indiquées par Joachim du Bellay. Ronsard, qui a maintes fois promulgué le précepte, a donné le plus bel exemple d'y obéir. Mais il ne s'est pas contenté de lire les Anciens et de chercher dans leurs livres ses inspirations. Leurs interprètes de son temps l'ont eu pour disciple et pour ami ; plusieurs même se sont trouvés directement mêlés à ses travaux. On connaîtra incomplètement son caractère et sa vie, tant que ces relations, parfois inattendues, ne seront pas mises en pleine lumière.

Ce poète a passé bien des jours parmi les latinistes et les grécisants de l'Université de Paris ; il a suivi les leçons de ceux qui professaient, lu les ouvrages de ceux qui ont écrit, partagé

1. Les sources de ce travail seront produites et discutées au cours d'un livre près de paraître *(Ronsard et l'Humanisme)*.

parfois l'intimité de leur existence laborieuse ; et la plupart d'entre eux ont su le comprendre et l'admirer. Ils n'étaient pas éloignés de le considérer comme un des leurs. On lui reconnaissait notamment, en matière de grec, une véritable autorité, que ses longues études, ses vastes lectures, ses imitations heureuses contribuaient à lui assurer. Quand Nicolas Goulu postule la chaire de langue grecque, qu'abandonne son beau-père Jean Dorat au Collège royal, Ronsard est invité à signer, le 15 septembre 1567, le certificat collectif qui garantit les capacités du candidat. Il les atteste en même temps que quatre professeurs royaux et deux confrères de sa Pléiade, Baïf et Belleau, et son avis sonne avec une gravité particulière : — *Ego Petrus Ronsardus affirmo me audisse publicè legentem grecè Nicolaum Gulonium et dignissimum regiâ legendi facultate existimare.* — RONSARD. — Demandons-nous, à ce propos, quel poète de nos jours pourrait être appelé à apprécier en toute compétence les titres d'un professeur de grec au Collège de France.

La nature des recherches dont il nourrissait sa poésie obligeait Ronsard à consulter sans cesse les hommes qui s'étaient voués à la merveilleuse antiquité et avaient pour mission d'en commenter les chefs-d'œuvre. Sut-il voir la diversité des directions de ces études, qui commençaient à se transformer profondément sous ses yeux? Il était plus près assurément des purs « humanistes », qui ne cherchaient dans les anciennes littératures que des modèles d'écrire et de penser et qui songeaient avant tout à en reproduire dans leurs propres œuvres la forme ou l'esprit. Il s'instruisait cependant auprès des premiers « philologues », qui, sans cesser de se rattacher à l'Humanisme, dirigeaient leurs efforts vers l'établissement de textes sûrs et la connaissance critique du monde ancien. Alors qu'un Dorat, par exemple, réunissait en lui les deux tendances, un Turnèbe ou un Henri Estienne faisaient dans leurs travaux prédominer la seconde. Comment Ronsard eût-il reconnu des différences, pourtant essentielles, qui échappaient à la plupart des contemporains? Parmi les amis de son intelligence, il appréciait successivement tous ceux qui détenaient une partie des trésors dont il était avide.

I

Le premier, le plus admiré, celui qui fut l'initiateur et resta toujours le « maître », même pour un chef d'école acclamé, fut l'helléniste Jean Dorat. Le poète, à vingt ans, muni déjà d'une bonne connaissance des lettres latines, a été appelé par Lazare de Baïf, l'ancien ambassadeur de François Ier à Venise, à partager les leçons données à son fils par le jeune professeur limousin. Il leur doit la révélation enthousiaste d'Homère, de Pindare, des tragiques d'Athènes, inspirateurs de cette littérature romaine dont il s'est nourri jusqu'alors, et c'est eux qu'il choisit désormais comme guides. Chacun sait la suite de cette belle aventure intellectuelle. Dorat quitte le logis de l'ambassadeur pour prendre, sur la montagne Sainte-Geneviève, la direction d'un collège, un des plus pauvres de l'Université, mais dont il va illustrer le nom. Les deux jeunes gens accourent vers lui, s'enferment dans cette modeste maison de Coqueret et y vivent, pendant des années, de la vie recluse des écoliers. Ils achèvent d'y découvrir, sous la direction d'un maître aimé, l'ensemble des trésors poétiques de la Grèce. Joachim du Bellay, d'autres amis les y rejoignent ; mais ils sont les seuls à se réveiller la nuit pour se passer l'un à l'autre la lampe et le livre ; et c'est ainsi que Ronsard prépare le triomphal recueil de ses *Odes* (1550), où Pindare après Horace semblent revivre en notre langue sous les yeux des contemporains émerveillés, et qui éveille dans toute une jeunesse l'amour des lettres antiques et le goût de la gloire.

Quelle part a prise Jean Dorat à l'avènement du grand lyrisme, né et grandi dans son collège, le siècle entier n'a cessé de le proclamer. Ce singulier personnage fut pour son temps une sorte de grand homme. On se le figure trop vite comme un pédant agité et confus, la tête tournée par son grec, encombré d'une science mal digérée et jetant indifféremment dans les cerveaux de ses disciples Lycophron ou bien Homère. Il est au contraire un lettré fort complet de la Renaissance, à la fois lyrique et savant, aussi expert à élucider les obscurités des anciens textes d'après les variantes des manuscrits, qu'à équilibrer élégamment les strophes de ses odes pindariques, dont il fournit en latin les modèles à Ronsard. Assurément,

les cinquante mille vers dans les trois langues, qui contribuèrent à sa gloire viagère, le desservent plutôt aujourd'hui, et ses vers français, si médiocres, ne justifient plus la place que la gratitude de son élève lui accorda parmi les sept de la Pléiade. Mais, s'il fut un poète sans flamme, il a enflammé pour la poésie deux bonnes générations de Français. Son rôle n'est pas d'un simple professeur de grec, d'ailleurs fort habile ; il a su enseigner à plusieurs, et à Ronsard lui-même, le métier d'écrivain. Ses meilleurs disciples proclament l'immensité de leur dette ; le plus grand dit expressément : « Il m'apprit la poésie. » Si les faiseurs de vers latins jouent à satiété sur le nom de cet « homme d'or » (*Auratus, aureus*), c'est qu'il a réellement enrichi toutes les intelligences qu'il a rencontrées. Outre les poètes, qui furent ses favoris, il a formé une foule d'excellents esprits et initié à l'antiquité grecque un large public qui semblait attendre sa venue pour se passionner à ces études. Quand on vérifie attentivement les titres de cette renommée, on n'a nullement à sourire de la grandiloquence de Ronsard :

Puissé-je entonner un vers
Qui raconte a l'univers
Ton los porté sur son aile,
Et combien je fu heureus
Suçer le laict savoureus
De ta feconde mammelle.

Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement
Je ne sçai quelles merveilles,
Que vulgaires je randi,
Et premier les épandi
Dans les Françoises oreilles.

Si en mes vers tu ne vois
Sinon le miel de ma vois
Versé pour ton los repaistre,
Qui m'en oserait blasmer?
Le disciple doit aimer
Vanter et louer son maistre...

Si j'ai du bruit il n'est mien,
Je le confesse estre tien,
Dont la science hautaine
Tout altéré me treuva

Et bien jeune m'abreuva
De l'une et l'autre fontaine.

Ce printemps de notre poésie est tout illuminé d'anecdotes joyeuses. Rien de morose autour de Dorat ; la plus généreuse émulation dans un travail désintéressé, le sentiment conscient chez chacun d'un but à atteindre ensemble et d'une victoire nationale à remporter, par l'effort de tous, au nom de la langue maternelle, voilà ce qui anime nos jeunes écrivains, déjà fiers de trouver un chef parmi eux. Le professeur a la main cordiale, une gaîté à la gauloise, qui s'épanouira plus tard, quand il tiendra table ouverte, au faubourg Saint-Victor, pour les amis de sa verte vieillesse. Au temps du collège de Coqueret, le culte des muses antiques l'absorbe davantage, et le travail parfois excessif lui cause quelque fatigue. Il prend son repos avec les poètes dans ces parties qu'organise l'aimable et libéral conseiller au Parlement Jean Brinon, à Villennes ou à Médan, ses deux maisons de campagne du Parisis.

A la réunion du 1er janvier, le principal de Coqueret apporte en étrennes au châtelain de Villennes un charmant poème latin contant comment la nymphe Villanis fut métamorphosée en une source, digne d'être aussi fameuse que la fontaine Bandusie ; il se fait acclamer à table, en le récitant, par la troupe des rimeurs que Ronsard mène chez Brinon. Baïf obtiendra, un autre jour, le même succès en créant à son tour, pour amuser leur érudition et honorer le seigneur de Médan, le mythe de la nymphe Médanis. Vers la fin du joyeux repas, présidé par la belle Sidère, maîtresse de l'amphitryon, quand l'heure est venue des hymmes bachiques, Dorat n'est point le dernier à chanter « le père Lyæan » d'une voix sonore, qu'il accompagne lui-même sur le luth. Il déclame aussi le vers tragique; et l'un de ses auditeurs nous le montre entouré du groupe qui l'applaudit, par un beau jour d'été, au bord de la Seine, où les naïades de la rivière s'approchent pour l'écouter.

Le vrai Dorat des poètes se fait le compagnon de leurs délassements, après avoir été, au long de la semaine studieuse, le guide de leur labeur. Ronsard nous le révèle à merveille dans ce pittoresque récit de 1549, petit chef-d'œuvre d'habi-

leté rythmique, tout nouveau dans notre littérature, qu'il a intitulé *les Bacchanales ou le folastrissime voyage d'Hercueil près Paris, dédié à la joyeuse trouppe de ses compaignons.*

Partis de l'Université avant l'aurore, en portant sur leurs épaules les provisions et le vin, les jeunes gens et leur maître sont venus faire, auprès de la fontaine d'Arcueil, le plus gai des repas sur l'herbe. Il y a eu mille folies innocentes, que le poète note d'un trait sûr en y mêlant sans lourdeur une mythologie scolaire assez piquante. Ces joviales parties sont de tous les temps, les futurs grands poètes ayant l'usage d'aller déclamer leurs vers dans la banlieue et d'y annoncer leur gloire ; mais la note du siècle est donnée ici par la présence de l'humaniste, qui ajoute au plaisir de ses écoliers le régal d'une ode nouvelle en beau latin.

C'est l'heure où l'on songe à regagner la ville, et l'étoile Vesper commence à briller. Dorat va dire les vers que le site et la promenade lui ont inspirés. Du Bellay, Baïf, Denisot, le médecin Des Mireurs, Ligneris, Bergier et les autres font le cercle, et Ronsard réclame le silence pour ce moment solennel de la journée :

Io ! compains, n'oyez-vous
De Dorat la voix sucrée
Qui recrée
Tout le ciel d'un chant si doulx?
Io ! Io ! qu'on s'avance ;
Il commence
Encore à former ses chants,
Celebrant *en voix Romaine*
La fontaine
Et tous les Dieux de ces champs,
Prestons doncq à ses merveilles
Nos aureilles :
L'entusiasme limousin
Ne lui permet de rien dire
Sur sa lyre
Qui ne soit divin, divin...
Quand je l'entends, il me semble
Que l'on m'emble
Mon esprit d'un rapt soudain,
Et que loing du peuple j'erre
Sous la terre
Avec l'ame du Thebain,

Avecques l'ame d'Horace ;
Telle grace
Se distile de son miel
Et de sa voix Limousine
Vrayment digne
D'estre Serene du ciel.

Veut-on connaître le poème qui a mis Ronsard et ses compagnons dans une telle exaltation lyrique? Il n'y a qu'à ouvrir les recueils de Dorat, où l'on a oublié de le chercher. Il a pour titre : *Ad fontem Arculii sive Herculii pagi in agro Parisino.* L'humaniste paraît l'avoir composé au cours de la journée, en face du paysage qu'il a décrit. Il égrène tout un chapelet de mythes grecs en l'honneur de la fontaine populaire, où les jeunes gens, en ce brûlant jour d'été, n'ont vu qu'un endroit commode pour rafraîchir les bouteilles. Il évoque les souvenirs du vieux terroir parisien devant les deux arches à demi ruinées de l'aqueduc construit, disait-on, par l'empereur Julien, et que nos peintres du XVIIIe siècle dessineront si volontiers. Si ces *arches* ne sont pas l'origine du nom d'*Arcueil*, Dorat veut le rattacher à celui d'*Hercule*, venu en Gaule après avoir accompli des travaux en Ibérie et dont la mémoire est demeurée dans la fable de « l'Hercule gaulois ». La double éminence, que couronnent des maisons de campagne de bourgeois de Paris, rappelle au poète la double cime du mont Parnasse, et la source est pareille à celle d'Hippocrène jaillie sous le sabot de Pégase ; quant au vallon où se réjouissent nos poètes, il est digne d'être comparé à ces lieux illustres, puisqu'on y célèbre le triple culte des Muses, d'Apollon et de Bacchus. Toutes ces allusions, familières aux auditeurs des leçons de Coqueret, s'insèrent avec aisance dans la forme horatienne, mêlées à des observations de nature :

O fons Arculij sydere purior,
Aestum marmoreo frigore qui domas,
Quamvis arva furens Erigones canis
Lentis excoquat ignibus ;
Seu tu nomen habes arcubus a tuis,
Quorum relliquiae semirutae patent
Moles, quae geminis nunc quoque cornibus
Incumbunt geminae tibi...

Des dix-huit strophes qui déroulent la description des lieux et l'évocation des légendes, Ronsard garde, bien entendu, les Naïades et les faunes « front cornus », mais aussi quelques traits précis :

Io ! je voy la vallée
Avallée
Entre deux tertres bossus,
Et le double arc, qui emmure
Le murmure
De deux ruisselets moussus.

C'est toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui consacra la mémoire
De ta gloire
Aux labeurs de son renom.

Le sentiment de la nature qui déborde dans la poésie de Ronsard n'était point étranger, on le voit, à l'âme de son maître. Ils ont, l'un et l'autre, une façon horatienne de l'exprimer qui n'exclut point l'émotion directe. Comme pour Ronsard le pays du Loir, la campagne parisienne vaut pour Dorat celle de Tibur. Après les réjouissances d'Arcueil viennent les excursions paisibles, au côté d'un ami, la poche bourrée de ces livres qu'on choisit pour lire aux champs. Baïf, qui accompagne souvent Dorat, le peint sur les chemins rustiques, s'arrêtant pour assister à la danse des pastourelles et s'amusant à voir le « bestial » lever « leurs mufles » à son passage. Ce petit tableau de « champestres délices » se colore un peu comme ceux du grand Vendômois :

Nous allons pourmener tous deux
Alentour de ces prés herbeux
Où paissent les vaches penchantes
L'herbe lentement arrachantes,
Tandis que les gais pastoureaux
Font retentir leurs chalumeaux...
Tantost mussés dans un bocage,
Tantost le long d'un frais rivage
Sous l'ombre pâle aux saules vers,
Nous pourpensons quelques beaux vers...

L'intimité qui résultait de ces promenades, comme l'en-

thousiasme littéraire qui régnait dans les réunions plus nombreuses, créait entre le maître et les étudiants une familiarité charmante. Vivant parmi les jeunes gens, Dorat conservait leur confiance. S'il conseillait leurs travaux, il ne s'intéressait pas moins aux incidents de leur carrière. Voici, par exemple, que Charles Uytenhove, protégé de Ronsard et de Du Bellay, qui habite chez Jean de Morel et dirige l'éducation de ses enfants, est tombé malade à l'automne et a dû manquer de belles leçons sur Sophocle. Comme il ne s'en console point, Dorat compose affectueusement pour le distraire un fort joli poème, écrit au courant de la plume, où passent les images de l'aimable foyer de Morel, des vendanges à la campagne, faites par des écolières gracieuses et par leur mère, et aussi le souvenir des travaux littéraires interrompus : « La maladie ne te permet de lire que peu de vers ; en voici quelques-uns que je t'envoie pour adoucir l'ennui de ton mal, qui est pour moi un très grand souci. Non que la foule soit moins pressée à mon cours, où je l'instruis des chœurs de Sophocle ; mais, à toi seul tu valais pour moi une troupe innombrable d'auditeurs, et un seul écolier remplissait toute mon école. L'oreille d'Uytenhove comptait pour beaucoup d'oreilles ; sa présence épaississait le cercle autour de moi. Et maintenant, malgré que j'aie à mes côtés mon peuple accoutumé, je crois être seul, parce que tu me manques... »

Dorat voyait alors s'étendre le rayonnement de son influence. Il a quitté son petit collège pour enseigner au Collège royal. Le vœu de ses pairs y a appelé celui que Juste-Lipse nomme, pour ses travaux philologiques, « le grand Dorat », et que le meilleur des juges, Henri Estienne, salue comme un des plus sûrs correcteurs des textes antiques. L'autorité de Ronsard, l'honneur de l'avoir formé, n'ont pas été étrangers à ce choix. L'éducateur de la Pléiade a été porté par elle parmi ces « lecteurs » d'élite que François Ier a réunis pour l'étude des lettres grecques, latines et hébraïques et qui distribuent à Paris un enseignement nouveau à côté des anciennes facultés. Toutes les qualités de Dorat et les habitudes de son esprit le prédestinaient à la chaire qui lui fut donnée, en 1559, à côté de celle de Turnèbe, et que laissait vacante la mort de l'hélléniste flamand Jean Strazel. Les écoliers de Coqueret

l'y entourèrent, les poètes l'y rejoignirent, et il garda l'habitude de parler pour eux. Quelle reconnaissance ne lui gardaient-ils pas de les faire bénéficier, dès leur entrée dans la vie des lettres, d'une pleine initiation à l'Antiquité, qui avait manqué à leurs aînés ! et quel honneur pour les nouveaux venus de s'asseoir sur les bancs où le plus grand des poètes français, devenu l'ornement de la cour des Valois, ne dédaignait pas de revenir de temps à autre prendre sa place parmi eux.

L'auditoire de Dorat au Collège royal a compté tout ce qui s'intéressait aux « bonnes lettres » dans le Paris de Henri II et de Charles IX. Les étrangers trouvaient en lui l'égal de ces brillants professeurs humanistes, qui avaient formé dans les universités d'Italie les générations précédentes et peuplé l'Europe de leurs élèves, comme le faisaient encore un Carlo Sigonio à Bologne, un Pier Vettori à Florence, et à la « Sapienza » romaine le cicéronien Muret, vieil ami de notre Ronsard. Les Français tiraient orgueil de voir cette belle tradition tansportée chez eux par la fondation due à Guillaume Budé, et savaient apprécier la part qu'y prenait Dorat. Celui-ci n'exagère point quand il montre son public recruté dans l'Europe entière, « chez les Allemands, les Italiens, les Écossais et les Anglais, et même chez les Grecs, recherchant à Paris les lettres grecques ». C'est bien l'auditoire magnifique qu'immortalise Ronsard, lorsqu'il chante à son ami :

Combien ta douce merveille
Amoncelle par milliers
Un grand peuple d'écoliers
Que tu tires par l'oreille.

Au pied de cette chaire fameuse, des magistrats du Parlement, des gentilhommes de la Cour se mêlent aux écoliers de l'Université. L'amour des lettres les réunit autour d'un maître qui ne semble vivre que pour elles. Ce petit Limousin maigre, pâle, aux traits sans grâce, s'anime, dès qu'il parle, d'un feu extraordinaire. L'éloquence lui est naturelle ; il traduit les textes sans hésitation et d'un seul jet, les illuminant par des rapprochements que lui fournit en foule une abondante mémoire, invoquant tour à tour les modernes et les anciens dans une improvisation entraînante. Prompt à

animer son sujet, il peut le renouveler sans cesse. Quoique le grec soit sa langue préférée, qu'il aime à employer même en conversation, il lui arrive d'interrompre l'étude de sa littérature favorite, pour s'attacher aux poètes de Rome et varier l'intérêt de ses leçons. Au reste, l'homme n'est pas confiné dans les livres ; il a le regard ouvert sur beaucoup d'horizons. Lié comme Ronsard avec des artistes, il versifie sur la peinture, sait goûter un objet d'art, et met en scène les ballets mythologiques de la Ville. Son enseignement s'enrichit de toutes ses expériences, comme il s'illumine de toutes les ardeurs qui l'écoutent. On ne verra pas de longtemps, au Collège royal, ni ailleurs, un pareil éveilleur d'esprits.

II

Dans la chaire voisine, l'autre « lecteur du Roi » pour la langue grecque, ne recueille pas de tels succès ; mais son action se poursuit au dehors, par les éditions savantes qu'il prépare des auteurs anciens. Il se trouve même souvent les imprimer lui-même, étant pendant bien des années *typographus regius*, c'est-à-dire chargé de la direction de l'imprimerie royale. C'est Adrien Turnèbe, que toute la Pléiade honore sous le nom de « M. de Tournebœuf », et pour qui Ronsard professe un respect particulier. Il lui sait gré d'avoir ouvert pour lui des sources nouvelles d'information, par ses publications de textes rares et de fragments de poètes oubliés, Simomide, Théognis, Mimnerme, Phocylide. De ce chef, il doit à Turnèbe autant qu'à Henri Estienne, l'éditeur d'Anacréon, et paraît l'avoir fréquenté davantage.

Ce maître ne se mêlait pas, comme Dorat, aux joyeuses parties de la jeunesse ; mais il suivait avec intérêt l'activité de la Brigade et les tentatives poétiques que multipliaient ces années fécondes. Il y eut, au carnaval de 1553, une représentation de la *Cléopâtre captive* de Jodelle, au collège de Boncourt, qui fut une fête de l'Université tout entière. Étienne Pasquier nous l'a bien contée : « Toutes les fenestres estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'escholiers que les portes du collège en regorgeaient...

Et les entreparleurs estoient tous hommes de nom, car mesme René Belleau et Jean de la Peruse jouaient les principaux rollets. » Turnèbe était à une fenêtre, applaudissant à voix haute cette jeunesse qui nous ramenait la tragédie. Mainte fois, Ronsard s'est assis dans son auditoire, au Collège royal, avec d'autres poètes. Il a mesuré l'importance et l'autorité de ses leçons, et ce n'est pas sans intention qu'il le range auprès des savants les plus vénérés de la génération précédente, qui furent en leur temps la gloire de la France :

Un Turnèbe, un Budé, un Vatable, un Tusan.

Il le nomme aussi avec les nouveaux, mêlés à toutes les études de sa jeunesse, lorsqu'il proteste avec une belle éloquence contre l'ingratitude d'un siècle corrompu envers des hommes qui lui font tant d'honneur :

Et nous, sacré troupeau des Muses, qui ne sommes
Usuriers, ny trompeurs, ny assassineurs d'hommes,
Qui portons Jesus Christ dans le cœur arresté,
Ne sommes avancez sinon de pauvreté.
Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de nostre âge,
Doctes et bien vivans, en donnent tesmoignage.

Quand il dit que Turnèbe n'avait « rien du pédant que la robe et le chapeau » (c'est un mot de lui rapporté par De Thou), il se trouve employer les expressions mêmes de Montaigne : « Il n'avoit... rien de pédantesque que le port de sa robe et quelque façon externe qui sont choses de néant,... car au dedans c'étoit l'âme la plus polie du monde. » Ce « jugement si sain », cette « appréhension si prompte » (ce sont encore des expressions de Montaigne), Ronsard les apprécia particulièrement le jour où Turnèbe combattit de sa plume, à côté de Du Bellay, cette race frivole et encombrante des rimeurs et écrivains courtisans, qu'il avait lui-même en horreur ; il s'était indigné qu'on eût pensionné largement un historiographe du Roi, pour une latinité prétendue parfaite, alors que ses amis, les grands humanistes, n'obtenaient point de pareils avantages : « *Eritne historiographus regius, Turnebo Auratoque spretis?* » Turnèbe s'était montré cependant peu favorable à quelques idées de la Brigade ; il refusait de confier à la langue vulgaire les hautes spéculations de l'es-

prit. Pasquier le lui reprochait avec vivacité : « Et bien, vous estes doncques d'opinion que c'est perte de temps et de papier de rediger nos conceptions en nostre vulgaire, pour en faire part au public, estant d'avis que nostre langage est trop bas pour recevoir de nobles inventions, ains seulement destiné pour le commerce de nos affaires domestiques ; mais que si nous couvons rien de beau dedans nos poictrines, il le faut exprimer en latin. » Quel triomphe pour Ronsard d'avoir amené un tel maître à changer d'avis, au moins pour son art ! Turnèbe, abandonnant en sa faveur la thèse du latiniste intransigeant, avait mêlé sa voix respectée au concert unanime qui célébrait le poète : « Ronsard compose un chant digne des Muses et d'Apollon, répand sur ses papiers les beautés des Camènes grecques et latines, et met au jour le premier, avec sa science d'écrivain, tant de choses que les anciens n'ont pas dites... » Ainsi commence un des bons poèmes dont la littérature néo-latine honorait la rivale qui allait si tôt la réduire au silence.

Il se créa peu à peu entre Ronsard et Turnèbe des liens toujours plus étroits, et l'affection du poète fut grande pour cet honnête homme sévère et bon, d'une dignité de caractère incomparable. Il alla le visiter à son lit de mort. Jean Passerat le raconte, en immortalisant leur commune douleur dans l'*Elégie sur le trespas d'Adrian Turnèbe*, où sont ces vers vraiment émus :

Meslons doncques, Ronsard, meslons nos pleurs ensemble,
Combien que soit trop bas de mes chordes le son,
Pour monter à l'accord de ta docte chanson...
Tu vois nostre Delbene et le gentil Belleau
De leurs pleurs, comme nous, arrouser son tombeau.
Du mignard de Baïf la douleur n'est pareille :
Il ne boit ce malheur sinon que par l'aureille ;
Nous l'avons beu des yeux qui l'avons veu mourant.

Ronsard collabora lui-même au « Tombeau » du grand philologue, par le sonnet mémorable qui s'achève ainsi :

Comme la mer sa louange est sans rive,
Sans bord son los, qui luist comme un flambau.
D'un si grand homme il ne faut qu'on escrive ;
Sans nos escrits son nom est assez beau :
Les bouts du monde où le Soleil arrive,
Grans comme luy, luy servent de tombeau.

L'affection du poète pour Denys Lambin fut plus familière. Ils s'étaient connus chez Dorat, au collège de Coqueret, où le jeune gentilhomme avait eu pour compagnon (*socius*) et probablement pour répétiteur (*admonitor*), l'humaniste de Montreuil-sur-Mer, à peine plus âgé que lui. Celui-ci l'initia aux divers systèmes de la philosophie antique, comme en témoigne la pièce des premières *Odes*, qui lui est dédiée. Ronsard y discute en peu de mots la doctrine de Platon sur la « réminiscence », pour y préférer la théorie sensualiste de la « table rase ». Ce petit poème paraît être un écho des conversations philosophiques des deux jeunes hommes, en même temps que le remerciement d'un travailleur, toujours reconnaissant à qui sait l'instruire. L'érudit, de son côté, sentait l'honneur impérissable que de tels vers attachaient à son nom :

Lambin, qui sur Seine d'Eurote
Par le doux miel de tes douceurs
A ramené les saintes Seurs.

Des lettres de Lambin à Ronsard, conservées dans ses minutes, attestent l'admiration enthousiaste qu'il avait pour lui et son ardeur à lire ses recueils aussitôt parus. Revenant un jour d'Italie, où il accompagne dans ses missions le cardinal de Tournon, Lambin rencontre à peu de distance de Paris, un ami commun, le jeune Gascon Pierre de Paschal, et le poète fait l'unique sujet de leurs causeries. Quel magnifique sujet, à l'entendre, et quelle inépuisable source de discours ! « Que penses-tu que nous ayons pu dire de toi, mon cher Ronsard, sinon ce que tu mérites et ce qu'en proclame la France entière, à l'exception d'un petit nombre d'ignorants ou d'envieux. Bien qu'une lettre, dit-on, ne rougisse pas, je n'oserais pas confier à celle-ci des éloges que je craindrais de te dire en face. N'attends donc pas que je t'apprenne comment, dans cette conversation, nous t'avons nommé le bienfaiteur de la langue française, l'artisan des mots nouveaux, l'architecte des poèmes et des rythmes qui n'ont pas encore servi, le prince des poètes français (*te a nobis in eo sermone linguae Gallicae amplificatorem, novorum verborum opificem, non usitatorum carminum ac rythmorum architectum, poetarum Gallicorum principem nominatum*). Ce que nous avons dit de

toi tu ne le sauras point par moi et ma lettre n'en parlera pas. Tu vas avoir près de toi Paschal lui-même, qui te l'apporte; mais, de lui non plus, tu ne tireras pas les termes de notre entretien. Jouis plutôt de ta propre force, juge-toi d'après la conscience que tu as de tes mérites et que te confirme la voix populaire chantant tes louanges. » Cette vive page, qui est de 1553, peu postérieure à la publication des *Amours*, atteste le succès prodigieux qui les accueillit. C'est le sentiment de toute la France lettrée qui s'exprime dans le juste enthousiasme de ses amis humanistes.

Après de nombreux voyages au delà des Alpes, qui firent de lui le plus « italianisé » de nos philologues, Lambin se fixa à Paris, ayant obtenu une chaire de grec au Collège royal, à côté de celle de Dorat. Ronsard, revenu à la Cour et poète favori de Charles IX, vivait alors dans un milieu qui l'éloignait un peu de ses anciens amis. Mais ceux-ci restaient fiers de lui, et Lambin fut des plus éloquents à le déclarer par une dédicace de son *Lucrèce* de 1563. Touché de l'hommage, Ronsard répliquait par un court poème destiné à paraître, en 1566, en tête de la monumentale édition de Cicéron, où son ami avait corrigé un nombre immense de fautes des éditions antérieures. Il se montrait, cette fois, un pur humaniste, car ses vers étaient des vers latins. Aucun éditeur n'ayant songé à les recueillir, on les lira peut-être avec curiosité; le poète y compare le travail d'assainissement du texte aux guérisons fabuleuses du centaure Chiron :

Qui jacuit longo post funera rosus ab aevo,
Tullius ille, decus linguae gentisque togatae,
Pulcrior è tenebris surgit, lucemque revisit
Munere divino Lambini, qui velut alter
Phyllirides, illum caeco revocavit ab Orco.

P. Ronsardus faciebat.

Ces échanges affectueux ne s'arrêtaient point, et Lambin en inventait d'une forme inattendue, en insérant dans une nouvelle édition de son *Horace* deux grands morceaux de la *Franciade*, que Dorat traduisait en latin à l'intention des lecteurs étrangers et qui devaient servir à faire apprécier

d'eux la noblesse des lettres françaises. Le commentateur d'Horace lui dit clairement : « Il me plaît de saisir une occasion de citer quelques vers de l'illustre P. de Ronsard, poète royal, tirés de la *Franciade*, poème français digne d'être comparé à l'*Iliade* homérique et à l'*Enéide* virgilienne, et de les présenter avec la traduction latine du savant Dorat, poète royal, aux lecteurs de mes commentaires ; ainsi les nations étrangères apprendront quelle qualité d'esprits produit notre France (*ut intelligant exterae nationes quae et qualia ingenia efferat nostra Gallia*), et à quel point fleurissent parmi nous les bonnes lettres et les études libérales. »

Ronsard fut, avec Amyot, parmi les répondants de Lambin, auprès de Charles IX, au moment où l'humaniste sollicita les fonctions de traducteur du Roi (*interpres regius*) pour la langue grecque ; il rendit grâces publiquement à ses protecteurs, dans la première leçon de son cours sur le troisième livre de la *République* d'Aristote, professé au Collège royal au mois de novembre 1570. Il ne jouit pas longtemps des six cents livres tournois attachés annuellement à sa fonction nouvelle, puisqu'il mourut en 1574, peu après la Saint-Barthélemy. Mais jusqu'à la fin, l'amitié du poète lui était demeurée serviable et fidèle.

Ce fut Lambin qui eut l'honneur de témoigner à Ronsard, de la façon la plus solennelle, les sentiments des savants, ses confrères, par une page mémorable qui fait une des dédicaces des livres de son *Lucrèce*. Cette édition et le commentaire qui l'accompagnait formaient un travail beaucoup plus important que l'*Horace*, paru deux ans plus tôt, où Ronsard avait dû relire avec agrément un des textes antiques qu'il aimait le plus. Il goûtait aussi Lucrèce, en qui il ne voulait pas voir un vrai poète, disait-il, à cause des « frénésies » de sa « secte », mais dont il reconnaissait quelques vers « non seulement excellents, mais divins ». La dédicace que lui offrait Lambin ne l'eût laissé en aucun cas indifférent. Le même hommage était accordé au maître des requêtes Henri de Mesmes, au bon poète humaniste Vaillant de Guélis, à deux philologues de profession, Muret et Turnèbe, enfin à Dorat lui-même, qui recevait le sixième livre. Le second appartenait à Ronsard, à qui Lambin s'adressait dans une langue élégante et pure, égale à celle des meilleurs cicéroniens d'Italie :

D. Lambin à P. de Ronsard, prince des poètes français. — J'ai de sérieuses raisons de te dédier ce livre du *De natura rerum*. Prince des poètes français, nul ne te conteste ce titre. D'autre part, si, le premier chez les Latins, notre Lucrèce a illustré de ses vers excellents la nature et la philosophie (ne disons pas laquelle, j'accorde qu'elle est insensée), toi-même, après avoir parcouru les bois sacrés des poètes grecs et latins et puisé à leurs fontaines les plus pures des secrets ignorés des nôtres, tu as publié en français vulgaire ces poèmes qui conservent comme des vases précieux les parfums d'Hésiode, d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, d'Apollonius, de Théocrite, de Callimaque, de Virgile, d'Horace, de Tibulle, de Properce et d'Ovide, J'ajoute qu'étant de peu ton aîné, je t'ai encouragé tout jeune (comme tu peux exactement t'en souvenir) à l'étude des lettres grecques, et que souvent même (ainsi que tu le rappelles volontiers), alors que tu étudiais les écrivains grecs et latins, je t'ai prêté quelque lumière. Plus tard, tu m'as honoré d'un poème exquis et presque divin, qui doit partager l'immortalité de tes autres écrits et conserver à jamais ma mémoire. Enfin, cette amitié si bien commencée, tu l'as entretenue en mon absence, et, après mes longues pérégrinations, rendu à ma patrie, je t'ai vu me prodiguer les marques toujours plus grandes de ton affection. Voilà pourquoi je t'offre ce livre... attestation éternelle de notre amitié.

L'intimité de Ronsard et des professeurs humanistes se révèle d'une façon non moins précise dans une correspondance du Champenois Jean Passerat. Le futur éditeur de Plaute, étant venu enseigner à Bourges, restait en rapport avec ses amis parisiens. Il recevait des lettres de Ronsard, de Baïf et de Lambin. Dans l'été de 1566, il interrogeait anxieusement ce dernier sur le bruit qu'on répandait dans le Berry de la mort de Ronsard, alors absent de Paris. Les nouvelles circulaient difficilement de province à province et, par ces temps de troubles, on s'attendait volontiers au pire. Passerat fut rassuré par une lettre de Lambin et une autre que Baccio Delbene adressait à son fils, étudiant à Bourges ; mais il éprouva le besoin de témoigner sa joie à Ronsard lui-même :

Les tristes nouvelles semées naguères par delà et confirmées par plusieurs assez certains auteurs m'avoient forcé de mettre alors la main à la plume, afin de tesmoigner par escrit une partie de l'extreme douleur que mon ame avoit conceue pour une si grande perte. Mais les lettres du seigr d'Elbene, pere de Monsieur de Hautecombe, m'apporterent depuis un incroyable plaisir, m'asseurant que ce bruit estoit faux et que commenciez à recouvrer vostre bonne santé, et mesme evangile nous a esté envoyé par Monsieur Lambin, qui affirmoit

d'avantage vous avoir veu et salué sain et gaillard à Paris. Voilà comme les deux contraires et principales passions, selon la sentence de Platon, n'ont esté gueres esloignées l'une de l'autre, et avons senty la dernière plus forte d'autant que la première estoit vehemente... Je ne poursuivray ce point plus avant que seulement j'ay à vous supplier par cette tant douce et désirée santé que doresnavant vous la contregardiez pour vous, vos amys et l'honneur de toute la France...

En ce moment de nos guerres civiles, la mort de Ronsard eût ravi d'aise, comme un juste châtiment du ciel, quelques huguenots échauffés qu'irritaient contre lui le *Discours des misères de ce temps* et la *Remonstrance au peuple de France*. Avec les pamphlets, couraient les bruits diffamatoires et la fameuse inculpation d'athéisme. C'était l'ordinaire attaque du siècle, et peu de gens de lettres échappaient à ce genre de calomnie. Si l'accusation d'hérésie était courante, celle d'athéisme disqualifiait plus sûrement auprès des deux partis. Passerat se désolait donc de ce qu'on la colportât à Bourges et d'entendre le nom de Lambin invoqué pour autoriser ces affreux propos ; il en écrivait à celui-ci, l'informant qu'on l'accusait aussi de répandre la nouvelle d'une condamnation infamante de Muret à Rome. Son excellent cœur ne pouvait souffrir qu'on déshonorât ainsi des maîtres illustres, à qui il avait voué le culte de sa pensée. Ronsard se chargea de répondre pour Lambin et de rassurer l'ami éploré. Du ton d'un homme qui a subi bien d'autres ennuis, le poète raille doucement son inquiétude et l'invite à se moquer des sots avec lui :

Monsieur Passerat, Depuis ma lettre escritte, monsieur Lambin est venu souper avec moy, qui m'a monstré vostre lettre latine en laquelle j'ay veu comme les bons huguenots de Bourges (car autres ne peuvent estre qu'eux) ont semé par la ville que ledit sieur Lambin avoit dit en chaire publicquement que le monde estoit délivré de trois athées, sçavoir Muret, Ronsard et Gouvean. Je n'ay recueilly autre fruict de telle nouvelle, sinon l'honeur qu'on me faict de m'accoupler avec de si grands personnages, desquels je ne merite deslier la courraye du soullier, et voudrois que l'on me fist tousjours de tels outrages à si bon marché et à si bon prix, et me sentirois bien heureux de pouvoir esgaller les vertus, sçavoir et doctrine et bonne vie des deux, et mesme de Muret que j'ay cognu homme de bien. Si monsieur Lambin l'a dit, je n'en sçay rien, cela ne m'importe en rien, et là-dessus je m'en iray demain aux Trois Poissons boire à nos bonnes graces, me recommandant de tout mon cœur à vos divines Muses.

Vostre humble amy et serviteur, RONSARD.

Le bon Passerat, si sensible aux attaques contre les hommes qu'il admirait, était plus jeune que Ronsard et Lambin et ne fut appelé qu'en 1572 à enseigner au Collège royal. Son premier hommage au poète remontait au « Tombeau » de Turnèbe. Il fut, un peu plus tard, des dix poètes qui accompagnèrent de vers laudatifs l'édition de la *Franciade*, et il eut l'honneur d'écrire à côté du maître un « Sonnet à Mademoiselle de Surgères », qui se plaisait, comme on le sait, à être comparée à Hélène :

> Vous n'avez rien de cette antique Helene
> Fors que le nom et la rare beauté...

Ronsard a dédié en souriant le beau poème d'*Hylas* « Au seigneur Passerat ». Il goûtait la facilité du versificateur dans les deux langues ; il appréciait à sa valeur vraie ce savant aimable, avisé commentateur des Élégiaques latins, qui n'a pas laissé dans la science de l'antiquité des traces bien profondes, mais que sa collaboration à la *Satire Ménippée*, son amour des lettres et de la poésie recommandent pourtant à la postérité.

Les relations de Ronsard avec le Collège royal paraissent avoir toujours duré ; mais c'est pendant sa jeunesse qu'il compta ses plus étroites amitiés chez les « lecteurs du Roi », et même longtemps avant que Dorat fût appelé parmi eux. Outre les savants qu'on a vus mêlés à sa carrière tels que Turnèbe et Lambin, il connaissait Louis le Roy, de Coutances, le dévoué traducteur de Platon, d'Aristote et de Démosthène; Léger du Chesne, qui enseignait l'éloquence des Romains et pratiquait leur poésie; Jean Mercier, l'hébraïsant célèbre, successeur de Vatable, qui dut quitter la France comme réformé. Il voyait aussi Ramus d'une manière assez intime, puisqu'il y eut entre eux une véritable collaboration.

Quand Pierre de la Ramée publia, en 1555, sa *Dialectique*, où il empruntait beaucoup d'exemples aux poètes latins, il pria quelques-uns de nos poètes de les traduire en vers français pour insérer leur traduction dans son texte. Ronsard assuma de ce travail la part principale, c'est-à-dire les citations de la préface dédicatoire à leur protecteur commun, le cardinal de Lorraine, et une trentaine d'autres, dont les traductions,

signées de son nom, introduisent leurs mètres variés dans de la prose didactique de l'auteur. Ce jeu d'humaniste, destiné à enrichir un précieux livre d'enseignement, témoigne que le poète et le « lecteur en philosophie grecque et latine » étaient en rapports tout à fait cordiaux au temps du *Bocage* et des *Hymnes*.

A cette époque, Ramus, sagace grammairien de notre langue, était lié avec les meilleurs poètes de Paris. Possédant, comme l'assure Rabelais, « des escuz au soleil », il pouvait convier à d'opulentes agapes les collaborateurs de sa *Dialectique*. On y voyait Du Bellay, Baïf, Jodelle. Dans ces repas, dit le latin d'un témoin, « Ronsard était le coryphée et présidait comme Apollon (*velut Apolline præeunte*) ; un seul de ces poètes, le savant Du Bellay, a attaqué Ramus dans un féroce pamphlet, où il imite l'insultante raillerie de Rabelais ». A vrai dire, la *Pétromachie*, satire marotique assez inoffensive, n'emprunte rien à la préface du *Quart livre de Pantagruel*. C'est le récit de la « grande brouille » mise par Pierre de la Ramée et Pierre Galland dans l'Université de Paris, à propos des attaques du premier contre Aristote. Elle ne semble pas avoir intéressé Ronsard ; on peut penser que, plus tard, il ne se soucia pas davantage de prendre parti dans la violente querelle soulevée contre Ramus par ses collègues, mécontents de son décanat, et qui devait avoir un tragique dénouement à la Saint-Barthélémy. On ne voit point que le poète ait renié l'ancien ami chez qui il avait, *sub rosa*, présidé la table des Muses.

Les sujets traités par Ronsard, dans les controverses familières où se plaisait l'entourage de Ramus se retrouveraient sans doute en partie dans un ouvrage oublié, les *Dialogues contre les nouveaux académiciens* de Guy de Bruès, « gentilhomme au païs de Languedoc ». Il date exactement de cette époque de la vie du poète et lui prête des propos abondants et vraisemblables sur les questions philosophiques du moment. Ce Bruès, honoré de deux dédicaces par Ronsard, édité par un de ses libraires, a été compté un instant dans sa Brigade. Il a choisi, avec lui, comme « entreparleurs » de ses dialogues, Jean Nicot, Aubert et Baïf. Celui-ci expose des vers hardis sur la nécessité de vivre « suivant la nature « et non « suivant

l'opinion et les lois » ; il est courtoisement réfuté par ses compagnons, et tout d'abord par Ronsard, dont les propos platoniciens sont conformes à ce qu'on sait de son respect pour les doctrines de l'Académie. La mise en scène des dialogues n'est nullement dénuée de grâce, puisque c'est au bord d'une eau courante, à l'ombre d'une saulaie de la banlieue, que se réunissent les personnages :

BAÏF. — Il y a tout près de ces saules, que tu vois là bas en grand nombre, un petit ruisseau à la rive duquel nous nous assoirons, sans que le chaut nous puisse offenser...

RONSARD. — Allons donc, car aussy bien

I'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phœnomenes d'Arate.

Et je me réjouïray voyant la verdure et les petits poissons qui sautellent dessus l'eau.

BAÏF. — Puis les propos que nous tiendrons nous feront oublier nos ennuis ; mesmement quand nous parlerons de la philosophie, en laquelle tu prends un merveilleux plaisir ; et pource en tes Hymnes tu l'as divinement louée, combien que peut estre tu trouveras assez estrange ce que je t'en diray...

C'est par de tels badinages que commencent des entretiens plus illustres sous les oliviers de l'Attique. Ils reviennent tout naturellement à l'imagination de ces poètes, qui vivent au milieu des hellénistes.

III

L'Université de Paris, qui avait abrité les débuts de Ronsard, contribué à sa formation et encouragé ses premiers succès, le reprit à la fin de sa vie et assura l'honneur de ses derniers jours. Cette brillante carrière de cour qui l'avait éloigné longtemps de ses amis, sans le détacher de leur amitié, prenait fin avec l'âge, les infirmités précoces et le changement des goûts littéraires autour du roi Henri III. Au Louvre, le poète était détrôné par Desportes; à l'Université, il régnait encore. Il y choisit les hommes à qui il confia l'exécution de ses volontés suprêmes et le soin de défendre et de réimprimer ses œuvres.

Le collège de Boncourt, dont Jean Galland était le principal et qui était situé derrière le chevet de l'église Saint-Étienne-du-Mont, tient une grande place dans les dernières amitiés de Ronsard. Cette savante maison n'était point éloignée de celle de Baïf, bâtie sur la contrescarpe de l'enceinte de Philippe-Auguste, « entre les portes Saint-Victor et Saint-Marcel », où siégeait, pendant la fin du règne de Charles IX, l'Académie de poésie et de musique. Pour les séances solennelles, Boncourt offrait l'hospitalité à l'Académie et à ses invités, et s'ouvrait aux dames et à la Cour. La demeure de Dorat, sise au faubourg Saint-Victor, était toute proche. C'était aussi depuis assez longtemps, le quartier de Ronsard, puisque la « maison de l'Ange », qu'il occupa avant de quitter Paris pour ses prieurés de campagne et qui appartenait à Baïf, communiquait avec l'habitation de celui-ci par un passage percé dans le mur de la ville par autorisation spéciale du Roi. Il se rendait volontiers chez son ami pour converser avec des poètes, et aussi parfois chez Dorat, bien que les compagnies y fussent trop joyeuses pour son gré et qu'il fût privé de leur agrément par sa surdité. Il se trouvait assurément plus à l'aise au collège gouverné par Galland et y prenait peu à peu ses habitudes.

Boncourt fut bientôt son unique habitation parisienne et il y logea pendant les dix dernières années de sa vie, toutes les fois qu'il fit séjour dans la capitale. Galland et ses voisins savaient l'y retenir longtemps, même lorsque le « poignait » le plus le désir de ses fontaines et de ses bois et qu'il songeait à reprendre le chemin du Vendômois ou de la Touraine. Il aimait, d'ailleurs, ce milieu des collèges parisiens, groupés sur la docte montagne, parmi lesquels sa jeunesse s'était écoulée. De Thou nous dit qu'il en eut le goût toute sa vie (*tota vita scholastico otio oblectatus fuerat*). Il eût approuvé la définition que donnait un de ses amis : « Le collège est le fondement et pépinière des Républiques, commune boutique de tout savoir,... la maison des Muses, leur Hélicon et Parnasse, et la forteresse de Pallas. » Ces hyperboles sont tout à fait de son langage.

A Boncourt, où il retrouvait le souvenir des succès de son cher Jodelle, le vieux gentilhomme se montrait d'une simpli-

cité charmante, prenant ses repas avec les écoliers et les maîtres, leur donnant des exemples de piété et des conseils de poésie. Tous l'entouraient, quand il faisait sa promenade quotidienne dans le jardin du collège, devenu, dit l'un d'eux, un véritable jardin d'Académus. On a trop peu recueilli de cette parole vive et savoureuse, qui instruisait et charmait ce dernier auditoire. Le poète enseignait l'amour de la langue française à l'aide de ces brillantes images qui ont tant frappé Agrippa d'Aubigné : « Mes enfants, deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoiselle de bonne maison... Je vous recommande par testament que vous ne laissiez point perdre ces vieux termes..., contre des maraux qui ne tiennent pas elegant ce qui n'est point escorché du latin et de l'italien, et qui aiment mieux dire *collauder*, *contemner*, *blasonner*, que *loüer*, *mespriser*, *blasmer*. Tout cela c'est pour l'escolier de Limosin. » Ronsard traitait aussi de la théorie de son art et de la technique du vers, appréciait sans malveillance, comme sans complaisance, le talent de ses contemporains, éclaircissait, avec son autorité reconnue de tous, les passages obscurs des Anciens, expliquait les emprunts qu'il leur avait faits, revenait à ses idées familières sur la supériorité des Grecs et sur la nécessité d'écrire dans la langue maternelle pour rester dans la vraie tradition des maîtres. Et « le bonhomme Ronsard », comme disaient les jeunes gens, émerveillait encore ses compagnons de table ou de jardin, en improvisant de brillantes traductions, vers pour vers, de morceaux de Virgile et d'Horace.

La famille de Jean Galland était faite pour récréer un vieillard. Ronsard trouvait autour de lui une gaie jeunesse, qui l'admirait. On lui prodiguait les soins qu'exigeaient ses infirmités et ses longues et douloureuses attaques de goutte ; on veillait en même temps à lui éviter les visites importunes et l'ennui de recevoir des gens, souvent considérables, qu'attirait à Boncourt l'indiscrète curiosité d'entretenir un homme illustre. Une véritable reconnaissance le liait donc à son μονοφιλούμενος, ce bon Galland, qu'il nommait aussi « sa seconde âme ». Celui-ci l'aida à publier la dernière édition qu'il ait donnée de ses œuvres, le bel in-folio à deux colonnes de 1584, à propos duquel il réclamait au libraire « soixante

bons escus, pour avoir du bois pour s'aller chauffer cet hyver avec son amy Gallandius ».

Quand on apprit à Paris la mort du poète, survenue à Saint-Cosme-lès-Tours le 25 décembre 1585, le principal de Boncourt s'occupa de préparer dans sa maison une cérémonie d'hommage solennel. Le 24 février 1586, les admirateurs de Ronsard se réunirent dans la chapelle du collège. Il y eut le matin ceux de la Ville et l'Université ; deux professeurs, le Chartrain Jacques Velliard et un Écossais, Georges Crichton (Crittonius), avaient composé des éloges étendus, où furent commémorés en bon latin, avec les mérites littéraires du glorieux défunt, les liens qui l'unissaient à Boncourt. On entendit ensuite un *requiem* à cinq voix, la première œuvre importante de Jacques Mauduit, le musicien le plus apprécié de l'Académie de Baïf, qui prodigua en l'honneur de Ronsard les ressources de l'art que celui-ci avait tant aimé. Un dîner abondant sépara cette première séance de la seconde, à laquelle prit part la Cour et qui fut remplie par la grande oraison funèbre en français prononcée par le jeune Du Perron, lecteur de la chambre du Roi. Nous avons les textes imprimés de toutes ces harangues et des derniers vers de Ronsard, dont l'auditoire fut régalé. Il manquait le récit direct d'un assistant ; une lettre inédite de Nicolas Rapin à Scévole de Sainte-Marthe va nous le donner :

Monsieur, J'ay présenté voz recommendations aux seigneurs mentionnez pas vostre letre, qui touz vous resaluent et vous desirent icy pour ayder à celebrer la memoyre de Monsieur de Ronsard, duquel les obseques furent solemnellement faictes lundy dernier à Boncourt, en tres notable assemblee, où apres les harangues scholastiques, et le concert de la musique excellente, et le disner somptueux aux despens de Monsieur Galland, Monsieur du Perron fit l'orayson funebre, telle que pouvez imaginer pouvoir venir de luy; à laquelle assisterent, outre Messieurs le Premier President et infiniz conseillers, Monsieur de Joyeuse et Mesdames de Retz et de Villeroy. On présenta quelques vers faitz par le deffunct, comme ilz en portent la marque qui ne se peult contrefayre par personne vivant. Vous en jugerez : je les vous envoye, aveq une meschante elegie, que les prières de Monsieur Binet, et l'exhortation publique qui anime chascun à ce travail, a extorqué de moy plus tost qu'aulcune alegresse ou esperance de faire rien pour moy. Vous m'en manderez, s'il vous plaist, vostre adviz et

y passerez la douce lime, dont polissez vos escripz, à la charge du contre eschange, c'est a dire de me fayre veoyr ce qu'aurez faict sur mesme sugect, comme vous y estes obligé...

De Paris, ce 2 de mars 1586.

Vostre serviteur et tres obeissant amy, NICOLAS RAPIN.

Les humanistes de Boncourt s'empressaient, comme on le voit, à provoquer et à recueillir les poèmes pour le *Tombeau de Ronsard*. Destinés à figurer à la suite de la première édition de la biographie que préparait Claude Binet, les vers arrivèrent en grand nombre. Sainte-Marthe, qui joignait à la ferveur d'admiration commune des motifs particuliers de reconnaissance, envoya une contribution importante. Plusieurs pièces parvinrent trop tard pour être insérées ; mais le recueil magnifiquement imprimé par Gabriel Buon n'est que trop riche. Il y a beaucoup de fatras en trois langues, et même en quatre, puisque quelques Italiens obscurs ont fourni de ces sonnets qui leur coûtent si peu d'effort. Mais on y goûte des pages émues de Robert Garnier et d'Amadis Jamyn, et les vers français et latins où Baïf commémore une glorieuse amitié. En général, la partie latine est supérieure à la partie française, avec les nobles élégies de De Thou et de Rapin. Pierre Pithou, Antoine Loisel, Antoine Hotman font entendre la voix des juristes, et Pontus de Tyard sait tout dire en un distique :

Petrus Ronsardus jacet ; si caetera nescis,
Nescis quid Phoebus, Musa, Minerva, Charis.

La publication du *Tombeau*, en même temps qu'un hommage collectif de la poésie, apparaît comme une manifestation de l'humanisme français tout entier, convoqué à cet effet par l'Université de Paris. La Muse grecque a dicté l'*epitaphion*, où Nicolas Goulu paye sa dette du Collège royal, et le grand *epicedion* de Jean Dorat. L'ancien maître de Coqueret a retrouvé sa verve de jadis pour proclamer devant l'univers que, non seulement Terpandre, dont il salua le résurrection en tête des premières *Odes*, mais encore Pindare, Eschyle, Sophocle, Homère lui-même et Callimaque, enfin Virgile et Horace, ont quitté de nouveau la terrre en la personne de Pierre de Ronsard.

Le rénovateur de notre poésie a terminé sa vie littéraire au milieu des humanistes, ainsi qu'il l'avait commencée. Les meilleurs de son siècle l'avaient entouré et participèrent à la formation de son esprit. Par Lazare de Baïf, il se rattachait à la tradition de Budé ; par son cher Jean de Morel, à celle d'Érasme. L'école de Dorat fut longtemps sa vraie famille ; puis les enseignements du Collège royal nourrirent sa curiosité, sans la rassasier ; il écouta les leçons de Turnèbe et fréquenta chez Ramus ; il connut les grands philologues, comme Henri Estienne et Joseph Scaliger, et compta Lambin et Muret parmi ses amis les plus intimes. Il accueillait volontiers à Paris les érudits étrangers et les écrivains de langue latine, qui devenaient hors de France les propagateurs de sa renommée. Après avoir traversé tant de milieux divers, obtenu les suffrages de la Cour, savouré l'engouement des femmes, épuisé la faveur des princes, il ragaillardissait ses vieux ans parmi les honnêtes régents de Boncourt, dans une maison de l'Université qui lui rappelait la studieuse retraite de sa jeunesse et son bel apprentissage des lettres. Cette prédilection pour certains hommes et pour certaines études, cette persistance dans la pratique du grec et du latin ne sont point choses indifférentes. Elles donnent, au contraire, à la figure de Ronsard son caractère particulier. Toute notre poésie classique s'abreuve, après lui, aux sources antiques ; mais il est le seul de nos grands poètes qui soit, au sens complet et au degré le plus éminent, un grand humaniste.

PIERRE DE NOLHAC

TERRE DE CHANAAN![1]

Nous n'allons pas : on nous emporte.

MONTAIGNE

IV

PUERTO-LEON

Le cinquième jour de navigation, à l'aube, la vigie cria : « Terre », et nous découvrîmes à l'horizon une étroite pellicule grise qui, peu à peu se transforma en une côte montagneuse. Plusieurs plans de montagnes se superposaient et les cimes étaient estompées de nuages blancs. On eut dit des nappes neigeuses retombant sur des versants rocailleux ou tapissés d'une sombre verdure. Nous distinguions dans la brume un chaos farouche de ravins et de rochers, et, tout au bord de la mer, des points blancs et roses minuscules étincelants sous les rayons de l'aurore. Une voile orange flamba sur l'eau bleue où s'ébrouaient des pélicans, pareils à des oiseaux antédiluviens : Puerto-Leon.

Voici que nous touchions enfin à cette Terre Promise vers laquelle nous voguions depuis des semaines, vers laquelle depuis de longs jours convergeaient les rêves ambitieux de mon guide et mes pensées plus craintives. Les navigateurs qui virent, pour la première fois, se profiler dans la transparence de l'air marin le visage de cette île qu'ils nommèrent

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1921.

la Désirade, parce que depuis des mois de solitude sur les eaux amères, sous des cieux inconnus, ils désiraient une terre quelle qu'elle fût, ces navigateurs ne furent pas plus étonnés que moi-même, lorsque devant nos yeux surgit de l'Océan le rivage rocheux de Puerto-Leon.

Nous étions tous réunis à l'avant de la *Mariquita*. Le capitaine Cupidon, qui s'était montré pendant la traversée le meilleur homme du monde, préparait une entrée triomphale dans le port, toutes voiles déployées, et les pavillons flottants. Glissant, légèrement incliné comme une mouette en plein vol, le brick pénétra dans la baie de Puerto-Leon que flanquent des pentes rocheuses couleur d'ocre et de sang. Puis les voiles tombèrent et l'on prit un mouillage à quelques centaines de brasses de la terre, en attendant la visite de la Santé.

L'ensemble de ce paysage était à la fois grandiose et hostile. Le visage de Carvès rayonnait. Mon compagnon contemplait avidement le sol sur lequel il avait décidé de tenter la fortune. Mais moi, je ne pouvais réprimer une secrète angoisse. Pendant la traversée, le spectacle de la mer, la vie monotone, mais non sans charme du bord, avaient engourdi mes appréhensions, ma crainte de l'inconnu. Hier encore, je souhaitais que ce voyage ne s'achevât pas.

Un canot portant le fanion jaune de la Santé accosta la *Mariquita*. Quelques mulâtres à mines patibulaires inspectèrent les documents de bord.

Don Juan avait pris Carvès par le bras.

— Vos passeports sont bien en règle? Méfiez-vous, ah ! ah ! Ici la police n'est pas commode. Tout est matière à une bonne amende, qui passe naturellement dans la poche de Diego Diaz, ah ! ah ! Diego Diaz ! vous ferez sa connaissance, allez ! c'est un potentat ! ou payer ou aller en prison ! Et quelle prison ! Les oubliettes de l'Escurial étaient un boudoir parfumé à côté de celles de Puerto-Leon, ah ! ah ! Trente livres de ferraille aux pieds et la compagnie des rats, des serpents et des cloportes ! Voilà comment nous gouvernons, nous autres, à Puerto-Leon ! Dame, il faut se dépêcher de faire fortune, car la présidence est éphémère, ah ! ah ! Tout passe, ah! ah! même un Diego Diaz ! Mais ne riez pas trop fort, quand vous verrez ce mulâtre sortir du « Palacio » avec sa

garde de bouviers et d'écumeurs des « llanos ». Il vous en cuirait ! ah ! ah ! Et vous savez ici, les consuls, les ministres, les Grandes Puissances, nous nous en soucions comme de ça, ah! ah!

Et il fit claquer l'ongle de son pouce contre ses dents.

Tandis que s'opéraient les formalités du débarquement, Letchy et moi nous nous accoudions au bastingage. Les brumes s'étaient dissipées et l'on distinguait maintenant avec netteté le relief titanesque des montagnes, au pied desquelles s'arrondissait, tachetée de voiles blanches et rouges, la rade de Puerto-Leon. Sur le sable, des palmiers et des cocotiers dessinaient une frange menue et sombre autour de laquelle les vagues nouaient et dénouaient leur ceinture.

— Vous ne m'en voudrez pas, — me disait Letchy, — mais le premier jour de la traversée, j'ai surpris votre conversation. Pardonnez ma curiosité, vous m'intéressez tous deux ; vous avec votre air doux, si bien élevé, si déplacé sur ce bateau, en compagnie de gens de cirque...

Je protestai.

— Non, ne protestez pas. Et lui, avec son visage d'oiseau de proie, son regard sauvage et un peu fou. Ne trouvez-vous pas? Oui, oui, j'ai bien compris. La Toison d'or... même si elle n'existe pas... les mots me sont allés au cœur. C'est un peu mon genre, vous savez... Mais non, vous ne savez pas ! Et puis là n'est pas la question. Enfantillages que tout cela ! Chimère ou non, vous voilà débarqués. Je vous avoue, vous voir arriver à Puerto-Leon, cela me fait peur. Je connais l'endroit, depuis deux ans que je roule avec le cirque Wang.

C'est un enfer, — continua-t-elle. — Mais on accepte tout quand on est possédé par une idée ou par une passion. On vivrait dans le feu, aussi ne suis-je pas inquiète pour votre ami. C'est un vainqueur, lui!

— Croyez-vous donc que moi?...

— Je doute que vous soyez heureux ici. Vous allez avoir à affronter des hommes durs, des hommes qui ont peiné, trimé, qui ont les mains et le cœur calleux, l'esprit plein de ruse... Enfin vous avez l'amitié pour vous, c'est beaucoup. Celui qui est seul à poursuivre la tâche de sa vie est plus à plaindre que celui qui a un compagnon.

» Méfiez-vous de tout et de tous. Surtout, méfiez-vous du jeu ! — reprit-elle. — Ici, tout le monde est joueur enragé. Le poker, mon petit, voilà ce qui a coupé le jarret à pas mal de gaillards en mal de faire fortune. A propos, est-il joueur, votre ami?

— Un peu, — répondis-je, songeant aux interminables parties de Trinidad qui avaient pas mal entamé notre provision de banknotes.

— Aïe ! Tâchez de le modérer. Don Juan aussi a la passion du jeu !

Elle se tut brusquement. Puis :

— Je vous dis cela parce que vous m'intéressez, pauvres chercheurs de Toison d'or; parce qu'au fond je vous admire et que je souhaite votre succès. J'ai un furieux intérêt pour tout ce qui, dans cette vie médiocre, reflète une passion, une idée souveraine. Les paroles de votre ami m'ont émue.

Un canot, monté par des rameurs vêtus de toile blanche et coiffés de chapeaux de paille à la mexicaine, vint accoster. Don Juan qui s'entretenait sur le pont avec Carvès et le capitaine, descendit par l'échelle de la coupée. Il prit place entre deux robustes gaillards aux visages tannés, qui portaient à leur ceinture, dans la gaine de cuir rouge, la « machete » à deux tranchants. L'Espagnol agita son feutre.

— A bientôt, *Caballeros* !

Quelques minutes plus tard, le brick venait mouiller le long d'un grossier appontement de bois. Sur deux poteaux était fixée une large pancarte portant en capitales noires ces mots : SAMPIETRI ET FILS. Des hommes de couleur, quelques-uns agaçant des perroquets, attendaient le débarquement.

Le premier désir qui assaille le voyageur infortuné débarqué à Puerto-Leon, c'est celui de s'en retourner immédiatement. Telle fut du moins mon impression. Je souhaitai de ne pas poser mon pied sur ce sol, de ne pas prendre terre une minute, tant je sentais que je ne retrouverais là rien de ce qui faisait pour moi non seulement le charme, mais la substance même de ma vie. La trame quotidienne de nos jours est tissée de sensations, air, lumière, couleur, d'une certaine qualité et d'une certaine intensité. Si ces sensations viennent à manquer ou

à être substituées à d'autres absolument différentes, il nous paraît que notre être perd pied et se débat dans un élément inconnu, comme un poisson échoué sur le sable. A Puerto-Leon mes poumons ne semblaient pas faits pour l'air qu'il me fallait respirer, pour ce souffle d'étuve, humide et chaud, qui montait de l'argile rougeâtre, baignait les raquettes hargneuses, les cactus hérissés, cette végétation tropicale, grasse, épineuse et lisse, qui tient plus de l'animal que du végétal, intermédiaire entre la plante et le serpent, et qui donne au paysage un aspect angoissant de férocité et de solitude.

La nouvelle de l'arrivée du cirque Wang avait attiré une grande foule où dominaient les vêtements blancs et les chapeaux de paille des hommes de couleur. Lorsque le cheval de miss Carolina, suspendu aux palans d'une grue, vint lentement et lourdement se poser sur ses quatre pieds, un hurlement de joie ébranla l'espace vibrant de chaleur. Les kangourous de M. van Sleep n'eurent pas moins de succès.

Carvès m'entraîna, à la suite d'une tribu de porteurs chargés de nos caisses.

L'hôtel Victoria offrait aux malheureux — et si rares — étrangers arrivant à Puerto-Leon un asile d'une magnificence tout extérieure. Sa façade, sur le quai, était décorée d'ornements de stuc et repeinte à neuf par les soins du propriétaire, un Bavarois nommé Breitkopf, gros homme courtaud et brun, à moustaches en brosse, aux yeux clignotants cerclés de lunettes, qui nous accueillit avec force saluts et une « *pienfenue* » des plus cordiales.

A l'intérieur, l'hôtel se composait d'un patio obscur autour duquel courait une galerie supérieure. Sur cette galerie étaient disposées les tables du déjeuner, revêtues de nappes douteuses. Sur chaque table reposaient des alcarazas de terre rouge à dessins noirs et quelques fleurs fanées dans un vase de verrerie grossière. Le patio était un puits sombre au milieu duquel stagnait dans un bassin un peu d'eau saumâtre. Des moustiques dansaient le long d'un rayon filtrant d'une persienne mal close. On nous montra nos chambres. M. Breitkopf « s'excusa beaucoup » de ne pouvoir mieux nous loger : l'hôtel était occupé par un général haïtien et sa suite, un haut personnage. C'était deux pièces ouvrant sur le

puits à moustiques par des portes à claire-voie et sans serrure. Les fenêtres donnaient sur le quai, mais elles étaient munies de solides barreaux. Ce local ressemblait à une prison, et nous donna un avant-goût des geôles de Diego Diaz, dont le conquistador nous avait esquissé le séduisant tableau. Sous des moustiquaires en lambeaux, deux lits étalaient des matelas tendus de draps que les mouches et les insectes avaient constellés d'alphabets Morse. Les murs blanchis à la chaux portaient les traces de bestioles écrasées par des mains furieuses et réduites, depuis qui sait combien d'années, à l'état de pains à cacheter.

Tandis que M. Breitkopf se confondait en lamentations et en regrets.

— *Fous gombrenez, mesiés, un chénéral et za maison militaire... mais bour gelgues chours zeulement, gelgues chours à beine ! Et ch'osse tire gue la dable est barvaide. A fos ortres, mesiés ! Ah ! Il n'y a pas de zonettes. Fous n'aurez gu'à daber au blavond !*

Je m'assis, je m'effondrai plutôt sur ma malle de cabine, tandis que Carvès, debout, les deux mains dans ses poches, s'esclaffait.

— Patience ! mon vieux. Ça n'est pas si mal. J'ai été plus mal logé, parfois !

Mais ma détresse s'accroissait, tandis que je parcourais du regard le sombre et sordide réduit qui me servirait de demeure.

— Le cafard ! — dit Jérôme.

Et il s'assit près de moi, passant son bras autour de mon cou, comme autrefois, comme aux jours heureux de la Pimousserie.

— Enfant ! Qu'est-ce que cela ! une mauvaise chambre, un mauvais lit ! Cela suffit à te désespérer. Serais-tu lâche?

Il fixait sur moi son regard dur.

Je me cabrai.

— Lâche ! moi !

Carvès sourit.

— C'est bien. Allons déjeuner ! Puis nous ferons un tour de ville. La douane à régler ! Nous en profiterons pour visiter Sampietri. Prise de contact. J'en suis pour les situations

nettes. Il me tarde de savoir ce que ce vieux forban a dans le ventre et si ce sera la paix ou la guerre entre nous. Je ne le crois pas commode, mais il ne faut pas se fier aux racontars de l'hidalgo.

Nous absorbâmes un exécrable repas, assaisonné de piments rouges plus ardents que le feu de l'enfer et n'ayant pour nous désaltérer qu'une eau tiède et qu'un vin frelaté, pompeusement intitulé « Bordeaux » ; nos palais de Périgourdins en furent déchirés.

– *Eh pien ! gomment trouvez-vous mon gef ?* — interrogea M. Breitkopf, une serviette sous le bras, la face épanouie, et qui se penchait vers nous.

— Bon à pendre ! — répondit Carvès, — ou à être mangé à sa propre sauce !

Et nous nous levâmes, laissant M. Breitkopf qui haussait les épaules et levait les yeux au plafond, plein d'une compassion goguenarde.

— *Mais pon Tieu, pon Tieu, ne sortez pas à zed heure ! Fous brendrez une inzolation !*

Quand nous franchîmes le seuil de l'hôtel Victoria, un jet de lumière nous brûla les prunelles. Les maisons couleur d'ocre rouge, le sol argileux que la saison des pluies devait transformer en une boue gluante, mais qui, actuellement, faisait à chacun de nos pas se lever un nuage de poussière ardente, tout ce qui nous entourait enfin baignait dans un rayonnement sanglant. L'air vibrait de chaleur autour des rares palmiers au feuillage roussi.

Il y a à Puerto-Leon une rue principale, la Calle Mayor, parallèle à la mer, et d'étroites ruelles escarpées qui grimpent sur le versant de la montagne; une autre rue, courte et large, coupe la Calle Mayor et aboutit au quai. Une église neuve, à la façade empâtée de décorations hideuses, entr'ouvrait sa porte et, dans l'ombre de la nef, on devinait la palpitation pâle des cierges. Les maisons étaient basses, mal construites de matériaux pauvres ; la plupart badigeonnées de couleurs vulgaires évoquaient les baraques en lattes et torchis des bains de mer ou des expositions. Les rares fenêtres donnant sur la rue étaient grillagées d'épais barreaux. Un vestibule en pente conduisait à une porte intérieure surmontée d'une

image criarde de la Vierge et des saints. A travers une claire-voie, l'on distinguait parfois les plantes vertes du « patio », seule note fraîche et gaie dans la cité brûlante et morte.

Nous croisâmes des métis enfourchant de maigres bidets munis de sonnailles, les pieds dans de larges étuis de cuir; des soldats déguenillés, trapus, le visage à pommettes saillantes, la carabine en bandoulière, armés jusqu'aux dents de « machetes » et de revolvers. Un prêtre passa, sordide dans sa soutane poussiéreuse, mal rasé, un chapeau démesuré à la Basile ombrant ses yeux. Il nous jeta un regard de côté.

— Sommes-nous en Espagne ou en Amérique? — demanda Carvès.

Sur le quai, les entrepôts peints en rouge, aux basses toitures de zinc miroitant, les bâtiments de la douane ornés du pavillon bleu et vert de Puerto-Leon, la lieutenance du port, toutes les constructions sordides et mornes s'accroupissaient, écrasées par un fardeau de solitude et d'ennui, lasses d'abriter, sur ce rivage désolé, sous le plomb fondu de ce ciel, tant de cupidité, de tyrannie et de sottise. De quelques tas épars de bois de rose, glissait dans la brise chaude une odeur suave et fade.

Des vautours, aux cols décharnés, festoyaient sur les tas d'ordure. Le repas achevé, ils prenaient leur vol et planaient, incisant de grands cercles noirs sur le bleu de l'étendue.

La *Mariquita* était toujours accostée à l'appontement. Les ombres des montagnes atténuaient le scintillement de la rade, mais hors de leur portée, vers l'horizon, au delà du phare sur son socle de craie, la mer immobile, tassée, opposait au regard sa masse incandescente. Je posai ma main par mégarde sur une boule de cabestan et ce fut une sensation de fer rouge.

— L'appontement, — me dit Carvès, — appartient au vieux Sampietri. Il prélève un droit sur les débarquements et sur les embarquements. Le gouvernement de Puerto-Leon n'a jamais voulu consacrer ses deniers à la construction d'un autre wharf. Il a préféré laisser au Corse la propriété du port. C'est fort commode pour les Sampietri et leurs amis qui peuvent faire passer dans leurs magasins tout ce qui leur plaît, à l'insu de la douane.

Le silence régnait sur les magasins et les entrepôts de don Antonio Sampietri. Nous en fîmes le tour et personne ne prit garde à notre présence. Sur le seuil d'un hangar de bois et de tôle, qui portait l'inscription « *Saloon* », une vieille négresse à madras bigarré, parut quelques instants, et sans doute, ne nous jugeant pas des clients possibles, rentra dans l'ombre. Une pancarte se balançait à la porte : « Ici, on achète la poudre d'or. » Un rail rouillé partait de l'entrepôt et se dirigeait vers le wharf dont on apercevait d'ici la sombre armature. Un wagonnet abandonné servait de volière à quelques poules. Tout autour de nous semblait endormi ou délaissé. Carvès passa la tête par une fenêtre du magasin.

— Ça sent le moisi, — dit-il.

Il sortait de cette salle sombre, encombrée de caisses non déclouées, de sacs pleins et vides, jetés pêle-mêle sur le sol, de ferrailles, de débris de vaisselle, une âcre odeur de décomposition.

— Allons, — dit Carvès.

Nous sonnâmes à l'habitation. Une cloche au son aigu retentit à l'intérieur. Notre attente dura quelques minutes. Carvès s'impatientait.

— Mais c'est la maison des morts?

Un judas s'ouvrit dans la porte avec un claquement sec. Deux yeux blancs nous dévisagèrent. Puis le judas se referma. Au bout de quelques instants, la porte entre-bâillée, nous fûmes introduits dans un patio modeste. Quelques plantes fripées s'étiolaient dans des jarres de terre. Un chien, couché sur le carreau, bâillait.

— Don Antonio? — demanda Carvès.

La mulâtresse s'inclina sans répondre et nous laissa seuls.

Sans que nous l'ayons entendu s'approcher, un homme était devant nous.

Un vieillard, trapu et robuste, au cou de taureau, au teint de brique, les cheveux blancs coupés court ; les mains derrière le dos, voûté, vêtu de blanc et les pieds nus dans des chaussures de paille tressée. Une lourde tête roulant sur les épaules, la peau du visage, cuite, et recuite, sculptée de rides; les yeux sillonnés d'un réseau de petites veines sanglantes.

Carvès salua et lui tendit une lettre.

— C'est de votre cousin, Pietro Arrighi.

Don Antonio tira de sa poche une paire de bésicles et lut ; puis il leva les yeux sur nous et nous considéra sans mot dire.

Carvès soutint le regard de l'homme qui, enfin, nous tendit la main.

— Soyez les bienvenus, — dit-il ! — En quoi puis-je vous servir?

— Don Antonio, — répondit Carvès, — votre réputation s'étend au loin et je connais l'importante situation que vous occupez à Puerto-Leon. Mon ami et moi sommes venus de France pour travailler ici ; nous comptons sur votre appui. Le soleil luit pour tout le monde, n'est-il pas vrai? Ce n'est pas en concurrents que nous venons, mais en amis.

— Vous voyagez pour la maison Piot et Compagnie? — coupa sèchement le Corse.

— Oui, — répondit Carvès.

— Ah ! Il y a deux mois à peine, le représentant de Piot a quitté Puerto-Leon, jurant bien qu'il n'y remettrait pas les pieds.

— C'est sans doute la raison pour laquelle nous venons à sa place, — repartit Carvès sans se déconcerter.

— Cacao, coton, gomme balata? Que cherchez-vous?

— Tout, — dit Carvès.

— Hum! Vous ne trouverez rien! Nous sommes ici en un pays perdu. Les grands paquebots ne s'arrêtent pas à Puerto-Leon. A supposer que vous trouviez des marchandises, vous n'aurez pas de moyens de transport. Ce pays vit — ou plutôt meurt — sur une légende. C'est une terre maudite. Tous ceux qui sont venus tenter la fortune ont succombé.

— Pas vous, don Antonio? — objecta Carvès.

— Pas moi, pas moi. Et qu'en savez-vous? — repartit aigrement le Corse. — Que savez-vous de ma fortune? Que savez-vous de mes affaires?

— Rien, évidemment.

— Ce pays, — continua don Antonio, — est ruiné par la politique. Rien de durable n'y est possible. Les généraux s'arrachent le pouvoir; à chaque révolution, ce sont des séquestres, des emprisonnements, la ruine de plusieurs familles. Il n'y a que les prisons qui soient florissantes. Et croyez-vous

qu'il soit facile de faire une fortune dans des conditions pareilles?

— Don Juan Manera n'est pas plus sévère !

— Ah ! vous connaissez don Juan ? — fit le Corse intéressé tout d'un coup. — Il vous a parlé de moi?

Puis, sans attendre la réponse.

— Écoutez ! tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner un bon conseil. Dans quinze jours, passera ici le paquebot hollandais. D'ici là prenez chacun une bonne dose d'opium ! Et puis rentrez chez vous. Croyez-moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Merci pour l'avis, don Antonio, — fit en plaisantant Carvès. — Mais avant de vous quitter, n'aurons-nous pas le plaisir de faire la connaissance de votre fils, Miguel?

— Miguel n'est pas là, — répondit brusquement le Corse, — Miguel est en voyage. Il ne reviendra pas avant longtemps. Je suis seul, je ne suis plus qu'un pauvre vieillard...

Et tout en nous reconduisant, il répétait d'une voix sourde, saccadée :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Cette terre porte malheur. Croyez-moi ! Mieux vaut partir.

— Vieux filou! — grognait Carvès. — Ce serait trop simple!

Le soir venu, comme nous achevions le dîner de M. Breitkopf, Carvès me dit :

— File de ton côté, va prendre l'air sur le port. Tu en as besoin. Pour moi, je pars en chasse. Tu ne me servirais à rien. Tu parles trop mal l'espagnol. J'espère que quelques whiskys bien distribués m'en apprendront davantage que la conversation de ce vieux Corse rapiat.

Je n'étais pas fâché de me trouver seul, à la fin de cette première journée de notre nouvelle existence, et je n'étais pas non plus très pressé de retrouver ma chambre de l'hôtel Victoria.

A la nuit tombante, les rues de Puerto-Leon étaient plus animées qu'aux heures étouffantes de l'après-midi. L'éclairage en était médiocre, et quelques réverbères fumeux, à poulies, projetaient sur les murs des maisons une clarté tremblotante. Le sol semblait trempé de sang. Les fenêtres grillagées laissaient apercevoir des pièces brillamment illuminées

de bougies et de lampes ; des femmes étaient assises derrière les barreaux, dans les embrasures, les unes silencieuses et immobiles, les autres causant avec des personnages debout dans l'ombre de la rue, toutes roides et compassées, le visage impassible, dévisageant avec sévérité le passant que cette étrange parade arrêtait un instant. Ces fenêtres éclairées dans l'ombre, les figures poudrées sous le réseau de mantille, une fleur rouge saignant entre les plis de la dentelle et la chevelure sombre soigneusement ondulée, ce décor romantique n'était pas sans charme et sans mystère. Les rues de Puerto-Leon se peuplaient de galants fantômes d'aventures. Un groupe de mandolinistes passa, égratignant le silence nocturne d'airs sautillants et aigres.

Je débouchai sur le quai. J'avais devant mes yeux une muraille d'ombre que, de-ci, de-là, trouaient quelques lumières. La nuit était sans lune, fourmillante d'étoiles et lourde des effluves qu'exhalaient les madriers de bois de rose entassés sur le quai. Des mains invisibles caressaient mon visage, et de très loin, de l'immensité des ténèbres océaniques, venait mourir à mes oreilles, faible, exténuée comme un soupir, la rumeur des houles, cette rumeur qui, depuis des âges et des âges, berce les songes des hommes et les grise pour le départ. Pour la première fois, j'éprouvais une profonde douceur et, dans l'enveloppement de la nuit tropicale se dissolvaient mes regrets, mes craintes, mon désespoir.

Des chuchotements étouffés m'arrachèrent à mon nirvâna. Une lanterne brûlait sur le wharf. Sa lueur me révéla une vague agitation, sur les planches de l'appontement, mais l'ombre épaisse qui stagnait sous le bordage de la *Mariquita*, accostée, ne me laissa distinguer rien de précis tout d'abord. Puis, je perçus un va-et-vient de porteurs et compris que l'on opérait le déchargement du brick. Les barils embarqués à Trinidad passaient sur les épaules de robustes gaillards et prenaient la direction des entrepôts Sampietri.

Deux ombres me frôlèrent, l'une d'elles, la plus fine, se retourna, et je crus reconnaître le sombrero de don Juan Manera. L'autre ombre, massive et voûtée, était celle de don Antonio. Les deux hommes s'entretenaient à voix basse et l'Espagnol faisait des moulinets avec le bras.

Je regagnai l'hôtel. Carvès n'était pas encore rentré. La lueur de la nuit pénétrait par la fenêtre sans volets. J'allais m'étendre, quand j'entendis, sur le quai, sous la fenêtre, la voix de Carvès :

— C'est entendu, à demain, six heures, à la « Fé en Dios » !

Je me précipitai pour voir quel était son interlocuteur. Personne !

Au même moment, j'entendis des cris, des jurons, une bousculade. Je bondis hors de ma chambre ; sur le seuil je trouvai Carvès :

— Qu'y a-t-il? — fis-je, haletant.

— Rien, — me répondit-il, — c'est le général qui est saoul et qui rosse sa maison militaire.

V

DEUX HOMMES SUR LA PISTE

En m'éveillant, le corps rompu, les yeux gonflés, j'hésitai à reconnaître la misérable chambre de l'hôtel Victoria. Comme un nageur qui croit reprendre pied et ne trouve pas la terre ferme, mon esprit n'arrivait pas à s'accrocher à la réalité de cette fenêtre grillée, de ces murs sordides. Carvès m'empêcha de replonger, dégoûté, dans l'abîme du sommeil.

Il était assis au pied de mon lit, frais, l'œil vif, avec le sourire à la fois plein de réserve et de contentement des gens qui vont vous annoncer une nouvelle sensationnelle.

— Je suis sur une piste, — me dit-il. — Peut-être ne suis-je pas seul à la suivre cette piste, mais *no matter!* Je me charge du reste. Il fait bon vivre, mon petit. Je me sens tout à fait dispos pour aller faire un tour dans la jungle. Tu ne t'inquiéteras pas. Tu resteras bien sagement au logis, tu diras à tout le monde que je me suis rendu en Colombie, pour des affaires. Il y a justement dans trois jours un bateau pour Porto Colombia, que je ne prendrai certainement pas, mais où il ne sera pas inutile que quelques personnes me croient passager.

— Et pourquoi ne pas m'emmener? Je vais périr d'ennui dans ce taudis? Je me refuse à rester.

— Non, tu ne te refuseras pas. Il est très important que tu restes et que tu donnes le change au sujet de mon absence. Personne ne doit savoir où je vais, ni Letchy, ni don Juan, ni Sampietri. Je compte sur toi. Entendu, pas? Ne fais pas cette tête. Ne crains rien. Tu ne perdras pas pour attendre. Et maintenant, écoute.

» Après t'avoir quitté, hier soir, je suis allé flâner dans les ruelles qui avoisinent le port. Le hasard m'a conduit dans un tripot dont l'enseigne est « La Fé en Dios ». Malgré cette annonce, ne crois pas que les personnages qui s'y retrouvent le soir, viennent là pour accomplir des exercices de dévotion, si ce n'est en l'honneur du tafia et peut-être même de la drogue. Je soupçonne fort que le patron de « La Fé en Dios », un mulâtre assez repoussant, possède une arrière-boutique curieusement achalandée. Je ne décris pas l'endroit, je ferai mieux, je t'y mènerai.

» L'aspect en est pour plaire aux amateurs de sensations fortes. Il y avait là, sous quelques quinquets puants et fumants, des gaillards qu'on rencontre parfois sur la route des placers et qui ont une si jolie façon de vous placer sur leur ligne de mire. On jouait. Par mesure de précaution chaque joueur avait son « machete » bien en vue, posé sur la table à côté de son verre de tord-boyau. Près du comptoir, deux nègres jouaient du banjo, oh, très discrètement, de ces airs drôles et tristes, un peu bêtas, qu'aiment les matelots et les coureurs de pistes, — la seule musique qui m'émeuve, moi qui ne suis pas un sentimental. L'ensemble, ouaté d'une vapeur bleue de tabac. Bref, très confortable.

» L'assemblée était nombreuse. Un silence flatteur accompagna mon entrée. Quelques joueurs me dévisagèrent. Ils comprirent tout de suite que je n'étais ni un policier, ni un grand seigneur déguisé, mais bien quelqu'un de pas très différent d'eux. Tu n'imagines pas combien ces gens-là ont du flair — tout autant qu'un membre du Jockey qui flaire le bourgeois à trente pas. Je pris l'unique siège libre en face d'un homme qui ne jouait pas et qui, la tête obstinément penchée sur un verre vide, semblait absorbé dans une rêverie profonde, à moins qu'il ne fût complètement saoul.

» On m'apporta une bouteille et, connaissant les usages,

je remplis le verre de mon voisin. Il releva la tête, j'aperçus un visage paradoxal, en pareil lieu, un visage rond, sans caractère, orné d'une barbe courte et grisonnante, des yeux de myope derrière de pauvres lunettes de corne dont les branches étaient raccommodées avec du fil noir. Ses traits vagues et mous reflétaient la bonhomie rêveuse des vieux expéditionnaires de ministère, ou des gardiens de musée en province, une de ces figures fripées qui vous font dire, quand elles glissent près de vous, dans une jaquette râpée : « Ce doit être un bien brave homme. Comme il a dû s'ennuyer pendant sa vie. » Le contraste entre cette apparition et le décor du lieu était si plaisant que je ne pouvais détacher mon regard de ce visage, supporté par deux mains assez blanches, jointes sous le menton. J'avais rencontré cet homme quelque part, mais où et quand? je n'aurais pu dire si c'était il y a trois mois ou il y a dix ans, à Paris ou à Java!

» L'homme éleva son verre et me dit dans le plus pur castillan :

» — Excellence ! je bois à votre santé !

» Je portai la sienne en espagnol.

» — D'après votre accent, — me dit-il alors en français, — je vois que nous sommes compatriotes.

» — Cela ne m'étonne pas, — répondis-je. — Depuis quelques minutes, je me demande où je vous ai rencontré.

— Je m'appelle Barju, — dit-il, — et j'étais, il n'y a pas bien longtemps encore, encaisseur à la Banque Osmond, Richard et Compagnie, à Paris, rue Saint-Lazare.

» Mon imagination le revêtit aussitôt d'un habit bleu à plaque, et boutons de métal, lui passa autour du col une sacoche de cuir et le coiffa d'un bicorne. Et je revis Barju sonnant à ma porte : « Effets à recouvrer, monsieur. »

» Je passe sur les détails chaleureux de notre reconnaissance. J'exposai à Barju les raisons commerciales de mon séjour à Puerto-Leon. Barju parut dégoûté.

» — Mauvaise idée, monsieur, très mauvaise idée. Il n'y a pas de commerce possible dans ce sacré pays de bandits, de voleurs, d'assassins.

» — Diable ! Diable ! vous me tenez le même langage que

ce vieux sacripant de Sampietri. Auriez-vous les mêmes raisons? Craignez-vous la concurrence?

» Barju sourit mélancoliquement et leva la main en signe de protestation ironique.

» — A Dieu ne plaise !

» Il me tint à peu près le discours que m'avait tenu don Juan. J'avais eu soin de remplir son verre à plusieurs reprises et Barju devenait à chaque minute de plus en plus communicatif. Il ajouta, en confidence.

» — Antonio Sampietri a de gros embarras. Ses affaires marchent mal. Je vous en parle en connaissance de cause et parce que vous m'inspirez confiance. Sampietri m'a employé plusieurs fois pour tenir sa comptabilité. Un désordre, monsieur, une « anarchie »! c'est drôle, chez un homme si avare, qui a trimé dur pendant sa vie. Mais voilà, lui, ce qu'il aime, c'est l'argent, l'argent liquide, les belles piastres, les dollars d'or, il les aime tant qu'il passe son temps à les ranger, à les empiler, à remplir de petits sacs, à les vider ensuite. Un fou, quoi ! Il est devenu comme ça peu à peu. Avant, le commerce marchait. C'était le bois de rose, les essences, le balata, le café, tous les trésors de ces pays. De ce temps, don Antonio était respecté, craint. Aujourd'hui, on le tient pour une loque. L'argent l'a tué, cet homme-là. Par avarice, il n'achète plus. L'argent qui circule lui fait horreur ; il ne veut plus qu'une pièce sorte de ses coffres, ou bien il faut qu'elle y rentre vite, avec des petits. Don Antonio a encore un faible pour l'usure. Ah ! monsieur, ce qu'il l'a pratiquée, la petite semaine, les gages et les gros intérêts. Voyez-vous, à Puerto-Leon, il n'y a qu'une distraction, le poker. Le poker a rempli les coffres du père Sampietri qui ne joue jamais. On peut dire qu'il a du papier de tous les planteurs du pays et même du général Diaz. C'est bien pour ça, d'ailleurs, qu'il n'est pas encore en prison, car, paraît-il, il fait aussi la contrebande des armes. Et ça c'est un jeu qui rapporte gros — mais dangereux, dame, dangereux, avec Diaz...

» — Et son fils, Miguel? — interrompis-je.

» La figure de Barju s'éclaira d'un sourire.

» — Miguel ! Pauvre garçon ! Un simple d'esprit ! Joueur, débauché, violent et faible ! Encore un que le poker a vidé,

et les filles — toutes les garces de Puerto-Leon lui ont tiré de l'argent. — Sournois par-dessus le marché, et mauvais coucheur. Il ne craint que son père, car vous savez, chez les Corses, le père, ça compte ! Alors le père, désespérant de faire quelque chose de lui, l'a expédié, il n'y a pas longtemps — huit jours peut-être avant l'arrivée de la *Mariquita*...

» Je versai de nouveau à boire à Barju, qui s'essuya lentement avec le revers de sa main, et se pencha vers moi, un doigt sur la bouche, minaudant, les yeux humides.

» — Et je sais bien où papa l'a envoyé, ce cher garçon!

» — ...

» — Il l'a envoyé dans les bois, dans le pays de la fièvre, là où il y a de l'or... Don Antonio n'a plus que cet espoir. Son avarice prévoit le moment où les chers sacs devront se vider. Or, son vice lui a fait rater dernièrement de très importantes affaires. Ce n'est pas que son crédit soit ébranlé ; on le sait encore solide. Mais les grandes maisons de Caracas, de Trinidad, de Ciudad Bolivar, ne veulent plus avoir affaire à lui. D'autre part, ses débiteurs — et Dieu sait s'il en a — tous ces gens — dont beaucoup sont au pouvoir — qu'il a pressés comme des citrons, sont plus ou moins ouvertement ligués contre lui. On lui a fait manquer des contrats avantageux. La douane qui est aux mains de Diego Diaz lui a joué de vilains tours et lui en jouera d'autres. Don Antonio se sent cerné. Il est seul. Il est vieux.

» Toujours est-il qu'il veut jouer son dernier atout. L'atout, c'est le placer ! don Antonio, qui ne sort jamais de Puerto-Leon, sait, par certains informateurs, des chercheurs de balata, qu'à trois semaines de marche d'ici, sud-ouest, il y a des terrains aurifères.

» Les yeux de Barju s'élargissaient, dans l'extase d'une vision mirifique. Il répéta.

» — Des trésors ! l'Eldorado quoi, comme on dit. On a soupçonné l'existence de ces gisements depuis longtemps, mais ceux qui y sont allés ne sont pas revenus. Don Antonio, bon père, y envoie son fils avec une petite équipe de travailleurs. Si Miguel a la chance, il fera les sondages, rapportera des échantillons. Suivant la valeur du placer, don Antonio le gar-

dera pour lui ou en proposera la copropriété, à charge d'exploitation, à l'Agence Minière Tropicale.

» — Vous avez dit à l'A. M. T.? — insistai-je.

» — Oui, vous connaissez?

» — Un peu.

» Barju resta un moment silencieux. Je voyais qu'une pensée le travaillait, mais que ses lèvres hésitaient à l'exprimer. Ses yeux roulaient dans l'angoisse d'un enfantement pénible. J'aidais à l'accouchement en faisant rapporter du tafia. Et Barju parla avec une voix d'enfant.

» — Barju connaît le placer, — murmura-t-il. — Barju connaît la route.

» Il tira de sa poche une feuille de papier jaunie, froissée, sur laquelle était tracée au crayon une carte à demi effacée, qu'il couvrit de sa main, précipitamment.

» — Voilà ! Trouvé ça chez le père Sampietri, dans un registre. Ce que c'est que d'avoir de l'ordre, tout de même.

» Ce Barju était vraiment un drôle de personnage. Il joignait aux manies du vieux garçon de bureau, à son goût de l'ordre et de la régularité, je ne sais quoi de fantasque, d'aventureux et d'un peu « crapule ».

» — Eh bien ! — dis-je à Barju, — ça ne vous tente pas !

» — Si ça me tente, monsieur, bien sûr. Et ça tenterait un saint, monsieur. J'y rêve toutes les nuits. J'en perds le boire et le manger. Mais que voulez-vous que je fasse ! Le fils Sampietri est en route. L'affaire est dans le sac — dans le sac de don Antonio.

» Et Barju, désabusé, éclata de rire !

» — Pas encore ! — dis-je.

» — Pas encore ! Évidemment Miguel, peut ne pas revenir...

» — Ou bien quelqu'un peut revenir avant lui, se faire attribuer la concession avant que Sampietri ait pu lever le doigt, câbler le premier à l'Agence pour qu'elle fasse le nécessaire. C'est une question de temps. Trois semaines de marche, dites-vous.

» — Environ. Je connais un peu la région pour avoir travaillé avec une équipe de délimitation. De la brousse, des marécages. Heureusement la saison des pluies est passée.

» — Barju, nous partons. Il s'agit de repérer le placer, faire des prélèvements d'or et être au bureau du câble un jour, une heure, une minute, avant Miguel Sampietri. C'est tout simple.

» — C'est impossible, — gémit Barju.

» — C'est la fortune. Montre-moi ta carte !

» Barju, complètement ivre, me tendit le papier sans résistance. Je le mis dans ma poche.

» — Merci ! Allons prendre l'air.

» Dans la rue, Barju vacillait à mon bras.

» — J'ai confiance en vous, — répétait-il avec la douce obstination des ivrognes... Confiance. — Mais ça me fait de la peine de quitter le patelin. J'étais considéré, monsieur. On m'appelle le « Docteur », le Docteur, oui, monsieur, et même qu'on m'amène des malades ! A cause de ma barbe et de mes lunettes.

» — Tu y reviendras, Barju. Ne pleure pas. Demain, on causera sérieusement. Je te donne jusqu'à demain soir six heures pour cuver ton alcool et faire tes préparatifs.

» Et voilà ! — conclut Carvès. — J'ai étudié cette carte informe. Elle est grossière, mais point inexacte. Elle confirme des indications que l'A. M. T. m'avait fournies avant le départ. C'est bien dans cette direction que je devais travailler. En somme, qu'est-ce que je risque ? Je fais mon métier de prospecteur, tout simplement.

— Mais tu vas partir, seul, avec ce Barju, seul dans la jungle ?

— Pourquoi pas, mon vieux. Barju est un vrai mouton, j'en jurerais. Quatre porteurs, ma Winchester, des conserves, de la quinine, et au revoir ! Dans six semaines ou sept, je suis de retour — avant l'autre !

Carvès, assis sur mon lit, les jambes croisées et les mains dans ses poches, sifflotait.

Le soir venu, nous nous rendîmes au cabaret de la « Fé en Dios ». Barju nous attendait. L'employé de banque, dont la rencontre me parut une nouvelle manifestation du Hasard tout-puissant, était doux et obséquieux. Il eût fait un excellent domestique. Carvès exposa son plan de campagne. La première partie du voyage se ferait en pirogue. On descendrait ainsi jusqu'à la Crique Salée où on laisserait les embar-

cations. De là, on couperait à pied par la brousse jusqu'à la zone de prospection.

— Et si vous rencontrez Miguel? — dis-je?

— Eh ! bien, — fit joyeusement Carvès, — nous ferons connaissance !

Le « Docteur » se chargeait de trouver porteurs, rameurs, et pirogues. Je devais acheter les vivres. Carvès avait apporté des munitions abondantes et deux carabines. Il m'en laissa une.

— Si dans deux mois, — me dit-il, — je ne suis pas rentré, tu pourras essayer de venir à ma rencontre. Voici mon itinéraire. J'ai écrit à l'agent de l'A. M. T. à Puerto-Colombia pour lui annoncer que j'entreprenais une tournée de prospection. Il connaît ton nom. En cas de besoin, adresse-toi à lui.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Sampietri avait déjà dix jours d'avance. Le départ eut lieu trois jours plus tard — le Docteur avait été un collaborateur précieux — dans le plus grand mystère, au milieu de la nuit, Carvès devait retrouver Barju et sa suite sur la berge, à une heure environ de Puerto-Leon, passé le poste de douane. Il était sans armes et sans bagages. Je l'accompagnai, le cœur étreint d'une angoisse mortelle à l'idée du retour qu'il me faudrait faire, tout à l'heure, solitaire, dans ce monde étranger, brutal, hostile, où j'allais de longues semaines vivre, isolé, menacé peut-être.

— Te souviens-tu, — lui disais-je, — du soir de notre rencontre? Nous marchions aussi le long d'un fleuve et tu me disais : « Bientôt nous verrons la Croix du Sud. »

— La voici !

En face de nous, la muraille de la forêt se dressait, masse plus sombre que la nuit elle-même. Du ciel tombait un pâle rayonnement sur la cime des arbres dont on devinait, étalée, à l'infini sous les étoiles, l'ondulation immobile. La rivière déchirait la forêt en une large brèche plate et miroitante, un vaste couloir enfoncé dans les ténèbres. Le clapotis des eaux entre les tiges des joncs et les racines des palétuviers était la seule rumeur dans le silence de la jungle proche. A mesure que nous approchions de l'endroit d'où mon ami s'éloignerait pour toujours peut-être, je me sentais envahi d'une

frayeur et d'un tremblement de tout mon être, comme à la révélation d'un atroce mystère panique.

Une ombre surgit devant nous.

C'était Barju. Sa petite silhouette noire se découpa un instant sur le miroitement de l'eau. Les pirogues attendaient, cachées dans les roseaux. Carvès m'embrassa. Un sifflement très doux. Le bruit étouffé des rames. Des ombres disparaissent noyées dans la grande trouée. Le silence.

A l'aube, je songeais que la pirogue de Carvès devait glisser sur les eaux moirées par le soleil levant à travers l'éveil de la forêt. Et, comme le jour où j'avais guetté sur le bord du « gour » l'aventureux compagnon descendu dans l'abîme, de même j'allais attendre — non plus une heure, mais des semaines — solitaire, angoissé, le retour de celui qui m'avait arraché à l'existence facile, à la douceur de ma terre natale, au loisir sans ambition et m'avait entraîné vers une terre de désolation, d'âpre sécheresse et de mort.

Attendre ! Il n'est pas de pire supplice en l'humaine condition. Chaque heure creuse un peu plus la plaie douloureuse. La nuit endort la douleur, mais le matin la réveille et son aiguillon n'est que plus acéré, au moment de commencer une nouvelle journée. L'aube, qui baigne de sa rosée le cœur de l'homme heureux, fait jaillir les larmes de celui qui souffre. L'épreuve du matin, tous ceux qu'ont rongés l'angoisse et l'affliction, la connaissent. C'est le plus redoutable qu'ait à vaincre celui qui s'accroche désespérément à l'espoir.

La morne succession des jours torrides commença. Puerto-Leon, son sol et ses maisons couleur de sang s'écaillaient, comme une croûte devant un four. Les montagnes dressaient sur un ciel d'un bleu dur leurs blocs incandescents et déchiquetés. Au soir tombant, d'infâmes odeurs rôdaient sur le port. Le spectre grelottant de la fièvre traînait sur les bords du fleuve, et, s'il m'arrivait pour chercher un peu de fraîcheur de sortir de la ville, je devais revenir hâtivement sur mes pas, surpris par un frisson sournois, plein de menace. L'après-midi, il y avait danger de mort à sortir et je m'abrutissais en d'interminables siestes dans ma chambre, qui avait au moins un mérite — le seul — celui d'une fraîcheur relative.

Le conseil d'Antonio Sampietri « une bonne dose d'opium » me revint à la mémoire. J'eus bonne envie de recourir aux pavots endormeurs. Il y avait des Chinois à Puerto-Leon et l'idée me vint de solliciter — moyennant finances — de M. Wang, son aimable intervention auprès de ses compatriotes.

Le cirque Wang avait installé sa tente arrondie sur cette « plaza de la Libertad » dont s'enorgueillit Puerto-Leon, où la liberté, n'existe guère, délectable utopie, que sur le fronton des monuments et les plaques bleues des avenues. Les affaires de M. Wang devaient prospérer, car les habitants de Puerto-Leon, sevrés de distractions, se précipitaient en foule sur les gradins du cirque les soirs de représentation. Un spectacle à Puerto-Leon était une aubaine que les plus hauts personnages de l'État se gardaient bien de mépriser. C'est ainsi que je vis, à plusieurs reprises, le général Diego Diaz entouré de son état-major, applaudir aux prouesses de Letchy ou de miss Carolina. Le Président était un mulâtre de haute taille, vêtu d'un uniforme bleu fort doré; la tête crépue, se balançant sur de larges épaules; le regard à la fois bestial et insolent. Le général avait de nombreuses bagues aux doigts et tirait souvent un chronomètre enrichi de brillants, oublié, paraît-il, par l'ex-président, dans un départ précipité. Quant à ses officiers, la plupart étaient d'anciens gardiens de bétail, enrichis par la fortune rapide de leur maître ; des gaillards à la peau cuivrée — beaucoup de race indienne — solides et sombres, armés jusqu'aux dents.

A l'entrée du cirque, je rencontrai Letchy. Je n'avais pas revu la jeune femme depuis notre débarquement.

Je lui appris le départ de Carvès.

— Je le savais, — me répondit-elle fort naturellement. — Il est parti avec un individu qu'on appelle le « Docteur » et qui n'est autre qu'un forçat évadé. Je sais pourquoi !

— Comment l'avez-vous appris?

— Tout de suite, enfant que vous êtes. Il faut être débarqué d'hier pour s'imaginer que quelqu'un, à Puerto-Leon, pouvait ignorer plus de vingt-quatre heures, le départ d'un étranger installé à l'hôtel Victoria. Tout le monde le sait, vous dis-je, depuis Diaz jusqu'au dernier débardeur du port.

Elle riait.

— Si vous m'aviez consulté, je vous aurais donné quelques indications utiles. Mais votre ami n'a confiance qu'en lui-même. Nous partons dans trois jours, — ajouta-t-elle en baissant la tête, — pour continuer la tournée. Un jour, ici, demain ailleurs.

Nous marchâmes vers le port.

Elle évoqua sa vie errante. Elle avait avec le cirque Wang un contrat de trois années. Le subtil M. Wang déplaçait sa troupe à travers la mer des Antilles avec la même prestesse surnaturelle que sa propre personne. Le cirque Wang apparaissait tout d'un coup à la Martinique, pour planter sa tente quelques semaines plus tard à Saint-Domingue, et de là surgir de nouveau à Porto-Rico ou à Santiago. L'équipage de la *Mariquita* ne chômait guère, et le capitaine Cupidon, associé de M. Wang, joignait à ses profits de capitaine-armateur, des bénéfices de tout ordre. Toutes les îles des Indes occidentales et les ports du littoral connaissaient le jovial Cupidon et le Chinois toujours coiffé de son étroite casquette de cycliste. On les accueillait joyeusement, car le démon de l'Ennui règne sur les terres chaudes, et la *Mariquita* apportait, pour quelques jours, la gaieté et la fantaisie. M. Peter Boom, dont un maquillage savant dissimulait la bouche triste, chassait le « cafard » de ces hommes blancs, voués à des trafics monotones, aux mornes soirées des clubs, aux interminables parties de cartes. Letchy, miss Carolina leur donnaient, quelques heures, cette part de beauté et de luxe, presque aussi nécessaires à l'homme que le pain, sans laquelle la vie ne serait qu'une grise trame de soucis, d'efforts, de tâches médiocres et vaines. Les autorités voyaient d'un bon œil M. Wang et ses collaborateurs, car il est bon que le peuple s'amuse. Au moins, pendant ce temps, il ne pense pas à autre chose.

Cependant Letchy ne m'expliquait pas comment elle avait choisi ce métier brutal. Comme je lui demandais si cette vie ne lui était pas pénible, elle me répondit en riant :

— Je suis un enfant de la balle !

Nous nous quittâmes sur le port.

— Reviendrez-vous ?

— Dans deux mois, peut-être !

— Comme je vais être seul !

Je lui avouai ma détresse, ma résolution d'avoir recours à la drogue.

— Vous êtes fou ! — me dit-elle, en prenant affectueusement mon bras, — fou à lier. Voulez-vous donc vous avouer vaincu, tout de suite ! Mieux vaudrait alors reprendre le premier paquebot et abandonner votre ami. L'opium, ici, mais, mon pauvre garçon, je ne vous en donne pas pour trois mois. Ce serait une lâcheté, d'ailleurs, à supposer même que la félicité de l'anéantissement vous tente...

Le clair de lune givrait les palmiers; les toits luisaient blancs de neige, paysage d'hiver dans la nuit tropicale étouffante de senteurs, sans un souffle.

Letchy reprit, et sa voix résonnait, grave et lointaine, au-dessus de l'eau écaillée d'argent.

— Le néant ! Qui n'a pas été tenté de le chercher ! Par une pareille nuit... il serait doux de se fondre dans cette clarté, dans cette substance fluide qui est à la fois la mer et la nuit, d'être immobile, comme ces palmes... Oui, qui n'a fait le rêve, d'atteindre l'impassibilité des choses. Rêve insensé ! Sommes-nous sûrs du néant ? Sommes-nous sûrs de trouver ce bonheur inconscient des vagues et des arbres? Ne sommes-nous pas condamnés à demeurer toujours emprisonnés en nous-mêmes !

Elle se tut quelques instants.

— Et puis, eussiez-vous la clef du Nirvana, vous n'auriez pas le droit d'ouvrir la porte. Vous n'avez pas le droit de quitter votre ami. Il reviendra, j'en suis sûre. Il faut l'attendre, patiemment, sans fièvre, car il reviendra. Il est imprudent, certes, mais il est audacieux. Et quand il sera de retour, s'il n'a pas réussi, il faudra le consoler; et s'il a réussi, il faudra le défendre, car il y aura de terribles haines autour de lui. C'est votre tâche. Vous ne pouvez pas y manquer. Heureux, vous qui avez à remplir les devoirs si doux de l'amitié. Moi, j'ai une tâche plus dure et solitaire!

— Laquelle, Letchy ! un secret...

— Bonne nuit, — me dit-elle. — Il est tard et je suis brisée de fatigue. Et surtout, pas de drogue !

Deux jours plus tard, la *Mariquita* levait l'ancre...

Les jours passèrent. Le souvenir de ces deux mois d'attente, de la rouge solitude de Puerto-Leon, sous un ciel de zinc chauffé à blanc, de ce rivage enfiévré de soleil et de nostalgie, pèse encore sur moi, comme le souvenir d'une mauvaise ivresse ou d'un cauchemar. Mais les paroles de Letchy avaient agi comme un cordial : « Tu dois attendre », me répétais-je, aux jours d'accablement. Et j'attendis sans nouvelles, j'attendis.....

Je demeurais toujours à l'hôtel Victoria où M. Breitkopf, après le départ du général haïtien, m'avait donné un appartement plus confortable, bien que la propreté de son établissement laissât à désirer. De ma fenêtre dont les volets étaient soigneusement fermés dix heures par jour, je distinguais le port, où la *Mariquita* ne se balançait plus, les établissements Sampietri, inanimés, le passage d'une barque guidée par des rameurs noirs, l'ombre des palmiers sur le sable frangé d'argent.

A la fin d'une après-midi, comme je terminais une lourde sieste, coupée de rêves, moite de sueurs, la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement. Un être en guenilles, demi-nu, couvert d'une poussière rouge qui lui donnait l'apparence d'une statue de terre cuite, la barbe hérissée, semée de poils blancs, se précipita sur mon lit. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes que je reconnus Barju.

— Victoire, — s'écria-t-il, haletant, — venez vite, le patron est au télégraphe.

A travers la fournaise des rues, je courus comme un insensé. Le poste du câble était, pas loin du port, un grand bâtiment de planches orné d'un drapeau français. Je le revois encore. C'est une image ineffaçable. Je poussai la porte en claire-voie. Devant le guichet, un Carvès aussi déguenillé que Barju, également en terre cuite, la barbe longue, un machete luisant à la ceinture de son pantalon, le vêtement ayant perdu toute forme et toute couleur, ouvert sur le torse nu. Il tourna un instant vers moi ses yeux qui brûlaient d'une flamme intense. Son visage était émacié, sale, creusé de rides, mais beau, beau comme devait être le visage du coureur de Marathon, expirant. Je voulus l'embrasser. Il me repoussa.

— Encore quelques minutes.

Et il reprit la dictée de son télégramme. Je m'assis ; mon cœur battait à grands coups sourds dans ma poitrine. C'était une dépêche interminable. J'écoutais. Je distinguai des choses étranges, insignifiantes, absurdes : « Excellent voyage... La température est un peu élevée... »

Tout à coup, un ouragan envoya battre la porte contre la cloison. Un autre homme avait bondi sur le guichet et, voyant Carvès accoudé paisiblement, cet homme fléchit sur ses genoux et passa la main sur son front.

Je me levai brusquement. Barju fit un geste. Carvès ne se retourna pas. J'entendis dans le silence de la salle sonore, dans l'angoisse de cette seconde, le tic tac du télégraphe et Carvès qui continuait : « En somme, tout lieu d'être satisfait du résultat de ma mission. »

L'inconnu avait disparu.

— C'est Miguel Sampietri ! — dit Barju.

Carvès souriant se tourna vers moi.

— La dépêche pour l'A. M. T., la bonne dépêche, est partie déjà. Mes titres sur le placer sont établis à l'heure qu'il est. L'Agence fera le nécessaire auprès du Gouvernement. Il ne fallait pas que *l'autre* pût interrompre la communication ou télégraphier tout de suite. Alors j'ai envoyé à ma mère un câble de quatre cents mots... Et maintenant, embrassons-nous, mon vieux...

Le lendemain, j'appris que le « Docteur » avait été trouvé sur le port, pas très loin de la « Fé en Dios » le crâne fendu, le nez dans un vomissement de sang et de vin, à l'aube, tandis que le soleil, éclaboussant les cimes rougeâtres des Andes, rallumait, pour un jour, au-dessus des forêts, des plaines et de l'Océan, le flambeau de l'Éternelle Illusion.

DEUXIÈME PARTIE

L'EXODE

VI

SAMPIETRI ET FILS

— Ce fut une rude chose, — m'avait dit Carvès, assis au pied de mon lit comme deux mois auparavant. — Une rude chose, oui ! Miguel est une brute, mais c'est une brute courageuse, hardie, d'une endurance de vieux coureur des bois, un adversaire à la hauteur. Je m'en suis aperçu tout de suite, dès que nous avons commencé, le pauvre bougre de Barju et moi, à relever ses traces. Il avait sur nous dix jours d'avance. Heureusement nos pagayeurs étaient meilleurs que les siens et consentirent à ne pas dormir jusqu'à ce que nous ayons diminué la distance entre les pirogues de Sampietri et le nôtres. Le cinquième jour, nous avons eu une bonne surprise. Des épaves nous apprirent qu'un des canots de Miguel avait chaviré. Une partie de ses vivres devait être perdue. Il lui faudrait chasser en route, autant de gagné pour nous. Le huitième jour, comme le soir tombait, nous amarrâmes nos pirogues sur le bord du fleuve pour établir nos carbets. L'endroit choisi par nous offrait encore des traces fraîches de campement. D'autres que nous avaient carbeté en ce lieu. Un trou avait été fait pour servir de foyer. Barju mit la main dedans et, tout au fond, il y avait encore un charbon tiède. On a beau être blasé, mon vieux, mais c'est tout de même une drôle d'impression, en pleine forêt, à l'heure où la nuit rôde sur la jungle, de trouver les traces chaudes de son ennemi. On le sait là, tout près; on va l'atteindre; on va vaincre. Ouf ! j'aurais crié de joie ! voilà qui est vivre, mon garçon. Ah ! l'homme est un sacré animal ! Flanque-lui autant de vertu et de religion que tu voudras, il n'en gardera pas moins au fond de lui, comme un tison dans l'âtre, l'âme de l'ancêtre chasseur de loups et d'aurochs. Et quand le vent de l'aventure souffle la cendre, dame !...

» Le lendemain, nous laissons nos pirogues à la garde de leurs pagayeurs, dans une crique, et nous prenons la brousse, à pied, le « machete » à la main, pour faire plus vite et parvenir à la région du placer avant Miguel, dont l'itinéraire à mon avis devait être un peu différent du nôtre. Nous perdions quelque temps le contact pour le reprendre, à l'improviste, brutalement, bientôt. Le voyage en pirogue était une simple promenade, malgré le soleil, les caïmans et la torture de l'immobilité, à côté de notre progression dans la forêt. Tu connaîtras cela un jour, lorsque nous remonterons ! — car nous remonterons. Mais la voie sera frayée et d'ailleurs nous n'aurons plus à nous presser. Dis-toi bien que la forêt est un charnier, une étuve de verdure où l'on macère dans toutes les odeurs de la corruption. La mort souffle, là dedans, à pleine bouche, mais la mort, vois-tu, n'est qu'une forme de la vie, et dans la forêt on ne distingue pas la charogne qui pourrit de la semence qui germe. Et l'une et l'autre, c'est la vie, toujours la vie. Elle finit par vous prendre à la gorge. Elle est tout de même trop forte, écrasante. Ta pauvre petite vie à toi vacille comme une flamme dans un lieu pauvre d'oxygène et trop riche de carbone.

» Bah ! la volonté est plus forte que tout. Nous touchâmes au but au bout de douze jours de marche. Nous avions avancé à peine d'un kilomètre par jour, épuisés de chaleur, claquant de fièvre. La forêt s'éclaircissait. Des marécages s'étendaient sous un ciel ballonné de nuages, de grosses outres grises pleines d'eau, mais qui ne crevaient jamais. Il fallut mettre les jambes dans l'eau, et les cuisses, traverser les roseaux aux feuilles coupantes comme des lames, arracher les sangsues qui vous pompaient le sang.

Mes indications étaient à peu près exactes. D'autre part, je comptais avoir rattrapé l'avance de Sampietri. Passés les marécages, nous nous trouvâmes dans une zone ondulée. C'était à quelques milles vers l'ouest que devaient se trouver les gisements. Un de nos porteurs piqué par un serpent fut malade, et cet incident nous retarda d'un jour.

Enfin, nous atteignîmes le torrent marqué sur la carte de Barju et nous pûmes procéder à l'établissement d'un barrage et étudier les boues. Il y avait, en effet, de la poudre

d'or, mais pas en très grande quantité. Un peu plus loin, nous trouvâmes dans une gorge rocheuse, des quartz aurifères et quelques pépites. L'endroit s'annonçait bon, pas autant peut-être que ne l'avait jugé Barju. J'étais un peu déçu. Des traces fraîches m'apprirent que Sampietri avait campé là.

» La course du retour commença. Nous carbétâmes une nuit, si près l'un de l'autre, que je sentis la fumée du bivouac de Sampietri. Je partis aussitôt, sans pitié pour les pagayeurs que je menaçais de mon revolver... Et le tout a fini au télégraphe, comme tu sais !

» En somme, — concluait Carvès, — ce n'est qu'une victoire préparatoire. Don Antonio doit être accablé. Le coup a dû l'assommer. Barju m'avait assez répété que c'était son dernier espoir, ce placer! Pauvre Barju ! Quel guignon ! Il touchait à la fortune.

Et, emporté par son rêve :

— L'Agence est avertie. Je vais recevoir des fonds et les pouvoirs que l'A. M. T. aura obtenus. Je ne m'en tiendrai pas là... Ce premier placer est peu de chose... J'étendrai ma prospection plus loin, vers les montagnes aux hauts plateaux. Et alors j'abandonne le placer à la Compagnie ! Un os à ronger ! Mais pour moi — pour nous — je vois plus grand...

Moi, je revoyais sur la litière, la face terreuse du mort avec sa plaie au front et ses yeux que personne n'avait fermés.

Le raid de Carvès et le mauvais tour joué aux convoitises des Sampietri firent sensation à Puerto-Leon. Le général Diaz riait à gorge déployée, paraît-il, quand on lui racontait la déception de Miguel.

— Bien joué, hombre ! — disait-il en frappant sur la table couverte de bouteilles qui constituait son bureau.

Et le chœur des officiers, des « Andinos » bronzés, des hommes des grands pâturages, répétait « Bien joué! » dans un froissement de sabres et un tintement de verres.

Le président était si réjoui qu'il songea à offrir à Carvès une importante situation dans son gouvernement. Mais Carvès allégua pour ne point se rendre à l'audience un fort accès de fièvre, connaissant le principe machiavélique qui consiste à

mettre un homme dans une place où il peut se gorger à son aise pour le faire dégorger ensuite par des moyens expéditifs ; principe qui, scrupuleusement appliqué dans pas mal de ces jeunes républiques, emplit les caisses de l'État, mieux que les taxes et contributions rarement payées par les citoyens. Or Diaz, comme Louis XIV, pouvait dire « l'État c'est moi », et taper sur son gousset.

Don Juan vint lui-même féliciter Carvès.

— Cela est digne d'un Espagnol de la Grande Époque, — dit-il.

Visiblement don Juan entreprenait la conquête de Carvès.

— Vous êtes sur le chemin de la fortune, — lui répétait-il, comme s'il eût voulu griser mon ami d'espoir et de vanité.

Et certes Carvès était homme à ne pas se laisser étourdir par des paroles mielleuses, mais ses narines respiraient tout de même avec volupté l'encens que les flatteurs brûlent volontiers devant les hommes promis à un haut destin.

Dans cette ville surchauffée, où les haines et les convoitises prennent, aggravées par le soleil et la solitude, un caractère de violence farouche et sournoise, la geste de Carvès avait fait l'effet d'une pierre dans une mare. Deux courants prirent naissance ; l'un hostile à Carvès, le courant des ratés, des partisans de Sampietri, de tous ceux à qui une gloire naissante portait ombrage ; l'autre, celui des avisés qui, sans se livrer ouvertement, cherchait à capter l'aventurier, source d'où coulerait peut-être la fortune. Aucune opinion politique n'intervenait et si Diaz en tenait pour Carvès, don Juan, révolutionnaire, ne lui prodiguait pas moins ses avances.

Mais la tristesse, la colère et la haine étaient maintenant les hôtes favoris de la maison du Corse. Je passais souvent devant les rouges bâtiments où les mots « Sampietri et Fils » s'effaçaient chaque jour davantage, comme si le vent et le sel de la mer s'étaient aussi ligués avec les ennemis de don Antonio, pour faire disparaître son nom de ce rivage. La vue de ces entrepôts encombrés de marchandises poussiéreuses ou pourrissantes, de ces magasins jadis grouillant de cris, d'activité, d'acheteurs et de vendeurs, de cet établissement qui représentait toute la vie d'un homme, son rêve, son labeur, son sang, et qui, sapé à sa base, allait s'écrouler en plâtras, tout cela

ne laissait pas d'accroître la désolation de Puerto-Leon. La rouille avait rongé le rail du wagonnet au point qu'il se confondait maintenant avec l'argile du sol. De fortes marées avaient endommagé l'appontement. Les marins préféraient aborder en canot. D'ailleurs, depuis le débarquement des barils apportés par la *Mariquita*, aucune marchandise n'était venue s'échouer sur ces docks.

Le silence maintenant envoûtait le port, et cette agonie était angoissante comme la mort d'un être.

La vie du port avait dépendu des Sampietri, seuls agents d'importation et d'exportation capables de relier Puerto-Leon avec le trafic des Indes occidentales. La bonne renommée commerciale des Corses fut longtemps une garantie plus sûre que la parole toujours suspecte de ces autorités d'une durée éphémère et turbulente qui tyrannisaient la cité et s'évanouissaient un jour, laissant derrière elles du sang et des ruines. Le gouvernement de Diego Diaz ne se souciait guère que de spéculations locales, de vols et de rapines dissimulés sous de spécieux prétextes légaux. Don Antonio Sampietri avait donc pris sur ses robustes épaules tout le trafic de Puerto-Leon. Il avait fait construire l'appontement, aménagé les quais, organisé la lieutenance du port. Enfin, ce guenilleux, qui lavait la vaisselle à bord du paquebot, ce sans le sou, ce va-nu-pieds, avait fait en trente années, œuvre de créateur. Pendant dix ans, Puerto-Leon avait connu un mouvement et une prospérité dignes de Surinam ou de Demerara. Les gros navires y faisaient escale. Don Antonio, comptant sur son fils Miguel pour continuer son règne, présidait, taciturne, ses petits yeux clignotant sous la broussaille des cils, les mains derrière le dos, la nuque basse, aux chargements, aux débarquements, aux incidents quotidiens du port. On était sûr de l'apercevoir, sur le quai, silhouette robuste et tassée de lutteur, de vieux marchand rompu aux négoces de la mer.

Et puis, peu à peu, comme aspirée par un virus secret, la vie du port s'était éteinte. Les marchands des îles s'adressèrent à la Guayra, à Porto-Colombia, à la Havane. Des commandes importantes ne furent pas livrées à don Antonio. Les gros navires négligèrent de plus en plus ce port qui, le diable sait pourquoi, était en mauvaise odeur dans le monde des capi-

taines aux longs cours et des trafiquants. Les vicissitudes politiques qui accompagnèrent le coup d'État de Diaz contribuèrent encore à la décadence de Puerto-Leon. Les brutalités, les rapineries du nouveau président firent jeter un interdit moral sur ce repaire de brigands. Sampietri eut beau lutter, écrire à de vieux amis, de vieux clients, à son cousin de la Martinique. Rien n'y fit. La force des choses l'emportait. Sampietri fut impuissant à remonter ce courant qui l'entraînait lui, sa maison, ses biens, vers la ruine. Les cargos passèrent de plus en plus loin du petit môle, et le vieux Corse, plus taciturne que jamais, les dents serrées, les poings crispés dans sa poche, regardait les panaches de fumée noire qui, lourds et veloutés, traînaient sur l'horizon, avant de se résorber, dans la transparence rosée du large.

Sans doute, Sampietri aurait-il puisé plus de force en lui-même, pour mener la lutte, si son énergie n'avait été déjà minée par un vice secret. Don Antonio aimait l'argent. Toute passion est exclusive et désintéressée de ce qui ne touche pas immédiatement son objet. Le Corse aimait l'argent pour lui-même, le métal pour le métal, et les petits disques d'or qu'il entassait devenaient sous ses doigts d'amant des êtres animés d'une vie propre, des organismes aux mille suçoirs qui, collés à ses paumes, aspiraient son sang, ses forces, sa volonté. Cette passion s'était sourdement insinuée en lui, sans que cet homme, d'ailleurs peu soucieux de s'analyser, en ait pu prévoir le prodigieux développement.

L'amour du gain, le désir de nouveaux afflux d'or, poussent d'abord le Corse dans ses trafics, le stimulent à faire plus grand. C'est l'époque de la prospérité pour Puerto-Leon, le règne de don Antonio. Les caisses se remplissent. Les entrepôts et les magasins regorgent de marchandises. Les chalands accourent. Madame Sampietri, grasse et jaune, avec ses bandeaux luisants, trône au comptoir, Antonio n'a pas dépassé le stade d'avarice où l'argent sert encore à quelque chose. Et dans ses mains courtaudes, et carrées, l'or se multiplie, se gonfle, comme un levain ; il pétrit cette pâte avec délices.

Après dix ans de prospérité, les premiers échecs, les coffres sont pleins ; il y a des réserves. Mais une pensée traverse le cerveau du Corse. S'il venait à perdre son or ! Il

court à sa caisse; il ouvre ses sacs, fait ruisseler la belle chevelure, jouer ses reflets ; il la palpe ; elle chatoie, elle ondule ; il voudrait la porter à ses lèvres. Non, on ne le lui prendra pas. Il le défendra, contre les voleurs, contre tous ceux qui veulent faire envoler de sa cage l'oiseau d'or et de feu. Tant pis pour le trafic. Et, paradoxe de la passion, l'amour de l'or l'emporte chez le Corse sur l'amour du gain. Aveuglé par son idée fixe, il ne réfléchit pas que le plus sûr moyen de le perdre, c'est de garder son argent dans sa cachette. La passion frappe de stérilité ; elle aime à régner sur un désert.

Alors commence la dégringolade. Plus d'achats, plus de vente; aucune opération qui puisse extraire l'argent des coffres. Aucune, sauf l'usure. Car l'usure fait sortir un peu d'or, très peu, mais elle en fait rentrer beaucoup, du frais. Le prêt à la petite semaine, voilà maintenant le dernier signe de l'activité commerciale de don Antonio.

Miguel Sampietri s'irritait de l'avarice de son père. Il eut souhaité répandre sur les tables de poker tout cet or embusqué dans les coffres. Lassé de harceler le vieillard de demandes d'argent qui restaient sans réponse, il fit cause commune avec les débiteurs de son père, parmi lesquels était Diaz lui-même, et don Juan Manera. Le vieil Antonio comprit qu'il avait réchauffé un serpent, et flaira l'ennemi, le voleur peut-être un jour ! Les liens du sang ne sont guère solides quand la passion tire dessus avec ses mains rudes. Miguel détestait son père. Le père en vint à haïr son fils. A tout prix il voulut l'éloigner. Le placer, affaire douteuse et qui ne lui inspirait qu'une médiocre confiance, fut un excellent prétexte. Il évoqua aux yeux de ce benêt de Miguel la splendeur des gisements. C'était le retour sûr à l'ancienne grandeur de Puerto-Leon. Miguel enthousiasmé partit et don Antonio revint compter, solitaire, ses piastres et ses dollars, dans l'espoir que sa progéniture ne rentrerait pas de sitôt. Barju s'était trompé en faisant reposer sur le placer les dernières chances du vieux Corse. Don Antonio ne souhaitait pas le retour à la prospérité passée. Don Antonio voulait se débarrasser de son fils et savourer, seul, d'âpres jouissances, que la Mort — ce cauchemar torturant des avares — lui ravirait probablement bientôt.

Teresa Sampietri était une femme grasse et silencieuse, au teint jadis mat, aujourd'hui jauni par le climat. La bouffissure coloniale dissimulait les rides. A la voir, majestueusement installée au comptoir du magasin, idole aux cheveux luisants, aux yeux noirs, brûlants d'un feu qui ne consumait rien, il était difficile de dire si l'on avait devant soi un mannequin ou une créature vivante. Épouse docile, elle avait vécu dans la terreur du chef de famille. Don Antonio ne semblait pas plus se soucier de son existence que des vieux ballots de cotonnades qui moisissaient dans ses entrepôts. Miguel cherchait à entraîner sa mère à des démarches qui auraient eu pour résultat de soutirer quelque argent à l'avare. Mais doña Teresa ne tenait guère à manifester la réalité de son insignifiante personne à un personnage aussi redoutable que son mari.

Dans le clair obscur du magasin, cette figure de cire rendait la déchéance des choses et des lieux plus sinistre encore. Après tant d'années, l'habitude était la plus forte, et bien que les locaux fussent déserts, et qu'aucun chaland ne pût vraisemblablement se présenter, Teresa Sampietri, fidèle à son poste, régnait sur la poussière, les toiles d'araignée et les champignons de moisissure.

Une après-midi, comme elle cousait — depuis sa jeunesse, elle avait eu en main aux heures de repos, un ouvrage de lingerie — respirant l'âcre odeur des vieux sacs, des caisses défoncées, des bocaux vides, dans le silence rompu seulement par le bruit léger de l'aiguille, la porte s'ouvrit et un jet de lumière incandescent raya la pénombre, traçant une voie lactée de poussière. Un homme hagard, la barbe en broussaille, les traits creusés par la fièvre, s'abattit à ses pieds.

— Maman !

Il tremblait.

C'était Miguel, Miguel de retour du placer, vaincu, terrassé de fatigue.

Teresa, sans qu'un éclair illuminât le globe cireux de son visage, caressa la tête brûlante de son fils. Mais elle ne l'interrogea pas. Les femmes n'ont pas de part aux desseins des hommes et on ne l'avait pas consultée.

— Je crève de fatigue, — dit Miguel d'une voix hachée,

— et je ne rapporte rien. Cette canaille de Français m'a volé, m'a assassiné. Mais je me vengerai, je me vengerai.

Et il frappait de son poing fermé sur le comptoir dont les planches vermoulues fléchissaient.

Don Antonio entra.

— Père, — cria Miguel, — tu m'as envoyé à la mort.

L'avare songeait que l'ennemi était de retour et que son argent était plus menacé que jamais. L'échec de son fils lui importait peu.

— Père, — cria encore Miguel, — ton placer ne valait pas le cuir de mes chaussures. Et encore, on me l'a volé, volé.

— Volé ! — s'écria Antonio.

C'était le seul mot qui pût l'émouvoir.

— Oui, ce maudit Français débarqué ici...

— Je m'en doutais, — fit placidement le Corse.

— Tu t'en doutais, — hurla Miguel, — tu t'en doutais et tu m'as envoyé là-bas. C'est une honte. Qu'as-tu besoin d'un placer, toi qui entasses l'or dans tes coffres, toi qui es riche?

— Tais-toi ! — ordonna don Antonio.

— Non, je ne me tairai pas. Et puis tout le monde le sait à Puerto-Leon, que tu caches ton argent! Un jour on viendra te le prendre. Et ce sera bien fait.

— Tais-toi, misérable ! — criait don Antonio, comme si le monde était plein de voleurs.

Les voleurs allaient entendre les paroles du fils et arriver pour piller l'or, l'or adorable entre toutes choses.

Et comme Miguel parlait encore, furieux, hors de lui, il courut sur son fils, le bras levé.

Teresa couvrit de son bras la tête de Miguel et lui mit une main sur la bouche.

Don Antonio, la tête basse, s'éloigna, les mains dans ses poches, grommelant.

— Chien ! Chien ! il me vendrait.

Tel fut le retour de Miguel Sampietri.

Don Antonio s'enferma à double tour dans la pièce étroite, éclairée par un vasistas terne et constellé d'ordures de mouches, qui renfermait son coffre-fort. Un gros revolver était posé près de lui. L'un après l'autre, il sortit les sacs pleins d'or. Il

y avait des louis, des dollars, des livres sterling, des piastres et aussi des sacs de pépites et de poudre. Il fit des tas avec les pièces, puis soudain, brouillant le tout, il laissa tremper ses mains dans ce flot de métal froid, fauve comme l'eau-de-vie, et d'où montait une ivresse plus terrible que celle de l'alcool ou de l'amour.

Et don Antonio Sampietri, se souciant fort peu de courir à sa perte, conçut le dessein insensé de faire rentrer toutes ses créances usuraires. Les nombreux débiteurs reçurent une invitation en règle à verser intérêt et capital. Puerto-Leon retentit d'injures et d'insultes à l'adresse de ce ladre infâme, de ce peigne-cul, de ce grippe-sou. Des faquins du port, payés par des joueurs insolvables, vinrent lancer des pierres à travers les fenêtres des entrepôts abandonnés. Comme don Antonio se promenait un soir sur l'appontement, un morceau de fer lancé avec force lui effleura l'oreille. Il ne put distinguer son agresseur, mais rentra chez lui, haletant de peur, car le Corse n'était plus courageux, dès qu'il était loin de son or.

Parmi les débiteurs, se trouvaient de puissants personnages. Don Juan Manera dit à Miguel :

— Ton père est fou ! — et ne répondit pas à la lettre.

Mais le président Diaz, qui en savait assez long sur le Corse se frottait les mains, et répétait jovial :

— Hombre ! Ce Corse est un farceur ! mais ce sera lui, le dindon de sa farce.

Ainsi, autour de la maison Sampietri et Fils, se bouclait un cercle de haine, de plus en plus étroit. Don Antonio ne pouvait plus sortir sans être hué. Il se tenait sur le seuil de sa maison, pareil à un vieux sanglier qui défend sa tanière, et regardait longtemps la mer plate, ronde et dorée par le crépuscule comme un énorme dollar.

LOUIS CHADOURNE

(*A suivre.*)

LA MALADIE CHRONIQUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

ET LA PROCHAINE RÉFORME

Le plan d'études secondaires dont souffre l'Université depuis 1902 n'a sans doute plus un partisan : personne en tout cas n'ose le défendre. Les professeurs des lycées se lamentent de sentir leurs efforts stériles par la faute de mauvais programmes ; les familles déplorent le surmenage auquel sont, sans profit, astreints les enfants ; les professeurs des facultés se plaignent de l'insuffisante culture des étudiants qu'on leur envoie, les chefs des grandes industries de voir tant de jeunes ingénieurs incapables de composer et de rédiger un rapport ; la Chambre enfin, où aboutissent toutes les doléances, s'est émue devant la marée montante de la médiocrité, qui envahit les fonctions publiques et les carrières libérales.

Pourtant ce plan d'études achève sa dix-huitième année d'existence. Longévité insolite. Les programmes précédents n'avaient guère vécu que le temps de former une génération de lycéens, deux au plus ; après quoi on songeait à les amender. La réforme de 1880 demeura dix ans en vigueur ; celle de 1890 douze ans. Si les plus fâcheux programmes connus jusqu'ici, ceux de 1902, qui cumulent les erreurs anciennes et de nouvelles, survivent à deux générations et demie de lycéens

sacrifiés, c'est une calamité de plus imputable à la guerre. Déjà en 1910 le retour de la crise périodique inquiétait la Chambre des députés : elle chargeait le 1er décembre sa Commission de l'Enseignement de procéder à une enquête sur les résultats de la réforme de 1902. Cette enquête, poursuivie au cours de la législature suivante, fut très complète. Administrateurs, professeurs, associations de pères de famille, représentants de l'industrie et des Chambres de commerce, vinrent successivement s'expliquer. Malheureusement leurs dépositions ne furent pas publiées : la défense nationale et, après la victoire, le relèvement de nos ruines, absorbaient l'attention du Parlement et du pays. Pourtant la Commission de l'Enseignement ne voulut pas laisser s'achever la dernière législature sans faire connaître ses conclusions sur l'enquête. Quand, en mai 1919, la Commission du Budget, suivant la procédure usitée, lui demanda son avis sur les crédits destinés à l'amélioration des traitements du personnel scientifique et enseignant, elle donna mission à son président, M. Simyan, d'appeler l'attention de la Chambre sur la nécessité urgente de réformer le plan d'études secondaires, aussi préjudiciable au recrutement de l'élite qu'onéreux à nos finances. La surcharge des programmes, les heures de classe trop nombreuses, le double cycle, qui en est, pour une partie, responsable, les types inférieurs d'enseignement des sections B et D, qui multiplient les bacheliers de la plus pauvre qualité, toutes les regrettables innovations de 1902 furent condamnées au nom de la Commission, éclairée par l'enquête. Le Ministre était invité à restaurer la saine conception de l'enseignement secondaire et les études classiques. M. Lafferre le promit, mais les élections générales survinrent, et il ne demeura pas rue de Grenelle. M. Honnorat semble s'être intéressé à la question, sans peut-être voir l'urgence d'une réforme. Enfin M. Léon Bérard vint, qui, le jour même de son installation, tint à manifester, en ouvrant la session du Conseil supérieur, sa volonté d'abolir au plus tôt un régime néfaste ; et il annonça qu'il soumettrait à l'avis du Conseil un nouveau plan d'études à la session de juillet prochain. Vice-président de la Commission de l'Enseignement pendant la dernière législature, quand y furent arrêtées les conclusions de l'enquête, président de

cette Commission au moment où il fut appelé au ministère, M. Léon Bérard, qui n'a jamais manqué une occasion de défendre les humanités classiques, va sans doute délivrer enfin l'Université de programmes auxquels la guerre seule a permis de durer plus que les précédents.

Mais pourquoi tant de réformes éphémères? Pourquoi cette crise permanente, que nous prenons en patience chaque fois qu'on essaie un nouveau plan d'études, et que nous dénonçons de nouveau dès que nous constatons la persistance ou l'aggravation du mal? Pourquoi tous les remèdes demeurent-ils sans action? C'est qu'on ne voit pas, ou qu'on ne veut pas voir les causes profondes qui altèrent l'organe universitaire dont la fonction est de préparer l'élite. Il est bon de les mettre en lumière au moment où, une fois encore, on consulte au chevet de l'éternel malade. S'il apparaît que les programmes de 1920 sont viciés non seulement par des erreurs nouvelles qu'il est facile de corriger, mais par des erreurs fondamentales invétérées, et si, las d'administrer des remèdes inutiles, on se décide à extirper la racine du mal, on peut espérer n'avoir pas à réformer en 1931 le plan d'études de 1921.

*
* *

Si, depuis cinquante ans, la crise de l'enseignement secondaire se perpétue, si les programmes, quels qu'ils soient, ne donnent pas le rendement que l'Université devrait obtenir de ses efforts, c'est que nous ne sommes pas encore tout à fait débarrassés de cette conception d'ancien régime que l'élite d'un pays se recrute surtout dans la classe aisée, d'ailleurs la moins nombreuse, et c'est aussi que nous persistons à vouloir donner indistinctement à tous les enfants de cette classe une instruction qu'ils ne sont pas nécessairement capables de recevoir. On laisse en friche un grand nombre d'intelligences qui, cultivées, seraient une force pour le pays, et on s'évertue sans succès à cultiver des intelligences stériles. On arrive progressivement à reconnaître la première erreur ; mais on ne se résigne pas à s'avouer la seconde, et, loin d'y renoncer, on s'y enfonce toujours davantage.

Certes, nous n'en sommes plus au temps où il était excep-

tionnel qu'un enfant du peuple s'élevât par l'instruction aux plus hautes places. Les bourses ont permis à une foule d'enfants des écoles primaires d'accéder au lycée et, de là, aux facultés ou aux grandes écoles. Ce serait ingratitude de méconnaître l'effort de la République pour réparer, en faveur d'enfants bien doués, l'injustice de la fortune. Suivant une statistique produite à l'enquête par M. Lapie, directeur de l'Enseignement primaire, en 1913, dans l'Académie de Paris, les élèves de 6e provenaient des écoles primaires dans la proportion de 37 à 38 % pour la division A et de 34 % pour la division B [1]. C'est plus qu'on ne croit d'ordinaire; ce n'est pas assez encore, si l'on songe au nombre des élèves inscrits dans les écoles publiques. Il semblerait plus naturel que les termes de la proportion fussent intervertis. Pourtant il faut s'avancer dans cette voie avec prudence. Il convient de n'attirer dans l'enseignement secondaire que les enfants assurés d'y réussir brillamment, si l'on ne veut pas grossir le nombre des bacheliers inutiles et des déclassés. Il appartient aux inspecteurs primaires et aux inspecteurs d'Académie de présider à cette sélection délicate, qui permettra de mettre en valeur sinon encore toutes les ressources intellectuelles du pays, du moins une plus grande part. Le Parlement a montré quel prix il y attache : malgré nos difficultés financières le crédit affecté aux bourses a été porté de 5 à 7 millions en 1920, et le budget de 1921 prévoit un crédit supplémentaire de 5 millions. Dix mille enfants du peuple, choisis parmi les plus intelligents, pourront désormais donner leur mesure.

Mais il est plus aisé d'amener dans les lycées les meilleurs élèves des écoles publiques élémentaires que d'envoyer aux écoles primaires supérieures ou aux écoles techniques la foule d'enfants qui encombrent, sans profit pour eux, au détriment de leurs camarades, les classes des lycées et des collèges. Ici le vote d'un crédit ne suffit pas : il faut combattre un préjugé de la bourgeoisie, et un préjugé fortifié par l'amour-propre. S'il est difficile de décréter contre une vanité absurde,

1. Statistique citée dans l'*Avis de la Commission de l'Enseignement*, p. 46. (Annexe au procès-verbal de la 2e séance du 1er juillet 1919.)

du moins pourrait-on ne pas l'encourager par l'organisation des études, ou, pour mieux dire, ne pas ruiner l'enseignement secondaire pour lui donner satisfaction.

Or, depuis une quarantaine d'années les réformateurs successifs semblent avoir pris à tâche d'attirer et de retenir dans les lycées une clientèle dont la place est ailleurs. Le malaise que ressentait déjà l'Université sous l'Empire est devenu maladie chronique. Pourtant un grand ministre, qui avait d'abord été professeur, indiqua le remède, et commença de l'appliquer. V. Duruy s'était aperçu, au cours de sa carrière universitaire, que la situation sociale des parents ne conférait pas nécessairement aux fils le goût des études libérales, ni les aptitudes suffisantes pour les suivre, et que le nombre excessif des retardataires arrêtait le progrès des bons élèves. Dès son entrée au ministère, il s'empressa d'offrir aux enfants incapables de suivre les classes secondaires un enseignement plus facile et plus court, moins incomplet pourtant que celui de l'école primaire. La loi du 21 juin 1865 constitua l'enseignement spécial avec les mêmes programmes que l'enseignement primaire supérieur, conçu en 1833 par Guizot, mais, alors encore, à l'état embryonnaire. Comme il dépendait de la bonne volonté ou du caprice des communes que des écoles primaires supérieures fussent créées, on n'en comptait encore qu'un nombre infime. Il n'était pas encore possible d'écarter des lycées les élèves trop faibles pour profiter des études classiques. Duruy les dériva dans l'enseignement spécial organisé au lycée; il les écartait du moins de l'enseignement secondaire.

Avec une suite remarquable on s'ingénia dès lors à les y réintégrer.

Lorsque les écoles primaires supérieures, dont le développement avait été arrêté par la loi Falloux qui omettait de les mentionner, commencèrent, sous la troisième République, à prendre leur place légitime dans l'éducation nationale, il eût été naturel d'y faire passer la clientèle de l'enseignement spécial, ne fût-ce que pour éviter un double emploi onéreux. Pourtant elle demeura dans les lycées, où étaient maintenues les classes créées pour elle ; les familles bourgeoises préférèrent, comme on pense, y laisser leurs fils parmi des enfants de la même condition. D'ailleurs, on ne trouvait pas encore

partout d'écoles primaires supérieures. Mais lorsqu'elles se multiplièrent, grâce à la loi du 30 octobre 1880, qui consacre leur existence en les nommant parmi les établissements d'instruction primaire, il devint choquant d'entretenir deux enseignements identiques pour des classes sociales différentes. Il semble qu'on devait en supprimer un, celui dont la place n'était pas au lycée. On l'y enracina. Le décret du 4 août 1881 institua le baccalauréat d'enseignement spécial. Dès lors, l'enseignement primaire supérieur de la bourgeoisie était promu enseignement secondaire. Le ministre aurait voulu consacrer cette élévation en le décorant du nom « d'enseignement classique » français; mais le Conseil supérieur ne se prêta pas à ce travestissement. Il faut dire d'ailleurs, qu'on le prolongeait d'un an pour atténuer une inégalité criante, et que le nouveau baccalauréat ne donnait accès ni aux facultés ni aux fonctions publiques. C'était néanmoins de quoi satisfaire l'amour-propre des familles. Elles ne se contentèrent pas longtemps de ce succès. Qu'était-ce qu'un parchemin qui ne conférait aucun droit? Pourquoi des différences entre les bacheliers? Les fonctions publiques resteraient-elles interdites à ceux de l'enseignement spécial, traités en parias? Ces réclamations furent écoutées ; le décret du 21 décembre 1885 consacra l'équivalence du nouveau baccalauréat avec le baccalauréat ès sciences. Alors dans les carrières libérales et dans les fonctions de l'État commencèrent à se glisser d'anciens élèves des lycées dépourvus de culture classique, tandis que ceux des écoles primaires supérieures, formés par les mêmes études, en demeuraient exclus.

Les premiers résultats furent si inquiétants que, cinq ans plus tard, l'enseignement spécial était supprimé. Qu'allait-on faire de sa clientèle? L'enverrait-on rejoindre à l'école primaire supérieure une jeunesse de même valeur intellectuelle? Que non pas. Puisqu'elle ne pouvait se hausser aux études classiques, on s'avisa d'instituer un nouvel enseignement à sa portée, qui ne parût pas aussi impropre que le précédent à la culture de l'esprit. Alors on vit éclore, pour justifier cette création, une théorie sur la pensée moderne, qui ne s'accommode pas d'une éducation surannée. On disait sérieusement : « Les anciennes civilisations ont vécu. Les littératures modernes

formeront mieux des esprits modernes. Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? Foin du passé ; soyons de notre temps ; regardons l'avenir. » De cette grande pensée, inspirée par la ruine de l'enseignement spécial, et par la volonté de maintenir les non-valeurs dans les lycées, naquit en 1890 l'enseignement moderne.

On allait pouvoir apprécier la vertu éducative des langues étrangères ; l'expérience ne manquait pas d'intérêt. Une première langue vivante remplaçait le latin à partir de la sixième, une seconde le grec à partir de la cinquième. Les deux enseignements, le classique et le moderne, étaient parallèles du début à la fin. Dans l'un comme dans l'autre, les études littéraires étaient obligatoires et communes à tous, jusqu'à la rhétorique inclusivement dans l'un, jusqu'à la première exclusivement dans l'autre ; après quoi les « classiques » optaient entre la philosophie et les mathématiques élémentaires, les « modernes » entre la première-lettres et la première-sciences ou les mathématiques élémentaires. C'était le meilleur parti à tirer d'une conception fausse : on reconnaissait du moins la nécessité d'une formation littéraire jusqu'à l'âge où les études scientifiques peuvent être profitables. L'enseignement moderne vécut douze ans, le temps de démontrer que, pour les bons élèves détournés des études gréco-latines par le sophisme nouveau, les langues étrangères ne pouvaient tenir lieu des disciplines classiques éprouvées, que naturellement le vaste troupeau des inaptes et des paresseux ne s'intéressait pas plus aux textes allemands et anglais qu'il ne se serait intéressé aux textes latins et grecs, qu'enfin l'avantage de connaître à peu près une seconde langue vivante, le seul qui pût consoler un peu de cette déception, n'était même pas acquis. Néanmoins le baccalauréat de l'enseignement moderne donna bientôt accès à toutes les carrières un an plus tôt que le classique, puisqu'on pouvait passer directement de la seconde moderne en mathématiques élémentaires, tandis que, entre la seconde classique et ces mêmes mathématiques élémentaires, la rhétorique était obligatoire.

Voilà ce qu'était devenue, en 1890, la sage réforme conçue par Duruy. Il avait voulu soulager l'enseignement secondaire des élèves qui ne pouvaient en tirer profit ; on créait pour les

retenir un baccalauréat d'enseignement spécial, puis un type d'éducation inférieur ; et le pis est qu'on leur permettait de se répandre dans toutes les fonctions qui exigeaient jadis une culture classique. On retombait dans le vice congénital de l'enseignement secondaire : il restait convenu que tout fils de famille aisée naissait apte à poursuivre des études jusqu'à dix-huit ans. Le régime censitaire, en disparaissant, avait laissé dans l'Université ses dernières traces. Alors qu'un ministre de l'Empire s'était attaché à les effacer, la troisième République s'acharnait à faire de privilégiés incapables des « capacités ».

Il était nécessaire de rappeler ces antécédents à l'heure où l'on cherche un nouveau remède à la maladie chronique de l'enseignement secondaire. Ils permettront d'établir un diagnostic plus exact ; ils montreront que l'état de l'Université, après comme avant le traitement inauguré en 1902, relève de la chirurgie plus encore que de la médecine, et qu'il faut opérer d'urgence.

*
* *

Pour faire comprendre comment a pu naître le plan d'études actuel, il convient de dire un mot de celui qui l'a précédé.

On vient de voir ce qu'était l'enseignement moderne et les causes de son échec ; mais que valaient les études classiques sous le régime de 1890? Elles avaient bénéficié d'une réforme capitale : « la bifurcation » était abolie. Par là se trouvait enfin résolu un des plus graves problèmes de l'éducation : quelle doit être la formation littéraire des hommes de science ?

Auparavant les élèves qui se destinaient aux mathématiques se dirigeaient, dès leur sortie des classes de grammaire, dans la voie scientifique, avec un bagage littéraire excessivement léger. Le décret du 10 avril 1852 avait d'abord fixé la bifurcation après la quatrième. V. Duruy, frappé de l'insuffisance lamentable d'une telle éducation, recula l'option jusqu'après la troisième, par un décret du 2 septembre 1863. Depuis lors jusqu'en 1890, la plupart des bacheliers ès sciences

étaient réduits à la formation littéraire qu'ils avaient pu acquérir à quatorze ou quinze ans avant d'entrer en mathématiques préparatoires. Il est vrai qu'on exigeait d'eux au baccalauréat une version latine. Mais on se souvient de la médiocre utilité de cet excellent exercice pour des élèves prématurément spécialisés, à qui on proposait une corvée hebdomadaire pour toute culture générale. Les élèves les plus distingués se gardaient de bifurquer. Ils poursuivaient jusqu'en rhétorique leurs études gréco-latines et ne se consacraient aux sciences qu'une fois bacheliers ès lettres. En mathématiques spéciales, dans les facultés ou les grandes écoles, les professeurs constataient souvent leur supériorité sur leurs camarades arrivés par l'autre voie. Il était clair que l'enseignement scientifique ne gagnait rien à commencer si tôt, et que la bifurcation amenait au baccalauréat ès sciences des illettrés. Les programmes de 1890 ont marqué un progrès décisif. Dans l'enseignement classique les études littéraires étaient communes à tous les élèves, de la sixième jusqu'à la philosophie exclusivement. Après la rhétorique commençait la spécialisation des futurs savants. On n'admettait plus que l'étude des sciences exclût les humanités ; l'absurde antagonisme entre les « littéraires » et les « scientifiques » allait disparaître, et aussi le type du « scientifique » dépourvu de tout esprit de finesse.

Ce plan d'études si bien conçu serait sans doute encore en vigueur, et l'ère des crises de l'enseignement secondaire serait close depuis longtemps, si on eût voulu alors couper à sa racine le mal qui ronge l'Université. On constatait d'une part que le rendement à peu près nul de l'enseignement moderne ne permettait pas de poursuivre un essai désastreux, d'autre part que beaucoup trop d'enfants, inaptes à la fois aux sciences et aux lettres, perdaient leur temps et retardaient le progrès des autres dans les divisions classiques. En alléger celles-ci, supprimer tout succédané de l'enseignement spécial, et renvoyer les inaptes égarés dans le classique, ou retenus dans le moderne, soit aux écoles primaires supérieures, soit dans les emplois du commerce et de l'industrie, tel était le conseil d'une double expérience.

*
* *

Les réformateurs de 1902 ne l'entendirent pas. Ils préférèrent chercher des moyens inédits d'utiliser toutes les inaptitudes. Il leur parut qu'on éviterait les précédents mécomptes si l'on n'imposait pas aux élèves des disciplines dont ils n'auraient pas le goût. On invita les enfants à choisir, dès le début, et à diverses étapes de leur carrière de lycéen, les études qui leur plaisaient. Mais on omit de leur demander d'abord s'ils avaient le goût de l'étude. On n'abandonna pas la grande pensée de 1890 : substituer, pour ceux qui le préféreraient, l'enseignement des langues vivantes à celui des langues anciennes. L'échec de la première tentative semblait avoir eu pour cause une erreur de méthode : on avait voulu enseigner parallèlement deux langues étrangères dès le début. C'était, en effet, jouer la difficulté que de faire commencer à un an de distance l'étude de deux langues comme l'anglais et l'allemand, si différentes par la prononciation et par la grammaire. Il fallait procéder autrement. On en étudierait d'abord une seule pendant quatre ans, et, la classe de troisième achevée, on commencerait l'étude de la seconde. La jeunesse pourrait opter entre les types d'enseignement les plus variés ; mais, comme il était à craindre que les programmes les plus accommodants ne convinssent pas à tous les élèves, on ménageait aux faibles une porte de sortie après un premier cycle qui se terminait avec la troisième. On organisait ce cycle de telle sorte que les moins bien doués pussent quitter le lycée vers la quinzième année avec un bagage qui ne fût pas trop insuffisant. De ces différentes conceptions résulta le plan d'études de 1902, qui aggrava la crise et mit en péril la culture classique par plusieurs innovations malheureuses.

Avant tout par cette double division du premier cycle et cette quadruple section du second, devant lesquelles, comme Hercule entre les routes du Plaisir et de la Vertu, doivent s'interroger des enfants. A onze ans d'abord, pour décider s'ils ont le goût des lettres latines ou s'ils se voueront définitivement aux sciences. Se sont-ils risqués dans la division latine? A treize ans, au seuil de la quatrième, nouvelles méditations,

cette fois sur l'utilité du grec, et sur l'attrait d'Homère et de Démosthène. A quinze ans, cruelle perplexité. Hercule adulte hésita longtemps entre deux routes : trois s'offrent à eux si, en quatrième, ils n'ont pas commencé l'étude du grec, quatre s'ils ont consenti à s'y essayer. Dans ce dernier cas, ils peuvent poursuivre leurs études gréco-latines dans la section A, ou renoncer au grec et chercher dans la section C (latin-sciences) un enseignement à la fois scientifique et littéraire ; ils retrouveront dans cette dernière section ceux de leurs camarades qui, ayant appris le latin mais non le grec, se sentent attirés vers les sciences. Mais les autres, que n'a pas tentés l'étude du grec, ou à qui elle n'a pas agréé dès l'abord, et qui, n'aimant pas davantage les mathématiques, ne peuvent s'engager en C? Laisse-t-on partir du lycée des enfants paresseux ou inintelligents, qui emploieraient leur activité ailleurs avec plus de goût? A Dieu ne plaise : on leur ouvre la section B (latin-langues). Là, pas de grec. Au lieu d'expliquer de beaux textes qui formeraient leur goût, leur jugement et leur caractère, ou de soumettre leur esprit aux rigoureuses disciplines scientifiques, ils apprennent ou sont censés apprendre en deux ans une seconde langue vivante, à moins que, inaptes aux études latines comme aux études grecques, ils ne s'aventurent dans la section D (sciences-langues) où ils essaieront en vain de se mettre au niveau des élèves qui se sont spécialisés dans les sciences depuis l'enfance. La jeunesse de ceux-ci du moins n'a pas été en proie à cette succession de doutes. A onze ans, fiers de réussir leurs quatre règles, et dédaigneux des vaines humanités, ils avaient pour toujours embrassé la Science.

La conséquence la plus grave de ces options absurdes c'est de briser l'effort. Comment peut-on demander à un élève moyennement doué de lutter contre les difficultés, de s'acharner à réussir dans une voie qu'il dépend de lui d'abandonner pour une autre dont il ne connaît pas encore les épines? Quelle persévérance apporte-t-il à l'étude du latin dans les classes de grammaire, quand il sent qu'il lui suffit, pour s'en affranchir, de passer dans la division voisine? Ses parents ont-ils décidé qu'il commencerait le grec en quatrième? S'il n'y prend pas goût tout de suite, il se décourage d'autant plus vite qu'il

peut deux ans après opter pour une autre étude. Singulier système d'éducation, qui réduit la volonté à de courtes velléités !

Répartis dans de multiples compartiments d'après leur goût, et, plus souvent, d'après leurs aversions, étudiant le latin ou ne l'étudiant pas, dans les divisions de grammaire, initiés ou non au grec en quatrième, aiguillés enfin définitivement à partir de la seconde dans la section A (latin-grec), ou dans la section B (latin-langues), ou dans la section C (latin-sciences), ou dans la section D (sciences-langues), tous les élèves sont à peu près également victimes d'une seconde innovation. Jusqu'en 1902 les programmes comportaient vingt heures de classe pour la semaine scolaire de cinq jours (vingt-deux dans les divisions supérieures), soit quatre heures par jour le plus généralement ; depuis la réforme on en impose vingt-six à des élèves de quatrième, vingt-sept et vingt-huit à des élèves de seconde ou de première. Dans aucune division, même en sixième, on ne se borne à quatre heures de classe par jour. Naturellement, une fois leur attention lassée, les enfants n'écoutent plus ; celle des plus robustes et des plus énergiques résiste seule à un pareil régime. Pis encore : après tant de classes il ne reste plus un temps suffisant pour l'étude.

C'est qu'on a voulu faire absorber à de jeunes esprits des programmes encyclopédiques, comme si, à mesure que s'accroissent les connaissances humaines, s'accroissaient aussi les forces de l'enfant et la capacité de son intelligence. « Programmes de concentration », suivant un mot spirituel. On a voulu satisfaire les représentants de toutes les spécialités, et, comme il arrive ailleurs aussi que dans l'Université, cette politique n'a contenté aucun des groupes. Ils ont constaté que, pour vouloir chacun trop exiger, aucun d'eux n'obtenait les résultats escomptés.

Cette erreur était favorisée par l'admiration, qui sévissait alors, pour la pédagogie allemande, mais non pas dans l'enseignement secondaire. Soumettre presque toute la journée l'enfant aux leçons du maître, dont il retire ce qu'il peut, suivant sa force de résistance ou sa mémoire, ne « cesser de

criailler à ses oreilles comme qui verserait en un entonnoir » et lui demander « de redire ce qu'on lui a dit », c'est la bonne méthode pour étouffer sa personnalité, quand on craint qu'elle ne devienne un jour gênante : excellente école de servage, et aussi de pédantisme. Chez nous, il s'agit de fournir aux intelligences la substantielle nourriture des lettres et des sciences, de façon qu'elles puissent se l'assimilier, s'en fortifier, comprendre l'Univers et la marche de la civilisation, connaître, par le commerce des grands esprits, et aimer ce qu'il y a de plus noble dans l'humanité, apprendre enfin à se conduire elles-mêmes, et s'exercer à la liberté. Aussi, dans notre Université, la méthode traditionnelle est différente. Le professeur ne se contente pas de communiquer ce qu'il sait, et ne cherche pas à enseigner tout ce qu'il sait : il laisse à l'esprit de l'enfant le loisir de digérer la nourriture quotidienne, de réfléchir, de montrer par ses travaux qu'il a compris la leçon, de faire l'effort qui fortifie les facultés et l'habitue à marcher sans lisières, d'avoir enfin des curiosités. Et c'est pourquoi il donne fréquemment des devoirs, par où il constate le progrès.

Avec les nouveaux horaires qu'allait devenir notre méthode? Les professeurs pouvaient être tentés d'adopter une pédagogie qui les eût délivrés de la partie la moins attrayante de leur tâche. Ils n'y ont jamais songé un instant. Ils s'astreignent à corriger autant de devoirs que par le passé. Mais la plupart des élèves, surmenés par les classes trop nombreuses, expédient à la hâte, sans grande utilité, les besognes qui s'y ajoutent. Faut-il blâmer le zèle des universitaires? Devaient-ils former à l'allemande les enfants et les jeunes gens qu'on leur confie, ou se résigner à leur demander un plus grand effort, que seuls peuvent fournir les mieux doués? D'instinct ils se sont arrêtés tout de suite à ce dernier parti. Si le rendement est faible, si le déchet de l'enseignement secondaire augmente d'année en année, du moins ils sauvent l'élite et continuent la tradition française.

Le système des cycles a encore aggravé les méfaits des horaires à l'allemande. On a pensé qu'on pourrait amener les familles à retirer spontanément du lycée les enfants qui, après quatre années d'études, n'y réussiraient pas. On a voulu que

ceux-là en sortissent vers quinze ans avec un modeste ensemble de connaissances, qui du moins fît un tout. Dans cette vue, on a bourré les programmes des premières années de matières qui dépassent l'intelligence de jeunes enfants, qu'il s'agisse de mathématiques, de sciences physiques ou d'histoire. Comme on les leur enseigne nécessairement de façon superficielle, il faut approfondir ces mêmes matières dans le second cycle ; d'où perte de temps et multiplication des heures de classe. Il en résulte aussi certaines incohérences à peine croyables. C'est ainsi qu'un enfant fait toutes ses études latines sans avoir appris l'histoire romaine, et toutes ses études grecques sans avoir appris l'histoire grecque. Il en est réduit aux notions excessivement sommaires qu'il a pu acquérir en sixième, où on lui a exposé, en deux heures par semaine, l'histoire de toute l'antiquité, y compris celle des peuples orientaux. Vers la fin de ses études seulement on lui révèle en seconde A ou B l'histoire de la civilisation grecque, en première A ou B celle de la civilisation romaine, qui auraient dû éclairer les textes sur lesquels il a peiné plusieurs années. Mais, s'il a opté pour la section latin-sciences ou pour la section sciences-langues, aucun espoir pour lui de connaître au lycée l'histoire de l'antiquité. Ajoutez que, pour l'histoire moderne, on demande à des professeurs d'approfondir en deux ans dans le second cycle des matières qu'ils ont eu peine à enseigner sommairement en trois.

Si, du moins, au prix de si graves inconvénients, on avait éliminé les faibles qui alourdissent les classes, ce double cycle paraîtrait moins intolérable. Mais le nombre est insignifiant des élèves qui se décident à quitter le lycée après la troisième. De précédentes déceptions auraient dû faire prévoir ce résultat. Déjà le décret du 8 août 1886 avait créé un certificat d'études après la troisième, pour qu'une partie des élèves pût abandonner honorablement les classes secondaires, munie d'un diplôme. Ce même certificat leur était encore offert sous le régime de 1890. Vainement. Les réformateurs de 1902 ont sans doute espéré qu'en organisant un premier cycle d'études complet, ils détermineraient les familles à se contenter, pour des enfants peu doués, d'un enseignement écourté. Illusion naïve d'avoir pensé que, deux ans avant le

baccalauréat, elles renonceraient pour eux au précieux parchemin qui confère la noblesse bourgeoise, sans leur permettre au moins de tenter la chance. Cette erreur a coûté cher : sans débarrasser les classes des mauvais élèves, on a surchargé les programmes, et désorganisé les études des autres.

***

Alors que, par le double cycle, on cherchait en 1902 à soulager les classes supérieures du déchet des classes de grammaire, en même temps, par une contradiction déconcertante, on créait des types inférieurs d'enseignement pour attirer ou retenir au lycée des enfants incapables de se hausser aux études classiques ; on nourrissait le mal dont l'enseignement secondaire languit depuis l'origine.

Dans la division B du premier cycle, et dans la section D du second, qui la prolonge, les élèves n'apprennent ni grec ni latin. Pour la culture générale, les disciplines classiques n'y sont remplacées par rien jusqu'après la troisième, car on n'y enseigne encore qu'une seule langue vivante, comme dans l'autre division. En revanche, des enfants de onze à quinze ans se consacrent aux sciences. La partie littéraire de leur programme consiste uniquement dans l'étude du français, car l'enseignement d'une langue étrangère par la méthode directe n'a rien de commun avec une discipline littéraire. En seconde commence pour eux, suivant la même méthode, l'étude d'une autre langue vivante, qu'ils arrivent à peine à balbutier en sortant du lycée. Une telle formation devait fatalement produire des esprits d'une culture primaire. Dans les classes de la section D exceptionnellement bonnes, on trouve trois ou quatre élèves qui s'intéressent aux textes qu'on leur explique et arrivent à écrire convenablement. Mais les professeurs de lettres constatent d'énormes lacunes chez des jeunes gens pour qui la civilisation grecque et la civilisation romaine n'ont pas existé, pour qui l'humanité commence à penser avec Malherbe ou, au plus tôt, avec Shakespeare; car on n'a pu songer à inscrire à leur programme les écrivains de notre XVIe siècle, qu'ils ne sont pas en mesure de comprendre. Et les maîtres regrettent de voir des enfants intelligents, égarés dans cet enseignement mutilé, perdre,

sans aucune compensation, le fruit des études classiques, dont ils étaient capables de profiter. On les a soumis, pendant tout le premier cycle, à l'étude prématurée des sciences uniquement pour utiliser les heures consacrées ailleurs au grec et au latin. Pur gaspillage de quatre années, puisque les meilleurs arrivent au baccalauréat avec des connaissances scientifiques tout au plus égales à celles des élèves de la section latin-sciences, pour qui la spécialisation commence en seconde. Ce type d'enseignement ne pouvait élever les bons éléments à la culture secondaire, à plus forte raison l'immense troupeau des inaptes qu'il attire dans les lycées.

A ceux qui ont du moins tenté les études classiques, mais sans un succès suffisant, s'ouvre le refuge de la section B (latin-langues). C'est l'asile des élèves qui se sont découragés du grec ou qui ne s'y sont pas essayés, et à qui les sciences ne sourient pas davantage. Ils y continuent l'étude du latin, mais pour eux l'explication des chefs-d'œuvre grecs qui figurent au programme de la section A, ou les saines disciplines scientifiques de la section C, sont remplacées par l'étude d'une seconde langue étrangère qui n'a pas plus ici que là de vertu pour la formation de leur esprit. « La section B est un peu hybride, disait M. Appell devant la Commission de l'Enseignement; elle n'est ni scientifique, ni classique dans le vieux sens du mot. Elle est recrutée surtout parmi les vocations négatives, parmi ceux qui n'aiment ni les sciences ni les lettres; on pourrait la supprimer[1]. » Les professeurs de langues vivantes eux-mêmes renient cet enfant mal venu, né pourtant de leurs œuvres, « cette section hybride qui ne répond à aucune idée directrice, ni à aucun besoin réel[2] ». Son rôle propre dans le plan d'études est de retenir au lycée des enfants qui n'y réussissent pas.

Il n'est pas étonnant que dans ces deux sections affluent les plus médiocres éléments : elles ont été spécialement inventées pour eux. S'il est vrai que souvent les proviseurs, consultés par les familles, en détournent les enfants assez intelligents pour s'élever plus haut, on ne peut que les en

1. *Avis de la Commision*, p. 41.

2. *Ibid.*, p. 42. Déposition de M. Feignoux, président de l'Association des professeurs de langues vivantes.

féliciter. Les sections B et D, fidèles à leur destination, absorbent la grande majorité des non-valeurs, mais malheureusement aussi un certain nombre d'élèves qui auraient tiré ailleurs un meilleur parti de leurs facultés.

*
* *

Comment l'enseignement classique a-t-il résisté aux erreurs pédagogiques inaugurées en 1902? Il en a beaucoup souffert : la succession de cinq ou six professeurs dans la même journée disperse et fatigue l'attention des élèves ; le temps insuffisant accordé au travail personnel ne permet qu'aux enfants très intelligents et laborieux de donner leur mesure, surtout dans la section latin-sciences, dont les programmes sont particulièrement lourds.

Il est juste de dire pourtant que cette section est assez bien conçue. L'équilibre nécessaire, pour les élèves de sciences, entre les disciplines scientifiques et les littéraires s'y trouve à peu près réalisé. L'étude des sciences à partir de la seconde n'exclut pas la formation classique, puisque l'enseignement du latin s'y ajoute à celui du français. Peut-être conviendrait-il de retarder jusqu'à la première la spécialisation. Bien des professeurs de sciences pensent ainsi ; car trop d'élèves s'engagent dans cette voie, dont les aptitudes sont encore incertaines. Le pis est qu'ils sont obligés de s'y destiner dès la quatrième à cause du système des options. En effet, à l'entrée de cette classe, il leur est loisible d'apprendre le grec ou de s'en dispenser. S'ils préfèrent s'en dispenser, ils n'ont pas d'autre ressource, à moins de choir en latin-langues, que de commencer en seconde des études scientifiques pour lesquelles, souvent, ils ne sont pas faits. Les programmes de 1890, comme on l'a vu, évitaient cet écueil. Tous les élèves de l'enseignement classique poursuivaient les études gréco-latines jusqu'en rhétorique inclusivement. Alors ils se spécialisaient, à un âge où leur vocation était suffisamment marquée. Il serait sage de revenir à un régime de ce genre.

La grande victime du plan d'études actuel est l'enseignement gréco-latin. Il survit miraculeusement, parce qu'il a la vie dure ; mais combien affaibli et diminué! Il semble que

les réformateurs de 1902 se soient acharnés contre les humanités qui ont formé au XIXe siècle tout ce que ce pays compte d'illustres et nobles esprits, savants, philosophes, écrivains, orateurs, et grâce auxquelles la pensée française éclaire encore le monde. Si on avait pris à tâche de les anéantir, on ne les aurait pas traitées autrement.

D'abord on a rendu l'étude du grec facultative et supplémentaire. On offre à un élève de quatrième (treize ans) d'apprendre ou de ne pas apprendre une langue qui a la réputation, injustifiée d'ailleurs, d'être difficile, en le prévenant que cette étude lui imposera trois heures hebdomadaires de classe de plus qu'à ses camarades déjà surmenés, sans compter les exercices qu'elle comporte. Parmi les familles chez qui subsiste le culte des humanités, peu se résignent à imposer ce surcroît de travail à un enfant.

Deux ans plus tard, au seuil du second cycle, elles hésitent à lui faire poursuivre cette étude et à l'engager dans la section latin-grec ; car la composition du programme y est telle que tout espoir serait perdu pour lui de rejoindre plus tard ses camarades dans la section scientifique. Il faut, pour qu'il se décide à entrer en A, qu'à quinze ans son inaptitude aux sciences soit manifeste. Mais, si elle est encore douteuse, sa famille ne consent pas, pour l'amour du grec, à lui fermer les facultés des sciences, l'École polytechnique et l'École centrale. A tout hasard il se risque dans la section latin-sciences, où peut-être il ne réussira pas. Du moins donne-t-elle accès à toutes les études supérieures, même littéraires [1], tandis que la section gréco-latine l'écarte de toutes les carrières scientifiques. Les humanités classiques complètes sont aujourd'hui interdites aux brillants esprits qui voudraient, comme il était possible jadis, préluder par les disciplines littéraires aux recherches et aux spéculations de la science. Si l'on persiste dans cette erreur, la race des Marcellin Berthelot et des Henri Poincaré est désormais éteinte.

Enfin dans la section gréco-latine la part faite aux sciences est scandaleusement insuffisante. En seconde et en première

1. Aujourd'hui on peut professer la philosophie ou l'histoire sans savoir lire la langue de Platon et de Thucydide. On peut même professer les langues vivantes sans avoir appris le latin.

on y enseigne les mathématiques une heure par semaine, et une heure aussi la physique. Tandis qu'on augmentait, en 1902, l'ensemble des heures de classe, on a jugé bon de réduire encore cet enseignement, déjà sacrifié dans les programmes précédents. De sorte qu'on propose aux familles, en plein XXe siècle, un enseignement d'humanités d'où est exclue toute culture scientifique. On semble admettre qu'un lettré ait droit de ne rien comprendre aux découvertes de la science, et puisse se désintéresser de ses conquêtes sur l'inconnu, qui nous affranchissent chaque jour davantage des servitudes de l'ignorance. Les élèves de lettres ne sont même plus en mesure de profiter complètement des cours de philosophie. Car la philosophie évolue suivant les vérités nouvelles, et c'est sur les résultats des sciences que s'édifient périodiquement les doctrines. Le lettré dépourvu de toute éducation scientifique ne souffre pas d'une moindre infirmité que le savant illettré.

Il ne faut pas s'étonner si le succès est médiocre d'un enseignement amputé des sciences dans ce siècle de science, d'un type d'études qui ouvre de rares carrières, tandis que les autres les ouvrent toutes, et pour lequel un enfant ne peut opter sans s'imposer une lourde tâche dont ses camarades sont exempts. Tant d'obstacles accumulés à plaisir devant la section A en ont éloigné un grand nombre d'élèves dont les pères ont gardé un souvenir reconnaissant aux humanités, mais non pas au point de leur sacrifier l'avenir et la santé d'un fils. Elle est de plus en plus désertée ; elle a disparu même de certains lycées ; beaucoup de collèges ne la connaissent plus. Il faut le crier très haut, et appeler les pouvoirs publics au secours de l'enseignement gréco-latin qui se meurt, malgré la vigueur de sa constitution, étouffé par les programmes de 1902.

*
* *

On voit que l'enseignement secondaire est gravement atteint. L'examen de ses divers organes a montré que, par l'application des singuliers remèdes imaginés il y a dix-neuf ans son mal n'a fait qu'empirer. Mais les programmes et les horaires accablants, issus d'une conception de l'enseignement

étrangère à la nôtre, et, de même, l'organisation incohérente et inutile des cycles, ne sont que mauvais régime facile à modifier. Le mal profond, d'autant plus dangereux qu'à force d'en souffrir on semble s'y résigner, mal qu'on s'ingénie même à installer dans l'organisme universitaire au détriment des parties saines, c'est la multitude des non-valeurs qu'on y a réintégrées après que Duruy les avait éliminées. Dans ses conclusions sur l'enquête, le président de la Commission de l'Enseignement l'a nettement indiqué : « Au lieu de soumettre tous les enfants qui venaient chercher au lycée une éducation libérale à la double discipline nécessaire des sciences et des humanités classiques, différemment dosées pour les aptitudes différentes, on a imaginé, pour toutes les inaptitudes, des types nouveaux et des enseignements qui ne sont pas toujours des disciplines, en vertu de ce dogme que tout enfant, une fois entré au lycée, doit en sortir bachelier. Au lieu d'éliminer les incapables, et d'élever toute la jeunesse des lycées à la hauteur des baccalauréats classiques, ce qui n'était pas une ambition démesurée, on a rabaissé le baccalauréat au niveau des plus faibles, sous le prétexte, qui ne trompe personne, de créer un enseignement plus pratique [1]. »

La déchéance paraissait fatale aux esprits clairvoyants depuis l'institution de l'enseignement moderne. Quand on voulut, en 1896, donner à ces études inférieures les mêmes sanctions qu'aux classiques, une haute intelligence qui voyait loin, Jaurès, la prophétisa en termes saisissants : « Dans une société où l'on est incessamment contraint de lutter pour la vie et de se procurer le plus tôt possible le moyen de devancer les rivaux dans les carrières partout encombrées, dans cette société-là, si vous ne maintenez pas aux études classiques une sorte de prime sociale, il est bien évident, qu'elles disparaîtront devant des études plus faciles, de même qu'en matière de circulation monétaire, c'est la mauvaise monnaie qui chasse la bonne [2]. » Mais prévoyait-il que la vieille discipline classique, rajeunie d'âge en âge, et assouplie aux besoins

1. *Avis de la Commission*, p. 48.
2. Discussion de la proposition de M. Jules Legrand. (*Annales* de la Chambre des députés. Sess. ext. de 1916, p. 521.)

de chaque époque, mère de tout ce qui s'éleva en France de grands esprits, céderait la place à l'enseignement pratique d'une « seconde langue » pour touristes et voyageurs de commerce ?

En Jaurès l'humaniste souffrait, mais le socialiste se consolait en voyant tout ce que son parti gagnait à l'abaissement des études bourgeoises : « Lorsqu'il y a cinquante ou soixante ans, sous Louis-Philippe, la bourgeoisie est arrivée au pouvoir, au gouvernement, aux affaires, elle avait compris alors que le prestige de la seule richesse ne lui suffirait pas, et elle essayait, en appelant à sa tête des hommes imprégnés de la culture antique, en la défendant partout, d'ajouter par elle au prestige grossier de l'argent le prestige d'une noble culture. Vous faites de singuliers progrès dans la décadence, messieurs. Vous paraissez croire aujourd'hui que, dépouillés du prestige de la culture antique, n'ayant plus que le prestige grossier de la richesse, vous pourrez vous défendre. Non, messieurs, vous vous dépouillez, vous vous découronnez vous-mêmes. Et voilà pourquoi nous votons avec vous [1]. »

Ceux pour qui la victoire d'une classe sur une autre ne serait pas une consolation trouveront sans doute qu'il est temps d'arrêter la décadence avant que les nobles études ne soient tout à fait mortes, et, qu'avec elles ne s'éteigne le rayonnement de l'esprit français.

***

Un seul moyen de les sauver : l'intervention chirurgicale. Il faut couper dans le vif, retrancher de la clientèle des lycées la partie incapable de s'élever à de vraies études secondaires, retrancher des programmes l'enseignement moderne, inventé uniquement pour la retenir.

On a pu, en 1890, se payer de l'illusion que les civilisations modernes remplaceraient, dans l'éducation, les civilisations antiques, et qu'on substituerait sans dommage les littératures étrangères aux lettres classiques pour la formation de l'élite française. Certains l'ont cru sincèrement. Ils n'avaient pas prévu ces bacheliers pour qui les plus brillantes époques

1. *Ibid.*

se confondent en d'épaisses ténèbres, pour qui sont éteintes la pensée grecque et la pensée romaine, dont ils ne peuvent même percevoir le reflet dans les œuvres modernes ; pour qui les noms des artistes et des penseurs qui ont inspiré l'art français et la pensée française sonnent comme des noms étranges et barbares. Imprudents qui refusaient à la jeunesse la lumière du soleil sous prétexte qu'il est bien loin, et qu'il éclaire les hommes depuis trop longtemps!

Du moins les élèves de l'enseignement moderne sont-ils mieux éclairés que ceux du classique par la pensée moderne? Qui oserait le soutenir après la double expérience de 1890 et de 1902?

Il n'est pas question de contester l'utilité des langues vivantes. Les esprits formés au temps où elles semblaient accessoires et négligeables regrettent trop ce qui leur a manqué pour souhaiter pareille lacune aux hommes de demain. Elles sont devenues le complément indispensable d'une éducation classique. Aussi est-il souhaitable que les œuvres étrangères concourent de mieux en mieux avec les humanités anciennes et les françaises à la culture générale des jeunes gens. D'ailleurs, aujourd'hui déjà, les élèves des sections classiques ne savent pas moins bien une langue étrangère que leurs camarades privés des humanités.

La conception qui a fait deux fois faillite, c'est celle d'un enseignement éducateur où la connaissance d'une seconde langue vivante tiendrait lieu des lettres classiques. Outre que rien ne saurait les remplacer, depuis trente ans, sous deux formes différentes, on a vainement tenté d'enseigner à la fois deux langues étrangères. Dans les programmes de 1890, comme on l'a vu, l'étude de la première langue commençait en sixième, celle de la seconde en cinquième. L'échec fut lamentable. En 1902, on pensa mieux réussir en reportant le début dans la seconde langue au temps où les élèves, déjà un peu maîtres de la première, pourraient en aborder une autre sans inconvénient. On a fait l'essai sur deux groupes d'élèves différents, dont les uns apprennent aussi le latin et les autres les mathématiques. A la place d'humanités poursuivies pendant tout le cours des études, on enseigne pendant deux ans les premières notions d'une langue qu'un enfant

apprend mieux en deux mois de vacances à l'étranger. Pour la nouvelle tentative on a imaginé la méthode directe dont les vertus comme on pense bien, ne sont pas supérieures pour la formation de l'esprit, à celle des disciplines grammaticales et littéraires expérimentées sans succès la première fois. Double échec de la « seconde langue » par deux méthodes différentes.

Il semblait que deux essais infructueux en trente ans, que quatre générations de lycéens sacrifiés à cette chimère, eussent éclairé les plus aveuglés. Mais les adversaires des études classiques ne se tiennent pas pour battus. A l'enseignement moderne discrédité ils proposent de substituer dans les prochains programmes une section d' « humanités modernes », sans expliquer en quoi elle en différera. Puérilité ! On pense redresser un enfant contrefait en le rebaptisant du nom d'Adonis. A moins qu'on n'ait découvert une troisième méthode infaillible pour former des humanistes sans humanités, par la seule vertu d'une « seconde langue » balbutiée. On nous fera encore des humanistes hermétiquement fermés à la beauté antique, et hors d'état de comprendre la Renaissance ; humanistes modernes incapables d'aborder ni Rabelais ni Montaigne, de sentir l'atticisme d'un Racine, de reconnaître dans Chénier, dans Leconte de Lisle, dans Renan, dans Anatole France ni la pensée ni le goût des anciens, qui ont fécondé ces esprits originaux; humanistes modernes qui ne sauront pas davantage déchiffrer un journal écrit dans la précieuse « seconde langue ». On ne nous dit d'ailleurs pas où on trouvera, pour la future section, le professeur principal reconnu indispensable à l'enseignement secondaire. Les agrégés de grammaire ou des lettres ne sauraient enseigner les langues vivantes ; de leur côté ceux de langues vivantes, dont beaucoup n'ont pas poursuivi au delà du baccalauréat les études grecques et latines, dont quelques-uns n'en ont jamais fait, ne sont pas préparés à l'enseignement du français; enfin très peu d'entre eux sont en mesure d'enseigner deux langues étrangères. Prétendues humanités, mutilées et professées par trois maîtres différents : c'est la même comédie, deux fois tombée, qu'on veut reprendre sous un titre plus alléchant.

Le seul argument soutenable en faveur d'études secondaires ainsi abaissées s'est effondré au cours de l'enquête. Si insuf-

fisant que fût l'enseignement sans humanités, on le supportait pour ne pas écarter des lycées les élèves des écoles primaires supérieures trop âgés pour commencer l'étude des lettres anciennes. La déposition de M. Lapie, directeur de l'Enseignement primaire, a fait tomber ce scrupule. « Le passage des écoles primaires supérieures dans les établissements secondaires est régulièrement décroissant : 410 en 1892, 256 en 1898. De 1898 à 1908, le passage est régulièrement croissant. 266 élèves en 1898, 387 en 1908. Depuis 1908, le passage est régulièrement décroissant, 387 en 1908 et *215 en 1913*... Et pourtant la division en cycles et les programmes de la section sans latin seraient plutôt favorables à une augmentation du nombre des passages de l'enseignement primaire supérieur dans l'enseignement secondaire [1]. » « *Ainsi*, conclut M. Simyan, *l'Université subit la section D pour tenir la porte des lycées ouverte à des élèves qui n'y entrent pas* [2]. » Aucun nouvel avatar de l'enseignement spécial ne peut donc se réclamer d'une nécessité politique. Et il est avéré qu'un enseignement secondaire sans humanités classiques, de quelque nom avantageux qu'il se décore, est une hérésie pédagogique.

Une autre vérité utile a été mise en lumière par les expériences de 1890 et de 1902. Jusque-là on se doutait qu'il était possible de retarder jusqu'à seize ans la spécialisation dans les sciences, sans nuire à la formation des futurs savants. Le succès des bacheliers ès lettres en mathématiques élémentaires l'attestait. Mais ils étaient une élite. Dans le plan d'études de 1890 tous les élèves de l'enseignement classique durent terminer la rhétorique avant de s'engager dans la voie des sciences. Les résultats furent concluants. Le régime actuel les a confirmés par une preuve éclatante : les élèves de la section C, soumis à une demi-spécialisation, puisqu'ils continuent leurs études latines, et seulement à partir de la seconde, arrivent en mathématiques élémentaires aussi avancés au moins que les élèves de la section D, complètement spécialisés dans les sciences depuis la sixième. Il est désormais avéré qu'on perd cinq ou six années précieuses pour la culture générale par une spécialisation prématurée.

1. *Avis de la Commission*, p. 45.
2. *Ibid.*, p. 47.

*
* *

Devant le néant de l'enseignement moderne, un seul parti s'offre donc au réformateur : restaurer les humanités grecques et latines, les seules capables, concurremment avec les sciences, l'histoire, une langue vivante, et la philosophie, de former une élite française; soumettre à ces disciplines tous les enfants aptes à faire des études, jusqu'à l'âge au moins où les sciences peuvent utilement devenir leur discipline principale.

En faveur du latin tout est dit, et la cause est entendue. On a suffisamment montré qu'apprendre le latin c'est encore apprendre le français, que la grammaire latine exerce l'enfant à la logique. La version latine est pour la pensée une discipline si exacte que bien des professeurs de mathématiques la considèrent comme utile à leur enseignement; de leur côté les professeurs de lettres lui accordent une efficacité singulière pour aiguiser l'esprit de finesse. Les œuvres latines enfin entretiennent le futur citoyen des vertus qui font la force des démocraties, sans compter le profit que tire la jeunesse d'un commerce prolongé avec la sensibilité d'un Virgile, la souriante sagesse d'un Horace et la morale éloquente d'un Tacite. Enfin, ignorer le latin c'est être condamné à ne comprendre qu'à moitié tant d'œuvres françaises, tant d'institutions et de mœurs françaises dont les racines s'enfoncent dans le passé romain.

On vante moins souvent les humanités grecques depuis que les programmes de 1902 ont pensé les anéantir. Il semble admis que ce soit désormais étude de mandarin. Il est vrai qu'elles ont une mauvaise presse parmi les lycéens paresseux, bien que le grec s'apprenne sans plus de difficulté que l'allemand, et soit beaucoup plus sympathique. Elles ont particulièrement pâti du système des options, destructeur de tout effort. Ce sont pourtant les éducatrices par excellence. Poésie, art, morale, éloquence, histoire, science, les Grecs ont créé tout ce qui anoblit l'homme et embellit l'existence ; sauf pour la philosophie et la science, ils ont rarement été dépassés. Ils ont inauguré dans le monde le culte de la

raison et celui de la beauté, auxquels se sont vouées depuis toutes les élites. Leurs poètes ont peint naïvement l'humanité naïve de leur temps, leurs prosateurs ont parlé à la conscience de ce peuple, dans la jeunesse de la civilisation, un langage élevé, si simple et d'une pureté si limpide que, depuis, leurs plus éminents disciples ont seuls pu y atteindre. « Le miracle grec » semble avoir été produit par une providence pour l'éducation de la jeunesse. Les chefs-d'œuvre grecs sont à peu près les seuls de la littérature universelle qui soient tout à fait à sa portée. On sait combien il est plus aisé d'intéresser des élèves aux héros simples d'Homère ou de Sophocle qu'aux personnages des tragédies françaises. Achille, Priam, Nausicaa, Antigone sont beaucoup plus près d'eux qu'Auguste, Polyeucte, Pauline ou Hermione. Et où trouver de pareilles ressources pour l'éducation de l'homme et du citoyen? Quelle « seconde langue » offre l'équivalent d'*Antigone* pour enseigner les lois non écrites de la conscience, du *Criton* pour prescrire l'obéissance aux lois de l'État, des *Philippiques* de Démosthène pour apprendre aux jeunes Français les devoirs des peuples libres et la honte qui attend ceux qui s'abandonnent? Par quel modèle remplacer la grande figure de Socrate? Quel catéchisme de morale tiendra jamais lieu de ces vivantes leçons? — Et comment s'expliquer Ronsard, comment Racine, comment Chénier, sans être initié à l'art et à la pensée grecques? Comment pénétrer quelques-unes des œuvres capitales du siècle dernier? Sans compter la poésie du Parnasse, il n'est pas sûr que l'hellénisme ait inspiré jamais, ni à l'époque de la Renaissance, ni dans la suite, rien de comparable à l'œuvre d'un Renan ou à celle d'un Anatole France. Est-il possible que pour les Français cultivés la *Prière sur l'Acropole* devienne une énigme, et que s'évanouisse le parfum alexandrin de *Thaïs*?

Les humanités classiques n'empêcheront pas la jeunesse de goûter les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Elle ne s'intéressera pas moins à la *Divine Comédie* pour avoir connu l'*Enéide*, ni à l'*Iphigénie* de Gœthe pour avoir expliqué celle d'Euripide. On se contentera de lui enseigner une seule langue vivante, puisque jamais les élèves n'ont pu en apprendre deux au lycée; si l'on renonce aux excès absurdes de la méthode directe, et si l'on se souvient qu'il s'agit avant tout de

former des esprits, cette étude contribuera heureusement à la culture générale.

Humanités classiques pour tous jusqu'à la première, avec un enseignement scientifique suffisant ; à partir de la première, études scientifiques prépondérantes pour ceux qui se destinent aux sciences, poursuite des humanités pour les autres ; philosophie à dose différente pour les deux sections, après la première partie du baccalauréat : un tel plan d'études permettrait de recruter des savants qui ne fussent pas dépourvus de lettres, et des esprits littéraires un peu moins ignorants des choses scientifiques. Inutile de charger les programmes. Il ne s'agit de faire ni des savants ni des érudits de dix-huit ans, mais de préparer des jeunes gens à la vie de l'esprit et de former des caractères. Beaucoup sauront peu de grec et de latin; beaucoup des meilleurs oublieront ces langues mortes; mais, pour avoir vécu leur jeunesse dans le commerce des plus hauts esprits, au contact de ce que l'humanité nous a légué de plus grand, pour avoir ne fût-ce qu'entrevu la pure beauté, pour avoir enfin respiré plusieurs années dans la région des cimes, nos lycéens descendront dans la vie active avec une intelligence et un caractère plus robustes. Et ils n'en seront pas moins des Français de leur temps, à moins qu'on ne tienne pour rétrogrades les hommes de la Révolution et tous ceux qui, depuis, nous ont guidés vers la démocratie, à moins qu'on ne range parmi les arriérés, un Michelet, un Renan, un Anatole France et un Jaurès.

Mais que faire des incapables? Ce qu'en avait fait Duruy : les écarter de l'enseignement secondaire. Les types inférieurs de baccalauréat supprimés, un grand nombre renonceront à des études trop difficiles pour eux. Il faudra éloigner les autres par les examens de passage, qu'il sera plus nécessaire que jamais de rendre efficaces, si l'on ne veut pas voir affluer dans les classes d'humanités toutes les non-valeurs recueillies aujourd'hui par les sections organisées à leur intention. Quand on renoncera aux vaines circulaires, et que des règlements rigoureux arrêteront les inaptes et les empêcheront de passer, fût-ce à l'ancienneté, dans la classe supérieure; quand on donnera aux proviseurs l'impression que leur éta-

blissement est jugé d'après la qualité, non plus d'après le nombre des élèves, quand aura disparu l'autonomie budgétaire des lycées qui incite à conserver des recettes ruineuses pour les études, quand enfin on assurera l'indépendance des professeurs dans les délibérations sur les examens de passage, en abolissant l'immoralité des notes secrètes qui les suivent à leur insu pendant toute leur carrière, on allégera facilement les classes de la masse inerte qui, depuis l'origine de l'Université, paralyse l'enseignement.

On rendra un inestimable service à des milliers d'enfants qui se fourvoieraient. Ils trouveront ailleurs un emploi de leurs facultés pratiques, si précieuses aujourdh'ui. On est confondu à la pensée du gaspillage d'activité productrice dont est responsable la superstition du baccalauréat. Si l'on ajoute aux 107 987 élèves qui fréquentent nos lycées ou nos collèges les quelque 60 000 des établissements privés, 167 987 enfants font des études secondaires[1]. De ce nombre si on estime qu'un quart en est incapable, cette évaluation paraîtra extrêmement indulgente. Qu'on songe, en effet, à la majorité de faibles réfugiés dans les sections B et D des lycées ou des collèges, et dans toutes les sections de l'enseignement privé, qui reçoit toutes les épaves. Donc plus de 40 000 jeunes gens qui pourraient débuter vers leur quinzième année dans les professions pratiques où leur place est marquée, du moins s'y préparer dans des écoles techniques, consacrent trois ans en pure perte à la poursuite d'un parchemin qu'ils discréditent. Nos régions dévastées réclament une armée de travailleurs ; nos champs, cultivés suivant des méthodes surannées, ne rendent pas ce qu'ils devraient ; notre commerce est à peine représenté à l'étranger ; notre domaine colonial, un des plus riches du monde, reste inexploité pendant que la France ruinée est tributaire de pays mieux organisés pour la production ; d'immenses territoires, qui pourraient fournir presque à tous nos besoins et, par surcroît, nous enrichir, demeurent en friche.

1. En novembre 1920, il y avait 96 318 élèves inscrits dans les institutions privées. Mais un très grand nombre y font tout au plus des études primaires supérieures. Le chiffre de 60 000 est une approximation vraisemblable. Celui de 96 318 est officiel. Il nous a été obligeamment communiqué, avec celui des effectifs de l'Université, par la Direction de l'Enseignement secondaire.

Mais nous nous livrons à la culture intensive de la plus inutile espèce de bacheliers! Dans la bataille économique dont dépend notre relèvement ou notre banqueroute, il ne nous est plus permis de retenir sans utilité de pareils effectifs trois ans de trop à l'arrière.

*
* *

Pour ceux qui sentent tout ce que la France doit de force et de prestige à sa culture traditionnelle, l'heure est émouvante où se décide la destinée de l'enseignement secondaire. Quand le monde entier se tourne vers notre patrie comme vers la seule éducatrice depuis que l'Allemagne s'est disqualifiée, quand d'Europe et d'Amérique on nous demande des maîtres et on nous confie des enfants à instruire, laisserons-nous déchoir l'Université? Nous devons à notre passé de ne plus sacrifier à la vanité des familles l'éducation française ; nous devons à nos élèves étrangers un enseignement qui ne soit pas dégénéré. Les bacheliers illettrés issus, depuis trente ans, par dizaine de milliers, de l'enseignement moderne, attestent sa faillite sous toutes les formes possibles. Assez d'expériences désastreuses. Reconstituons le bloc homogène des humanités grecques, latines et françaises, qui se complètent et se renforcent : ne frappons plus que de la saine monnaie. Plus d'études secondaires pour inaptes. Plus d'options prématurées, conseillères de paresse. Plus de baccalauréats inférieurs pour volontés infirmes. Réduire horaires et programmes, supprimer le double cycle : remèdes indispensables, mais insuffisants. Il faut aller chercher la racine du mal au fond de l'organisme : le patient ne sera sauvé que par le bistouri.

L. BLUM
Professeur de première au lycée Buffon.

DANTE ET LA PENSÉE MODERNE

I

Le 14 septembre 1921, il y aura exactement six siècles que Dante est mort à Ravenne. Il avait cinquante-six ans. A côté de plusieurs œuvres qu'il laissait inachevées, il avait pu conduire à terme sa prodigieuse *Commedia*, au titre de laquelle l'admiration des contemporains ajouta presque aussitôt l'épithète de *Divina*.

Cet homme avait vécu avec une singulière intensité : idéaliste impénitent, il avait connu par expérience toutes les déceptions que la froide réalité peut opposer aux rêves les plus généreux ; dès sa jeunesse, l'amour l'avait sacré poète, et l'amour, élargi, transformé, était resté jusqu'au bout son inspiration suprême ; chrétien fervent, dévoré de zèle pour le bonheur de l'humanité, il s'était jeté, vers la trentaine, avec toute l'impétuosité de son âme passionnée, dans la lutte des partis : il s'était exalté dans la résistance que la bourgeoisie florentine opposait, vers 1300, aux empiètements d'un pape entreprenant, et ce fut le point de départ de ses épreuves : exilé en 1302, il ne revit jamais les doux coteaux florentins, la « belle bergerie où il avait dormi agneau, haï des loups qui lui faisaient la guerre »; aucune amertume, aucune humiliation ne lui fut épargnée. Il se replia donc sur lui-même dans un isolement hautain : seules ses œuvres reçurent la confidence de ses

amours, de ses haines, de ses colères, de ses invincibles espoirs.

De très bonne heure une légende se forma autour de lui. Lorsque, sur le pas de leurs portes, les commères de Vérone voyaient passer cet homme au visage maigre et sévère, au regard un peu farouche, elles chuchotaient avec un petit frisson : « Voilà celui qui visite l'Enfer, qui en revient à son gré, et qui rapporte des nouvelles des damnés ! »

Son grand poème a été immédiatement copié, lu, commenté, avec une ferveur qui ne se démentit pas pendant le XVe siècle, mais qui s'atténua ensuite, lorsque, dans l'art et dans la poésie, triompha l'imitation rigoureuse de l'antiquité, puis le culte de Dante se réveilla au XVIIIe siècle, pour s'épanouir au XIXe avec une force irrésistible. L'Italie n'a pas été seule — elle n'a même pas été la première — à instituer une *Società Dantesca* (1888) consacrée à la vulgarisation des œuvres du grand Florentin, à l'étude approfondie de sa pensée, de sa vie et de son temps ; elle avait été devancée dans cette voie, en Allemagne par la *Dante Gesellschaft* (1865), et en Amérique par la *Dante Society* (1882). L'Italie a donné le nom de *Società Dante Alighieri* (1890) à son association patriotique la plus vivace. Dans le domaine scientifique, l'Angleterre, la France, la Russie ont apporté à leur tour un important tribut d'efforts à l'exégèse du divin poème. Celui-ci a été traduit, en totalité ou en partie, en vingt-cinq langues, sans compter une douzaine de dialectes italiens. Un bibliographe américain nous apprend que de 1800 à 1899 il n'a pas été imprimé moins de 440 éditions de la *Divine Comédie*, et que l'Italie a publié, dans le même laps de temps, une moyenne annuelle de deux cents études relatives à son poète national.

Le sixième centenaire de la naissance de Dante fut célébré en 1865, au milieu d'un grand enthousiasme patriotique, à Florence, alors capitale du jeune royaume d'Italie, par des cérémonies dont subsistent au moins deux monuments durables : la statue du poète par Enrico Pazzi, érigée sur la place Santa Croce, et le beau volume collectif intitulé *Dante e il suo secolo*, auquel ont collaboré F. D. Guerrazzi, Cesare Cantù, N. Tommaseo, Aug. Conti, Fr. Corrara, L. Cibrario, G. Puccianti, etc... Maintenant l'Italie et, avec elle, le monde civilisé tout entier s'apprêtent à honorer le

grand Florentin, à l'occasion du sixième centenaire de sa mort.

Comment ne pas se demander d'où vient cette popularité sans cesse élargie? La beauté de l'œuvre de Dante, cause première et essentielle de sa célébrité, ne justifie pas à elle seule les progrès que semble avoir faits la renommée du poète depuis un siècle ; il faut donc rechercher comment cet homme d'il y a six cents ans nous intéresse toujours si vivement. En d'autres termes, quels liens rattachent sa pensée et sa vie à la pensée et à la vie modernes?

Il y a là, au premier abord, quelque chose de déconcertant. Car ce que nous pouvons le mieux comprendre et aimer de ce poète — en dehors de son génie même, — ce sont moins ses idées que ses sentiments et son caractère : nous trouvons en lui un homme qui a beaucoup aimé, beaucoup souffert pour ses affections les plus intimes et les plus sacrées, qui a placé très haut l'idéal de sa vie, et qui, ayant vu tout s'écrouler autour de lui, s'est redressé dans son obstination à proclamer qu'il restait inébranlablement fidèle à son idéal. C'est donc par ses qualités morales — après son art — que nous sentons très près de nous ce poète formé à l'école du XIIIe siècle. Par sa pensée proprement dite, Dante nous apparaît aujourd'hui dans un lointain irrévocable ; et l'indice le plus certain de l'éloignement auquel il est voué pour nous, est le fait qu'il a placé son idéal dans le passé et non dans l'avenir. L'idée de progrès semble lui être restée étrangère : il n'a vu autour de lui que décadence et désorganisation. Il a célébré avec attendrissement le bonheur et la beauté de Florence au temps où c'était une petite ville qui « vivait en paix, sobre et pudique, dans le cercle étroit de ses antiques murailles » ; ses malheurs ont commencé le jour où elle a laissé s'installer dans son enceinte élargie quantité de nouveaux venus attirés par l'appât du gain, dont sa prospérité a fait des parvenus de la fortune et de la politique. L'autorité impériale subissait une grave éclipse ; la papauté, sortant de son rôle mystique, manquait à sa mission sacrée ; les ordres monastiques étaient corrompus, et les citoyens des libres communes s'entretuaient ; c'était partout le désordre, l'usurpation, l'anarchie. A ces maux, un seul remède : le retour pur et simple aux institutions données par Dieu aux hommes pour assurer leur bonheur terrestre et

pour les conduire à la félicité éternelle, c'est-à-dire l'Empire romain, chargé de la direction temporelle des peuples, et le pontificat romain préposé à leur direction spirituelle. Au-dessous de ces deux autorités suprêmes, il ne devait y avoir que discipline, obéissance, chacun à sa place dans l'attente du jour du jugement.

Entre les deux grandes factions qui déchiraient l'Italie, une raison pouvait faire pencher en faveur du parti guelfe en ce sens que, groupés autour de la papauté pour résister aux entreprises des empereurs germaniques, les Guelfes esquissaient un premier mouvement d'union italienne contre une intervention étrangère. L'esquisse était encore timide et assurément inconsciente ; il était certes malaisé pour un contemporain d'y apercevoir une perspective lointaine de groupement national, selon l'idée moderne. L'instinct médiéval de Dante ne s'y est pas trompé : élevé dans un milieu guelfe, il est nettement passé du côté des Gibelins, et a soutenu avec exaltation, avec véhémence, l'action engagée par Henri de Luxembourg pour écraser les Guelfes et en particulier Florence.

Il y a lieu d'ajouter que, dans le domaine purement intellectuel, Dante reste fortement attaché aux traditions du XIIIe siècle. Sa philosophie et sa science de la nature dérivent d'Aristote, à travers les ouvrages des savants arabes traduits en latin, et surtout à travers saint Thomas d'Aquin. Sa conception de la poésie repose sur la multiplicité des sens que doit renfermer un texte et sur son interprétation allégorique : le sens littéral est un beau mensonge ; la vérité ne s'en dégage que par une exégèse savante. Dante a du goût pour les prophéties, pour les rébus ; quelques-uns sont puérils, et plusieurs restent pour nous indéchiffrables. D'autre part, quiconque est familier avec ses œuvres en prose latine et italienne, sait combien son raisonnement par syllogismes procède de la méthode scolastique, et à quel point son latin est encore médiéval. Malgré l'étude passionnée de certains auteurs classiques comme Virgile, Dante reste très éloigné du type de l'humaniste tel que l'a d'abord réalisé Pétrarque, tel qu'il s'est généralisé au XVe siècle.

Tout cela devait être rappelé, parce que l'oublier équivaudrait à fausser la physionomie exacte de Dante. Mais tout

cela n'est qu'une partie de la vérité ; pour être complet, il faut ajouter que, au milieu de l'atmosphère médiévale qu'il a respirée à pleins poumons, Dante a eu pourtant des intuitions modernes qui font de lui un précurseur. Son raisonnement peut nous rebuter par sa forme ; mais il aboutit souvent à des conclusions qui nous agréent. Ce point de vue mérite d'être examiné avec attention ; et d'abord, voyons comment de ses conceptions politiques démodées se dégagent quelques lueurs de vérité moderne.

II

Un fait domine, aux yeux de Dante, toute l'histoire, toute l'organisation politique du monde ; c'est la dignité impériale de Rome. La fondation et le développement prodigieux de cette ville sont l'éclatante manifestation d'une volonté providentielle : Dieu a voulu que la terre entière fût soumise à un seul maître, Auguste, dont l'autorité juste et bienfaisante fît régner un moment la paix universelle : alors en effet furent fermées les portes du temple de Janus ; la « plénitude des temps » fut atteinte, et Jésus naquit à Bethléem. L'Empire, en assurant la paix du monde, avait rendu possible le salut de l'humanité, et Rome, souveraine de l'univers, était destinée à devenir la résidence du vicaire du Christ ici-bas.

Si l'homme avait été pur, si sa volonté s'était naturellement conformée à la volonté de Dieu, l'autorité pontificale aurait suffi pour régir le monde. Mais puisque l'humanité est en proie au péché, puisqu'elle vit en état de révolte constante contre la volonté divine, il est indispensable qu'elle soit maintenue dans l'obéissance par la force, c'est-à-dire par l'épée de l'Empereur. La dignité impériale ne devait donc pas disparaître avec la diffusion du christianisme ; malgré de longues éclipses, elle était toujours intacte : Charlemagne l'avait rétablie en se portant au secours de l'Église menacée par les Lombards ; puis le sceptre impérial était passé aux mains des sires germaniques que Dante considérait comme les légitimes héritiers des Césars : Henri VII de Luxembourg est pour lui « l'époux de l'Italie, la consolation du monde, la gloire du peuple italien, *Divus et Augustus et Caesar.* »

Mais alors une double question se posait : comment, dans la pratique, réaliser l'accord entre ces deux autorités qui se réclamaient également de Rome? — et comment, en droit, définir leurs rapports et leurs prérogatives? — La solution pratique est bien connue : ce fut le conflit séculaire du sacerdoce et de l'empire, la querelle des investitures, les violences exercées par les trois Othon contre les papes, l'humiliation infligée à Henri IV par Grégoire VII à Canossa, le court triomphe d'Innocent III, la lutte entre Frédéric II et Grégoire IX, enfin les événements auxquels Dante assista : les entreprises de Boniface VIII et la descente de Henri VII en Italie.

Les discussions des juristes accompagnaient le cliquetis des armes et les foudres ecclésiastiques. Du côté guelfe, on mettait en avant de nombreux et subtils arguments pour soutenir la prééminence de l'autorité pontificale et la dépendance de l'empereur. Dante, au troisième livre de son *De Monarchia* a pris la peine de réfuter un à un tous ces arguments, et il s'est flatté de les réduire à néant. Sa discussion est fort curieuse ; il vaut la peine d'en retenir deux ou trois points.

On disait : lorsque Charlemagne eut vaincu les Lombards, il se rendit à Rome et reçut la couronne impériale des mains du pape Adrien Ier (en réalité de Léon III). Dante répond : une usurpation ne crée pas un droit ; autant vaudrait soutenir que le pape est soumis à l'empereur parce que Othon Ier a déposé Benoît V et l'a exilé en Saxe, pour rétablir Léon VIII. L'exemple de Samuel, chargé par Dieu de déposer Saül, n'a pas plus de valeur, car Samuel n'était pas le vicaire permanent de Dieu sur la terre : il s'acquittait simplement d'une mission particulière. — Mais l'argument le plus célèbre et le plus curieux est celui du soleil et de la lune. Dieu a créé deux astres dans le ciel, un plus grand qui éclaire pendant le jour, l'autre plus petit qui brille la nuit. Ce sont les images des deux souverainetés, spirituelle et temporelle : et de même que la lune n'a de lumière qu'autant qu'elle en reçoit du soleil, de même l'empereur n'a d'autorité qu'autant qu'il en reçoit du pape. Dante aurait pu répondre que comparaison n'est pas raison, et qu'aucun motif valable n'oblige à identifier le soleil avec la papauté plutôt qu'avec l'Empire. Mais cela eût été trop simple ; il préfère observer que, soleil et lune ayant été créés

le quatrième jour, et l'homme seulement le sixième, il est absurde de soutenir que Dieu a donné une figure aux deux guides dont l'humanité devait avoir besoin, avant que l'humanité eût péché, avant même qu'elle existât. Quel est le médecin qui compose un emplâtre pour guérir l'abcès futur d'un malade qui n'est pas encore né? Et cela est irrésistible ! Dante observe d'ailleurs que, si la lune reçoit du soleil sa lumière, elle possède cependant en propre une certaine lueur, perceptible quand elle subit une éclipse, et qu'en tous cas elle ne tient du soleil ni son existence, ni son mouvement, ni l'influence qu'elle exerce. Poursuivant son raisonnement, il démontre que l'autorité impériale est parfaitement indépendante de l'autorité pontificale, puisque aussi bien l'Empire a été institué avant le pontificat, et que l'un et l'autre procèdent directement de Dieu : « De Lui, comme d'un point unique, bifurquent la puissance de Pierre et celle de César. »

A travers une dialectique qui nous est devenue étrangère, Dante arrive donc à une conclusion très moderne : il a compris la nécessité d'une séparation rigoureuse des deux pouvoirs. Bien loin de s'en tenir à l'idéal théocratique que tant d'autres, pendant des siècles, ont continué à caresser, il a nettement affirmé la complète indépendance du pouvoir civil à l'égard du pouvoir religieux, et réciproquement ; il veut que ce soient non le soleil et la lune, mais deux soleils égaux : « Rome, qui a enseigné la vertu au monde, possédait jadis deux soleils, qui éclairaient les deux routes, celle du monde, et celle de Dieu (*Purgat.*, XVI, 106). » Il serait souverainement ridicule de soutenir que Dante a prévu la formule « l'Église libre dans l'État libre », mais il est certain qu'il a dénoncé avec véhémence tout empiètement d'un domaine sur l'autre.

Aussi un des chapitres sur lesquels il n'admet aucun compromis est celui du pouvoir temporel des papes. Pour lui, la corruption du clergé et la décadence de l'Église à la fin du XIIIe siècle s'expliquent par les appétits et les ambitions qu'avait éveillés chez les clercs la gestion des intérêts temporels. L'amour des richesses, l'ivresse du pouvoir avaient empoisonné l'Église.

Fatto v'avete Iddio d'oro e d'argento,

s'écrie le poète dans l'Enfer, en présence d'un pape simoniaque (XIX, 12) ; et du haut du Paradis, l'imprécation de saint Pierre tonne encore plus terrible contre ses successeurs indignes :

In vesta di pastor lupi rapaci
Si veggion di quassù in tutti i paschi ! (XXVII, 55, 56).

L'éloignement des empereurs et leur abstention dans les affaires italiennes favorisaient les empiètements temporels des papes ; l'épée était brandie par la même main qui tenait la crosse pastorale : comment l'une et l'autre auraient-elles été bien maniées ? (*Purgat.*, XVI). Et le scandale allait plus loin ; ce n'était pas aux infidèles, mais à des chrétiens que les papes faisaient la guerre ! (*Inferno*, XXVII, 85 et suiv.). L'origine du mal? Dante la voyait dans l'institution du pouvoir temporel, dont il rendait responsable l'empereur Constantin. Avec tout le Moyen Age italien, il a cru authentique la *Donatio Costantini*, dont le texte circulait depuis le xe siècle. Le poète admet que l'intention du grand empereur avait été bonne, mais il estime que tous les malheurs de son siècle dérivent de là (*Parad.*, XX, 55-60) ; car l'empereur n'avait pas le droit d'aliéner son autorité sur une partie quelconque de son patrimoine, et l'Église n'avait pas le droit de posséder. Jésus n'avait-il pas dit aux Apôtres : « Ne prenez ni or ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton » ? N'avait-il pas déclaré : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ? Dante préconise donc le retour à la pauvreté évangélique la plus sévère :

O ignota ricchezza, o ben verace !

De là vient l'admiration profonde qu'il a vouée à saint François, fidèle et joyeux serviteur de Dame Pauvreté. (*Parad.*, XI).

Ami des contrastes qu'il ne craint pas de pousser jusqu'à la caricature, Dante oppose aux apôtres Pierre et Paul « maigres et décharnés, mangeant à n'importe quelle pauvre table », les prélats bien repus qu'il faut hisser sur leurs palefrois, recouverts, eux et leurs montures, de leurs somptueux manteaux,

Si che due bestie van sotto una pelle ! (*Parad.*, XX).

On voit que Dante, si respectueux du dogme, use d'une grande liberté de langage quand il s'agit de dénoncer les tares dont souffrait l'Église du XIIIe siècle. Ne disons pas qu'il fut un précurseur de la Réforme, mais sachons bien qu'il a souhaité ardemment une réforme, devenue nécessaire, des mœurs et de la discipline. N'oublions pas non plus qu'il ramenait toute la vie spirituelle à l'imitation, à l'adoration de la personne du Christ : en lui seul est le fondement de l'Église, répète-t-il avec saint Paul ; en lui seul aussi est le fondement de la foi, en dehors et au-dessus de toute prétendue tradition ecclésiastique.

Ramener l'humanité égarée au pur esprit chrétien, au culte en esprit et en vérité, telle apparaissait à Dante la mission sacrée des papes : ils devaient pouvoir s'en acquitter en toute liberté sans s'immiscer en rien dans les intérêts temporels. De leur côté, les empereurs avaient le devoir de respecter l'indépendance spirituelle des papes, mais en maintenant intactes toutes les prérogatives du pouvoir laïque. Jamais la séparation de la politique et de la religion n'a été plus nettement réclamée.

III

Ce christianisme élevé, désintéressé, dégagé des contingences de la politique, a beaucoup contribué, pendant la période du *Risorgimento*, à la popularité de Dante en Italie ; car des patriotes catholiques, comme Silvio Pellico, Gioberti ou Tommaseo, n'ont pas moins que les anticléricaux — Mazzini, Niccolini, G. Rossetti — exalté en lui le grand poète national de la nouvelle Italie.

Il y a fort à dire sur le caractère national de la politique dantesque ; ici comme ailleurs il faut éviter de jouer sur les mots. Le terme « nation » n'a guère pris sa signification moderne que depuis la Révolution française. Dante était trop hanté par le rêve impérial pour concevoir un ordre politique fondé sur le principe des nationalités. Par définition, l'empire devait englober tous les peuples de la terre ; c'était la monarchie universelle, c'est-à-dire la négation de tout régime national.

Mais sur ce point, nos idées modernes risquent de nous induire en erreur, car nous avons peine à concevoir un empire pacifique, qui ne soit ni conquérant ni oppresseur, et c'est ainsi pourtant que Dante l'imaginait. L'autorité de l'empereur devait s'exercer comme celle d'un arbitre, d'un juge suprême : il dictait des sentences, il donnait des ordres qui exigeaient une parfaite obéissance, une soumission immédiate. Pour imposer sa volonté aux récalcitrants, l'empereur recourait à la force ; c'est pour cela que Dieu lui avait mis l'épée en main. Mais comme il ne trouvait devant lui aucune armée nationale à combattre, il lui suffisait de disposer de ce que nous appelons des forces de police. Il n'était même pas nécessaire que l'empereur fût le souverain d'un état très puissant, car dans les mesures de coercition qu'il pouvait avoir à prendre, il devait compter sur le concours de ses vassaux fidèles. C'est à peu près ainsi que nous voudrions imaginer le président de la Société des Nations?

En effet, cette organisation respectait l'individualité de chaque état, petit ou grand, lui laissait ses institutions propres et son autonomie, dans la mesure où celles-ci ne rompaient pas l'équilibre dont l'empereur était le gardien jaloux. Parmi ces états, à côté des royaumes et des duchés, il y avait place, en Italie surtout, pour des républiques minuscules, pour ces communes remuantes, dont la prospérité, à la fin du Moyen Age, a préparé le grand mouvement intellectuel de la Renaissance. Ainsi la pensée de Dante oscillait entre deux infinis, l'utopie de la monarchie universelle d'une part, et de l'autre une poussière d'états rivaux animés d'une vie très intense. Entre ces deux extrêmes, il n'y avait pas de place pour ce que nous appelons des nations.

Cependant les citoyens de l'Italie moderne qui ont glorifié Dante comme un des prophètes de leur patrie affranchie et unifiée, n'ont pas été victimes de pures illusions. Ici encore, en dépit de certaines conceptions utopiques ou périmées, Dante a réellement célébré l'Italie de telle façon que les hommes du XIXe siècle ont pu distinguer dans son œuvre des présages assez précis de l'évolution politique à laquelle ils ont assisté.

Dans les régions riveraines de la Méditerranée, le poète conti-

nuait à voir des provinces, dont la première en dignité était l'Italie, souveraine de toutes les autres : *Donna di provincie.* Avec Rome, berceau et foyer de la puissance impériale, la péninsule constituait « le jardin de l'Empire ». Elle devait ce privilège à sa noblesse, à sa beauté qui, en échange, lui imposaient le devoir d'être mieux ordonnée qu'aucune autre province, dans l'intérêt de la paix générale non moins que dans le sien propre. Mais par la force des choses, si grande que fut la sollicitude de Dante pour le reste du monde, c'est l'Italie qui dominait toutes ses pensées. En fait, il parle assez peu des affaires des autres peuples, et uniquement par rapport aux intérêts italiens ; la seule politique pour laquelle il se passionne est, en définitive, celle de l'Italie ; en sorte qu'un lecteur, même attentif, peut fort bien, sans perdre de vue le caractère universel du rêve impérial de Dante, soutenir que son œuvre atteste surabondamment son patriotisme italien.

Il est exact encore que deux des traits caractéristiques qui contribuent à fixer la physionomie propre de l'Italie, en tant qu'unité politique et nationale, ont été fortement mis en relief par Dante. C'est d'abord son unité géographique dont les contours, à dire vrai, sont faciles à saisir ; en les rappelant le poète ne fait assurément que répéter des notions courantes. Mais il y apporte un rare souci de la précision, avec une prodigieuse ampleur dans l'évocation de paysages grandioses, tels qu'un œil humain ne saurait les embrasser dans leur totalité. Il désigne soigneusement les limites naturelles de l'Italie, à l'est et au nord, c'est-à-dire le golfe de Quarnero, « qui ferme l'Italie et baigne ses frontières » en y englobant l'Istrie, et d'autre part cette muraille des Alpes, franchissable seulement par la haute échancrure du Brenner, « qui borne l'Allemagne au-dessus du Tyrol », et cette barrière des pays latins est évoquée par Dante comme fond de l'admirable esquisse du système compliqué de vallées qui déversent leurs eaux dans le lac de Garde, « là-bas, tout au nord de la belle Italie ». Or ce sont là précisément les frontières que l'Italie devait atteindre un peu avant de célébrer le sixième centenaire de la mort de son poète. On ne saurait donc nier que Dante ait vu juste et loin.

Il y avait beaucoup plus de mérite à discerner un autre

aspect, capital, de la « personnalité » de l'Italie : l'unité de sa langue. Cette unité, pendant des siècles, s'est si bien dissimulée derrière la multiplicité des patois, qu'au XIXe siècle encore, on a discuté, non sans passion, sur la nature, sur les caractères de la langue italienne, et sur le point de savoir où se trouve le modèle auquel doivent se conformer les écrivains de toute la péninsule. Dès l'aurore du XIXe siècle, par une intuition géniale, Dante a reconnu le lien linguistique mystérieux et fort, qui, en dépit de différences profondes de mœurs, d'institutions et de climat, unissait idéalement toutes les populations éparses entre le demi-cercle des Alpes et les extrémités méridionales de la péninsule et de ses grandes îles, intuition merveilleuse si l'on songe que les premiers essais de poésie en italien, tentés en Sicile à la cour de l'Empereur Frédéric II, remontaient tout au plus à un siècle avant l'achèvement de la Divine Comédie ! La difficulté était de trouver une expression littéraire qui fût comprise, non seulement dans telle ou telle ville ou dans le territoire adjacent, mais dans la plus grande étendue possible des pays italiens, malgré la diversité des dialectes ; elle était aussi de donner au langage écrit une gravité, une noblesse que chacun reconnaissait au latin, mais dont la langue vulgaire était entièrement dépourvue.

Un des grands obstacles qui ont entravé la solution de ce double problème a été la résistance séculaire de l'esprit municipal en Italie. Bien que, depuis le début du XVIe siècle, les titres incontestables du langage de Florence aient été reconnus par une série d'Italiens originaires d'autres régions, rien ne saurait décider un Piémontais, un Vénitien ou un Napolitain à parler ou à écrire florentin — à supposer qu'ils en soient capables ! Le mérite éminent de Dante a été d'abord de s'élever au-dessus de cet esprit municipal, et de concevoir un idiome que nous pouvons déjà appeler national. Il a eu le courage d'écrire que le patois parlé à Pise ou à Florence est un *turpiloquium* aussi bas qu'aucun autre. En outre, grâce à une faculté d'observation exceptionnelle, il a reconnu, entre tous ces dialectes divers, nombre de traits communs ; tout le monde était frappé de leurs différences : Dante a saisi leurs ressemblances, ce qui était plus méritoire. Chacun d'eux,

dit-il, possède de bons éléments, utilisables pour constituer la langue « vulgaire illustre » de l'Italie ; mais aucun ne possède à la fois tous ces éléments. Il se compare à un chasseur qui, à travers les forêts, les montagnes et les pâturages d'Italie, poursuit un glorieux et insaisissable gibier, une panthère — dont ici la bigarrure est certainement allégorique — : partout il en trouve la trace, partout ses chiens en reconnaissent le fumet ; mais il doit se convaincre que la bête n'a aucun gîte fixe ; elle n'est pas ici ou là ; elle n'habite nulle part, parce qu'elle circule partout. Le « vulgaire illustre » d'Italie ne doit pas être cherché à Bologne, à Florence ou à Rome : il est répandu d'un bout à l'autre du pays, jusqu'à Turin et jusqu'à Trente, où il est encore reconnaissable malgré les inévitables mélanges qu'impose au langage de ces villes le voisinage de populations différentes.

On a pu penser que c'était là une brillante utopie, et rien de plus. Mais il faut se rappeler que Dante a joint l'exemple au précepte ; il ne s'est pas contenté de disserter sur le mouvement : il l'a démontré en marchant — c'est-à-dire que ses œuvres ont révélé et consacré la puissance expressive de la langue italienne ; or la langue de Dante n'est pas le pur dialecte florentin. Le poète a fait un constant effort pour imprimer à son expression un caractère de généralité où s'effacent les traits qui donnent à un patois sa physionomie propre. Il élève et élargit son langage en le rapprochant le plus possible du latin, source commune de tous les dialectes italiens, en y admettant nombre de formes étrangères à la Toscane et aussi de mots empruntés au provençal et au français, qu'une tradition littéraire alors très vivace avait rendus familiers aux lecteurs italiens ; et encore il forge des mots nouveaux, hardis parfois, mais dont le sens se dégage avec une clarté suffisante de leur formation même. Cette langue est une création de génie dont beaucoup d'éléments, certes, ont vieilli depuis six siècles, mais dont l'âme a conservé toute sa fraîcheur : c'est l'âme de la langue italienne elle-même.

A diverses époques, des esprits aventureux se sont réclamés de l'utopie linguistique de Dante pour essayer de résister aux partisans du purisme florentin ; mais ces derniers parurent triompher de façon définitive vers le milieu du XIXe siècle,

lorsque le milanais Manzoni eut donné l'exemple d'aller « rincer ses frusques dans les eaux de l'Arno ». En réalité, la doctrine manzonienne s'est tout doucement effritée au contact des faits : l'unification politique de l'Italie et la facilité infiniment accrue des voyages, ont établi entre toutes les provinces, du nord au sud, des relations dont, il y a moins d'un siècle, on n'aurait jamais imaginé la fréquence et l'intimité. Piémontais ou Vénitiens ont épousé des Napolitaines ou des Siciliennes ; ils ont élevé leurs enfants à Rome, à Florence, à Milan ou à Bologne ; cette nouvelle génération n'a plus de racines dans telle ou telle localité, elle ne parle aucun dialecte : elle ne sait que l'« italien ». Ce cas n'est pas encore le plus général ; cependant le bourgeois cultivé, qui passe sa vie entière dans sa ville natale, qui en conserve jalousement le dialecte avec les préjugés, ce témoin du « campanilisme » d'antan est un type qui, en Italie, disparaît très vite...

Bien plus ; cette fusion des provinces et de leurs idiomes s'est imposée de la façon la plus irrésistible à toutes les classes sociales même les moins cultivées, lorsque la grande guerre a jeté pêle-mêle, sur le front de bataille, de la Suisse à l'Adriatique, les brigades de toutes les régions : Sardes et Siciliens s'y sont couverts de gloire à l'égal des Alpins ; il leur a fallu souffrir, mourir, lutter, vaincre côte à côte ! Chacun, comme Dante autrefois, a dû faire un effort pour franchir les bornes étroites de son dialecte, afin de se faire comprendre de ces frères longtemps inconnus. La nécessité de cet effort ne pourra plus être oubliée. Le grand poète l'avait donc bien compris : la langue nationale de l'Italie ne s'est constituée telle quelle dans aucune ville privilégiée : chaque province en fournit les éléments et lui apporte quelque chose de sa vie propre.

IV

Au-dessus de la patrie italienne, envisagée dans sa dignité politique, dans son unité territoriale et linguistique, Dante a eu d'autres intuitions d'avenir, propres à frapper un moderne. Au premier rang, il faut placer son amour de la science, son

culte de la vérité, son ardeur à en conquérir la moindre parcelle, et l'exaltation où le plongeait la perspective d'ouvrir à nos connaissances des horizons nouveaux.

Ce poète ne s'était pas livré très jeune à l'étude. Il raconte que ce fut seulement après la mort de Béatrice (c'est-à-dire après 1290), qu'il chercha un apaisement à sa douleur dans le *De Consolatione* de Boèce et le *De Amicitia* de Cicéron ; encore éprouva-t-il, pour commencer, quelque peine à les bien comprendre. Il avait alors plus de vingt-cinq ans, et ce fut le point de départ de ses études philosophiques. Jamais il n'atteignit la richesse et la variété de culture qui distingua Pétrarque. Dante lut certes beaucoup et avec passion, mais avec des préoccupations fort différentes de celles qui inspirèrent plus tard les humanistes : l'histoire des siècles antiques, étudiés pour eux-mêmes, l'intéressait moins que les problèmes de la nature, du monde créé par Dieu, et de la destinée humaine. Dans cet ordre d'idées, tous les faits, les doctrines ou les théories que lui révélaient ses lectures excitaient au plus haut point son enthousiasme ; il les gravait dans sa mémoire, jusqu'à ce que, une nouvelle interprétation lui étant révélée, il rejetât les théories d'abord acceptées pour s'attacher à une explication nouvelle. Car il ne se contentait pas d'une science toute faite, qui eût pu épuiser une fois pour toutes sa curiosité : avec plus d'ardeur et de bonne foi que de critique, il recherchait sans cesse des notions plus complètes et plus sûres, et son œuvre conserve de curieuses traces de ces « progrès » de sa science. Dans son traité en prose, le *Convivio*, il avait expliqué, d'après Averroès semble-t-il, l'origine des taches de la lune ; mais ayant ensuite trouvé dans Albert le Grand une explication différente du phénomène, il s'empressa, dans son *Paradis* (ch. II), d'y adhérer en condamnant sa première théorie. Ailleurs, c'est le classement des hiérarchies angéliques qui est l'objet d'une correction analogue : il avait accepté d'abord celui qu'énonce Brunetto Latini dans son *Trésor ;* mais ensuite il opta nettement pour le classement indiqué par Denys l'Aréopagite et voulut mettre le lecteur en garde contre l'erreur commise à ce sujet par saint Grégoire (*Paradis*, c. XXVIII). Ce sont de minces détails, mais d'autant plus dignes d'attention qu'ils montrent mieux le soin avec lequel

Dante tenait à jour l'état de ses connaissances sur les questions les plus diverses.

Mais il y a dans l'*Enfer* un épisode dont la portée, au point de vue qui nous occupe, est infiniment plus haute, c'est l'épisode d'Ulysse. Dante tenait d'Horace que ce personnage « avait visité les pays et observé les mœurs de peuples nombreux ». Comment fut-il amené à faire de lui, un siècle et demi avant Christophe Colomb, le type du découvreur de mondes, de l'explorateur qui trouve une mort sublime dans une expédition hasardeuse? Le problème demeure obscur; mais à supposer même qu'un texte inconnu de nous ait pu faire penser à Dante qu'Ulysse mourut en mer, sans jamais revoir Ithaque, il est indubitable que l'accent qu'il a donné au récit de cette héroïque aventure reflète uniquement l'émotion personnelle du poète.

L'Ulysse dantesque est le navigateur obstiné, toujours avide de découvrir de nouveaux horizons. Il a déjà parcouru toute la Méditerranée, de l'île de Circé, au levant, jusqu'aux côtes d'Espagne et du Maroc; le voici devant les colonnes d'Hercule qui lui disent : « On ne passe pas ! » Alors une idée subite s'empare de son esprit : il faut voir ce qu'il y a au delà. Et se tournant vers ses compagnons, comme lui appesantis par l'âge, il leur tient un bref discours : « Frères, après mille dangers, nous voici arrivés aux limites occidentales du monde. Nous n'avons plus guère de temps à vivre ; ne dérobez donc pas aux courts instants dont vous disposez l'occasion d'explorer, en suivant la route du soleil, le monde inhabité. Considérez la dignité de votre race ; vous n'avez pas été créés pour vivre comme des bêtes, mais pour développer en vous l'activité et la science ! » Une ardeur inconnue s'empare alors de ces vieux marins; rien ne pourrait les retenir : ils mettent le cap à l'ouest, se courbent sur les rames et s'élancent d'un vol insensé, se dirigeant de plus en plus vers le sud. Les jours, les nuits se succèdent, cinq mois s'écoulent, et ils rament toujours ! Enfin ils aperçoivent au loin la silhouette d'une montagne si haute que jamais ils n'avaient vu la pareille; la joie gonfle leurs poitrines, quand tout à coup un ouragan s'abat sur leur fragile embarcation : prise dans un irrésistible remous, elle tournoie sur elle-même et coule à pic.

Il y a dans ce récit un élément surnaturel qu'il importe d'abord d'isoler. Cette montagne lointaine n'est autre que le Purgatoire, situé par Dante au milieu de l'océan, aux antipodes de Jérusalem ; aucun vivant n'y peut aborder, et cette interdiction est la cause véritable du naufrage des imprudents navigateurs. Mais ces détails ne sont pas ce qui retient le plus l'attention d'un lecteur moderne : son intérêt et sa sympathie sont attirés par la passion qui inspire la folle équipée d'Ulysse et de ses compagnons. Ils savent que la mort les guette — et c'est là une pensée qui est de mise à tout âge —, aussi veulent-ils consacrer le temps dont ils disposent à l'action la plus digne et la plus noble, non par amour de la gloire, car ils vont au devant d'un trépas obscur qui n'aura aucun témoin — il faudra un poète revenu de l'Enfer pour le raconter ! — mais en considération de leur haute mission : « Vous êtes, leur dit Ulysse, des hommes, incapables de vous confiner, comme les bêtes, dans la satisfaction des plus bas instincts. La dignité éminente de l'homme est de travailler à son perfectionnement, au sien propre et à celui de ses semblables, et c'est pour cela qu'une force irrésistible le pousse à développer son énergie créatrice (*virtute*) et à accroître ses connaissances. »

L'enthousiasme qu'excite ce discours chez les compagnons d'Ulysse est celui des grands explorateurs, des grands inventeurs, de tous ceux qui, au moment de faire un pas en avant, que l'humanité n'a encore jamais fait, ne comptent pour rien le sacrifice de leur vie, et alors commence la « course folle » (*il folle volo*). Dante a compris et traduit avec une force qui n'a jamais été dépassée le moment d'exaltation et de foi qui, à l'idée d'ouvrir aux hommes des horizons nouveaux, de mettre à leur disposition des moyens d'action encore insoupçonnés, abolit dans l'individu toute considération d'intérêt personnel.

Certes, ce dévouement sublime à la science, il est de tous les temps, mais avons-nous tort de penser que jamais l'humanité n'en a donné plus d'exemples qu'au cours des années que nous venons de vivre? N'est-ce pas, après le culte de la patrie, la religion de la science qui a eu le plus grand nombre de martyrs? Combien de vies ardentes n'ont pas été allègrement sacrifiées, par exemple, à la volonté de conquérir aux hommes le domaine de l'air et de réaliser au plus tôt toutes

les perspectives d'activité nouvelle que cette conquête leur promet? N'oublions donc pas le *folle volo* d'Ulysse, qui devançait tant d'exploits modernes, avec cette différence que nous ne croyons plus à un veto divin. Au reste, l'Ulysse de Dante n'y croit guère, à en juger par ce programme de progrès indéfini qu'il trace à l'humanité :

Fatti non forte a viver come bruti
Ma per seguir virtute e conoscenza !

En présence de l'Ulysse de l'*Enfer*, nous ne pensons plus au damné relégué par Dante, avec Diomède, avec Guido de Montefeltro et tant d'autres, parmi les conseillers perfides, nous pensons moins encore à son péché qu'à celui de Francesca quand nous considérons cette image sublime d'une volonté qui se livre sans réserve à un amour interdit, ou à celui d'Ugolin, victime de passions politiques qui lui inspirèrent à lui-même des actes répréhensibles, mais devenu pour nous l'incarnation définitive de la douleur paternelle soumise aux plus affreuses tortures : dans l'Ulysse dantesque nous ne pouvons voir que le glorificateur de l'énergie virile et de l'esprit de sacrifice, mis au service de la science.

V

Les caractères modernes de l'art de Dante sortent du cadre de cette étude. Mais ce n'est pas s'éloigner de la pensée du poète, considérée dans ses rapports avec la nôtre, d'observer que son art est moderne précisément parce qu'il ne se conforme pas en tous points aux règles de la poétique médiévale dont il était le fervent adepte. Certes il fait une large place au symbole ; il distingue soigneusement le sens littéral du sens allégorique, et l'interprétation de ses vers peut être tour à tour théologique, politique ou morale ; nous ne risquons pas de l'oublier, car il nous le rappelle assez souvent. Cependant défions-nous des critiques, anciens ou modernes, qui ne voient guère que cela dans la poésie dantesque, les uns parce qu'ils n'y ont jamais regardé autre chose, les autres parce que, absorbés dans le déchiffrement de ces rébus, ils finissent par perdre de

vue tout le reste. Mais ce n'est pas un paradoxe de dire que le symbolisme occupe une place limitée dans la *Divine Comédie*. En réalité, les deux éléments qui constituent la matière du poème sont l'élément didactique et l'élément poétique. Le premier ne se présente pas toujours, tant s'en faut, sous forme allégorique. Les enseignements placés dans la bouche des principaux guides, Virgile, Stace, Béatrice, saint Bernard, sont exposés sous une forme directe, en particulier dans le *Purgatoire* et le *Paradis*. L'allégorie n'intervient que dans certains cas particuliers, et alors elle y abonde, le poète s'en donne à cœur joie, par exemple aux deux premiers chants de l'*Enfer*, aux deux derniers du *Purgatoire*, et dans plusieurs autres passages. Mais l'élément poétique proprement dit — lyrique, descriptif, satirique ou dramatique — échappe à la tyrannie de l'interprétation allégorique ; le sens littéral se suffit à lui-même. Tel est le cas chaque fois que Dante parle en son propre nom, pour décharger son cœur ulcéré, ou pour exprimer son enthousiasme, chaque fois qu'il évoque des paysages ou des personnages réels, trace des portraits, déroule devant nos yeux une scène dialoguée ou mimée, nous initiant ainsi à la vie et à la pensée de son siècle.

Faut-il faire un crime aux lecteurs modernes de la *Divine Comédie* de ce qu'ils s'attachent surtout, ou même uniquement à ces pages, qui sont d'ailleurs les plus nombreuses dans l'*Enfer*? Peu de dantologues résistent à cette tentation, et il y a en effet d'admirables morceaux dans les parties plus sévères, dont se détourne trop souvent l'attention des lecteurs. Mais sans perdre son temps en reproches vains, il convient surtout de souligner le fait que ce poète du XIVe siècle a été capable de s'affranchir constamment des formes étroites et rigides dans lesquelles ses contemporains, et beaucoup de ses successeurs, enfermaient l'expression de leurs idées et même de leurs passions. C'est parce qu'il a si bien su, à l'occasion, s'évader de son temps que Dante réussit à être tout près du nôtre. Homme du Moyen Age, il l'est assurément, mais avec des échappées lumineuses de pensée et de sentiment modernes; et c'est par là, en fin de compte, que la puissance de son génie se manifeste avec le plus d'éclat.

HENRI HAUVETTE

LA FAMINE EN ALGÉRIE

C'est pire qu'en 1868, a dit l'autre jour un caïd à barbe trop noire dont les souvenirs d'homme fait remontent au second Empire. Dans la courte histoire de l'Algérie française, la famine de 1868 est célèbre. Le nom du cardinal Lavigerie y est resté attaché, parce qu'il a sauvé, recueilli et converti des orphelins, avec lesquels il a tenté une curieuse expérience de colonisation. Et aussi le nom de Rouher, le ministre de Napoléon III, qui monta à la tribune du Corps législatif, pour répondre à ce qu'on appellerait aujourd'hui une interpellation sur la famine. Le grand discours de Rouher trahit une préoccupation essentielle et unique, celle de dégager la responsabilité des bureaux arabes et d'incriminer les colons, c'est-à-dire de défendre le Gouvernement et de contre-attaquer l'opposition. L'autre jour notre Chambre de 1921 assistait à un spectacle analogue : elle voyait, à propos de famine, un député algérien chercher à renverser le Gouverneur, qui se défendait. Qu'une catastrophe intéresse le Parlement et à sa suite le public parisien par l'aliment qu'elle apporte aux luttes politiques, c'est parfaitement humain. « Trente mille citoyens noyés, s'écrie le conspirateur d'Anatole France, ce n'était donc rien? Le ministère et le Gouvernement n'en auraient donc éprouvé ni difficultés sérieuses ni péril réel [1]? »

Qu'arriverait-il cependant si on essayait de se placer à

1. *M. Berger à Paris*, p. 395.

un point de vue différent, si on examinait la catastrophe en elle-même dans son évolution et dans ses causes profondes, avec le désir de la comprendre, et par conséquent de l'atténuer peut-être, si c'est encore possible? Évidemment on courrait le risque de n'intéresser personne, surtout lorsqu'il s'agit de l'Algérie lointaine. C'est précisément ce risque auquel on va s'exposer ici de propos délibéré.

***

La menace est apparue l'an dernier, en 1920, à la fin du printemps, et quand on voulut remonter à l'origine du mal les médecins consultants diagnostiquèrent d'abord une erreur administrative de statistique. Dans le courant de l'hiver, confiant dans les renseignements précis qu'il avait sur l'importance des stocks, le Gouvernement général d'Algérie, sollicité par la métropole déficitaire, avait autorisé l'exportation des céréales. Or quand la récolte nouvelle s'annonça très mauvaise, on s'aperçut d'un coup que les stocks visibles de blé étaient lamentablement insuffisants. Que signifiait ce découvert redoutable? On n'hésita pas un instant, et on cria haro sur le service de la statistique.

Notez que ce sentiment est très naturel et même légitime. Sur les statistiques algériennes, les anecdotes gaies foisonnent. Pour ne citer que celles dont le temps a dilué le venin, on pourra vous raconter l'entrevue de M. Le Myre de Vilers avec un de ses subordonnés. En ces temps lointains, le rouage principal de l'administration algérienne, le Gouverneur mis à part, était le directeur général. Feu Le Myre de Vilers, qui occupait ce poste, se serait vu apporter un beau jour une statistique des terres livrées à la colonisation. « Ah ! voilà qui promet d'être intéressant, voyons cela. Hein ! ce sont là vos totaux ! mais, monsieur, vous n'y entendez rien, c'est absurde. — Cependant, monsieur le directeur général, mes tableaux sont établis avec une conscience scrupuleuse, je crois avoir éliminé les chances d'erreur, j'ai confiance que mes résultats sont exacts ! — Il s'agit bien de ça, je vous donne l'ordre formel, entendez-vous ! de tripler tous vos chiffres. »

Ceux qui ont connu Le Myre de Vilers retrouveront, je

crois, une bonne caricature de sa manière abrupte et impérieuse dans cette anecdote peut-être controuvée. Même exacte elle ne semble pas répondre à des réalités actuelles. A notre administration contemporaine, si étroitement contrôlée et ligotée, notre imagination ne prête pas volontiers la fantaisie débridée. Ce n'est pas l'audace qui est son défaut mignon. Si l'honnêteté des intentions suffisait, les statistiques algériennes seraient apparemment excellentes.

En fait, nul ne peut conserver d'illusions sur elles, qui ait jamais eu l'occasion de s'en servir, de les contrôler peu ou prou. Les hommes mêmes qui les établissent ne font pas de difficultés à confesser leur impuissance. A la base de tout le système actuel qui trouve-t-on? les petits fonctionnaires indigènes de la commune mixte, les chaouchs, les gardes champêtres : ce sont eux qui fournissent les chiffres, et ces orientaux ont pour l'exactitude une indifférence congénitale. Dans les cas les plus favorables, c'est-à-dire dans les communes mixtes, les renseignements sont recueillis par un secrétaire de mairie, qui a une infinité d'autres chats à fouetter.

Le *Census* des États-Unis serait peut-être la première statistique du monde. Le volume concernant les céréales est attendu avec impatience, dit-on, dans toutes les bourses de la planète, au bout de tous les fils télégraphiques, et dans l'heure qui suit la publication le prix du blé fait sur tous les marchés le bond le plus considérable de l'année. Mais l'Amérique met à la disposition de ses services administratifs des ressources calculées avec une prodigalité intelligente. Par surcroît l'Américain typique, tel qu'on se le représente communément, a la passion du chiffre précis; le *Census* s'établit apparemment avec la collaboration instinctive de cent vingt millions de cerveaux exacts. L'Algérie ne peut pas espérer que ses statisticiens soient soutenus par une pareille ambiance. En revanche elle pourrait mettre à leur disposition les ressources financières sans lesquelles une organisation est impossible. Elle y songe depuis qu'elle a touché du doigt que la pingrerie budgétaire, en matière de statistiques, est susceptible d'être ruineuse.

En effet, dès qu'elle pensa n'avoir plus en réserve une quantité de blé suffisante, elle jeta comme c'était son devoir un

cri de détresse, et elle importa de tous les coins du globe, aux prix qu'on lui imposa. Elle n'avait rien d'autre à faire, mais ça lui coûta horriblement cher. Il eût été bien plus économique d'avoir des statistiques en qui on pût avoir une confiance absolue. Il faut souhaiter que la leçon profite, sans peut-être l'espérer tout à fait. Toute l'administration française, l'algérienne comprise, a une tendance bien connue à la parcimonie coûteuse. Les journaux ont été pleins de « grandes pitiés » : celle des églises de France ; celle des laboratoires scientifiques; il faudrait ajouter celle des bureaux de statistique.

Notez cependant que, depuis un mois, sous nos yeux l'aspect du problème vient de se modifier totalement. Les statistiques algériennes doivent être consultées avec une sage méfiance, c'est entendu. Dans l'espèce pourtant, en ce qui concerne les stocks de céréales, en 1920, il apparaît aujourd'hui qu'elles étaient à peu près exactes, que ç'ait été par hasard ou par vertu. Le resserrement du marché, à partir du printemps 1920, la rareté et le haut prix des céréales, qui avaient fait concevoir de si vives craintes, tout cela était artificiel, au moins pour une très grande part. La nouvelle récolte, celle de 1921, s'annonce merveilleuse, et cette perspective dans tout le pays fait affluer au marché le blé de l'an dernier. Il se cachait ; dans ce pays de silos il est littéralement exact de dire qu'il se terrait. Voici une anecdote amusante qu'on raconte dans le département de Constantine et à travers laquelle il me semble qu'on voit la situation dans sa réalité humaine, dans les gestes d'hommes en chair et en os.

Dans une famille indigène, le père vient de mourir brusquement, un père à son aise, qui avait du bien au soleil. Comme il est d'usage dans toute famille musulmane, le père n'a jamais eu de son vivant un seul des siens en qui il pût se fier, et par conséquent il emporte avec lui dans la tombe tous ses menus secrets. Les fils héritiers se rappellent fort bien avoir vu le champs couverts d'une superbe moisson ; mais ils ne savent pas ce qu'elle est devenue. Le père l'a-t-il vendue? C'est peu probable, on retrouverait l'argent. L'a-t-il ensilotée? vraisemblablement, mais où? Rien de mystérieux comme un silo une fois refermé ; l'orifice est indiscernable, on a fait passer la charrue dessus. Le père a fait l'ensilotement en cachette, de

nuit, tout seul avec son mulet. Il n'y a plus que le mulet qui sache. C'est lui que les fils vont interroger : pourquoi pas? A la nuit tombante on le bâte, on le charge de blé, et on se garde bien de lui donner une direction. Il prend tout seul le sentier qu'il a suivi tant de fois ; il le suit une fois de plus, sans hésitation, sans erreur, avec sa mémoire infaillible et son air de penser à tout autre chose, broutant çà et là au passage : quand il arrive au silo il s'arrête, pile. C'est bien là, le sol sonne le creux, le problème est résolu.

N'est-ce pas une histoire charmante, fleurant une humanité dont le subconscient est en communication profonde avec celui des bêtes? Elle fait toucher du doigt, j'imagine, comment en un pareil pays il est plus malaisé qu'ailleurs de recenser les céréales.

Ainsi est-il advenu que l'Algérie, après s'être crue démunie de blé, en a plus qu'il ne lui en faut. L'autre jour le Gouvernement général a dérouté par télégraphe un bateau chargé de grain, en route pour Oran.

Mais alors il n'y a pas de famine, ou il n'y en a plus? Tout dépend du sens qu'on donne à ce mot. Les greniers sont pleins, c'est entendu. Mais beaucoup de milliers d'estomacs sont vides.

***

Voici, par exemple, des faits dont je puis témoigner. L'autre semaine, le 2 avril si je compte bien, à quatre heures de l'après-midi, sur le vague sentier qui suit l'oued Djemaa, affluent du Chéliff, j'ai vu de mes yeux et j'aurai pu toucher de mes mains le cadavre d'une femme morte de faim. Elle était repliée et recroquevillée sur elle-même, effondrée en un tas indistinct de membres nus et de loques grisâtres, au grand soleil, dans l'herbe haute, piquée d'asphodèles et de bourraches. C'était une jeune femme de dix-huit ans, bien connue dans le pays. Une Telle du douar Un Tel. Et on pouvait reconstituer ses derniers moments : elle venait de la ferme voisine, où elle avait mendié un morceau de pain, et elle essayait d'aller à la suivante : seulement elle avait épuisé, sans s'en rendre un compte précis, ses dernières réserves de forces : en ligne droite, et en terrain plat, ça allait encore tant bien que mal, mais

le sentier faisait un coude brusque et franchissait un ravineau. Ce petit obstacle se trouva insurmontable. La femme trébucha, s'écroula, et ce fut fini.

J'ai passé dans la vallée de l'oued Djemaa quelques heures entre deux trains, c'est pour cela que j'ai vu seulement un cadavre le long du sentier. Dans ce coin de l'Algérie et dans plusieurs autres, hélas ! ce genre de spectacle est aujourd'hui commun. Ou du moins il n'est pas rare. Efforçons-nous d'être exact sans dramatiser. Oui, c'est parfaitement certain, il y a en ce moment des provinces algériennes où des indigènes meurent de faim à la lettre, au grand jour, sur le chemin, au vu et au su de tout le monde ; c'est absurde, c'est horriblement pénible, mais c'est comme ça.

Le touriste n'a pas besoin de quitter son compartiment de chemin de fer pour prendre un contact direct avec la famine, il lui suffit de mettre la tête à la portière. Il y a des gares où le train est assiégé par l'armée des affamés. Ce seront si vous voulez, par exemple, les gares de Guelt-es-Stel et de Hassi-Bahbah, sur la ligne Blida-Djelfa. Mais il est bien entendu que sur tous les réseaux, sauf peut-être les tout à fait grandes lignes parcourues par les rapides on trouve des gares, où le troupeau des *meskines* assiège les portières. Car un mot est né spontanément dans le sabir franco-arabe de 1921 pour désigner ces échantillons nouvellement apparus d'humanité parvenue au dernier terme de la cachexie. On dit les *meskines* : le mot a jailli tout naturellement de l'instinct populaire d'un pays bilingue, parce qu'il appartient un peu aux deux langues : c'est notre mot français « mesquin », dérivé de l'arabe depuis des siècles.

Ne vous rappelez-vous pas avoir vu dans les journaux illustrés anglais des photographies d'indigènes affamés dans quelqu'une de ces famines célèbres qui désolent périodiquement l'Inde anglaise? Nos meskines ont l'air d'avoir posé pour ces photographies-là ; et pourquoi en effet ne les a-t-on pas photographiés eux-mêmes? On l'a peut-être fait. Parmi les touristes nombreux qui en ont eu ce spectacle sous les yeux il s'en est trouvé assurément qui avaient un Kodak. Allons-nous un de ces jours retrouver les « meskines » dans *l'Illustration* ?

Ils sont sensationnels parce qu'ils sont des momies ambulantes ; leur aspect révèle des possibilités de maigreur qu'on ne soupçonnait pas. La figure est impressionnante, parce que tous les os de la face transparaissent, une tête de mort avec des yeux. Et aussi des membres inférieurs, qu'on voit très bien parce que le meskine est presque nu : ces tibias et ces fémurs décharnés sont irréels hors d'une gravure de danse macabre ; on a l'impression qu'ils ne pourront pas continuer à supporter le poids du corps, ils vont casser ou crouler. Les bras, les poignets et les mains tendus pour l'aumône ont l'air d'une silhouette dessinée par transparence aux rayons X. Le plus terrible peut-être c'est la réaction que provoque la vue d'un morceau de pain : les yeux des têtes de mort s'enflamment instantanément, les mains squelettiques et le corps tout entier sont projetés en avant comme par la détente d'un ressort. On assiste à des bousculades féroces, silencieuses comme les grandes passions. Il s'agit d'une bouchée de pain.

Les meskines tiennent à peine debout, on les renverse avec un doigt. L'autre jour cependant le lieutenant L. était chargé de leur distribuer un tas de blé. Se fiant trop à leur faiblesse il prit des mesures disciplinaires insuffisantes. Le flot lâché des meskines le submergea d'un coup. « Ils m'ont roulé dans le tas de blé, disait-il en riant, j'ai dû appeler du secours ; et le soir j'ai passé une heure à m'épouiller. » Car les haillons innommables des meskines sont, bien entendu, couverts de vermine.

Quand on cause avec les officiers, les administrateurs, les médecins qui sont chargés de combattre le fléau, ils vous font voir le côté psychologique de la famine, les ravages moraux.

La plupart des « meskines » sont des femmes et des enfants, résidu de la famille dissoute. L'homme a fui, abandonnant tout, sans esprit de retour. Très souvent il s'est engagé, parce qu'à la caserne il sait devoir trouver la soupe. Mais il a touché sa prime d'engagement. Qu'en a-t-il fait? L'a-t-il du moins laissée aux siens? Jamais de la vie. Il l'a dépensée en une nuit à la maison publique avec les petites ouled-nayl. Cette dissolution de la famille scandalise l'observateur, mais ne l'étonne qu'à demi. Quiconque a le contact de l'Orient sait combien la famille musulmane est moins solidement cimentée que la nôtre.

Le dévouement maternel, qui a la profondeur d'un instinct animal, a généralement tenu bon. Pas toujours pourtant. On cite quelques femmes qui, ayant à choisir entre leur amant et leurs enfants, ont donné à l'amant la ration des petits. Le cas le plus tragique qu'on m'ait conté est celui-ci. Une mère s'est présentée trois jours de suite à la distribution, la figure sereine, tenant dans ses bras, dans l'attitude de la vie, le cadavre emmaillotté de son poupon. Il s'agissait de toucher double ration, la sienne propre, et celle du bébé défunt.

Ce qui a frappé les observateurs plus que tout le reste, c'est la mort de la jalousie masculine. On sait la violence volcanique de ce sentiment dans la société musulmane. Le jeune Européen qui prend contact avec l'Orient est averti dès le premier pas que le moindre flirt peut être mortel. Les Mauresques vivent cloîtrées et ne sortent que voilées jusqu'aux yeux. L'Islam est endogame, et en Algérie, après quatre-vingt-dix ans de contact entre les deux races, il n'y a pas pratiquement un seul métis. Ce sentiment primordial, fondement de toute la société, a complètement disparu parmi les meskines ; la femme s'y promène aussi peu vêtue qu'une négresse de la forêt vierge, et ça ne choque personne. Ça nous paraît la fin de tout, le renoncement à soi-même. On songe aux histoires classiques de grands fauves fuyant devant l'inondation d'un fleuve tropical en voisinage paisible avec les antilopes, les sentiments usuels les plus profonds annihilés par le cataclysme.

Voilà donc ce qui se passe dans l'Algérie de 1921. Et bien entendu, ce n'est pas dans toute l'Algérie. L'année de sécheresse n'a produit ces effets meurtriers que dans les steppes du Sud et dans les coins les plus arides du Tell. On n'a pas dressé la carte de la famine. On sait cependant que le Chéliff a souffert, surtout les vallées profondes de la rive gauche, orientées Nord-Sud et défilées des pluies du Noroît ; celle de l'oued Djemaa par exemple, et plus encore, dit-on, celle d'Ammi Mouka. On sait aussi que les Kabylies et le Tell constantinois se tiennent très bien en bloc. Même dans les régions les plus atteintes, ce n'est pas la totalité de la population qui est frappée, tant s'en faut. Pour fixer les idées, disons que dans le cercle de D., une des régions les plus touchées, sur une popula-

tion totale de 87 000 habitants, 5 000 meskines ont été secourus. Il est vraisemblable malheureusement que beaucoup sont morts, ou traînent entre vie et trépas, hors de portée de tout secours possible. Le chiffre de 10 à 12 000 meskines serait en tout cas un maximum. C'est le huitième de la population. Et quand on envisage cette proportion, assez faible après tout, on peut la trouver rassurante. Mais qu'il y ait dans une seule circonscription 10 à 12 000 individus morts ou menacés de mourir de faim, cela est simplement épouvantable.

***

Les faits sont donc très bien connus. Il y a d'une part abondance de blé, ce n'est pas douteux. Et d'autre part on meurt de faim. La contradiction n'est pas embarrassante. C'est que pour manger du blé quand on n'en possède pas soi-même, il faut en acheter. Ce qui manque aux meskines, c'est la possibilité d'acheter. Il n'y a pas famine ou disette au sens traditionnel du mot. Il y a krach financier et crise de chômage, ou du moins l'équivalent algérien de ce que nous appelons de ces noms chez nous.

Notons que c'est une circonstance aggravante et non pas du tout atténuante. On s'en doute rien qu'à prononcer ce nom : crise de chômage. Nous savons très bien ce que c'est, nous autres Européens, par expérience personnelle et actuelle. Une crise pareille est malaisée à dénouer chez nous-mêmes, *a fortiori* dans une société fort éloignée de la nôtre, dont nous n'avons pas le maniement instinctif. Quand il s'agit simplement d'un déficit dans le stock de blé, on le comble par importation, le remède est bien simple. Mais lorsque ce remède a été appliqué sans succès, que faut-il faire? Tâcher de comprendre d'abord. Ceux qui luttent sur place avec le fléau l'analysent à peu près comme suit.

Naturellement à la base de tout il y a l'insuffisance des pluies en 1920. L'année prise dans son ensemble n'a pas eu tout à fait son compte global. A titre d'exemple, le pluviomètre de Lavigerie (près l'oued Djemaa) a donné pour 1920 un total de 500 millimètres, au lieu de 600, moyenne des années précédentes. Par surcroît ces pluies ont été mal réparties sur

les mois de l'année : le printemps n'a pas eu son compte. Une étude météorologique serrée de l'année 1920 n'a pas été faite. Pourtant quand on feuillette rapidement les tables du service météorologique, il ne saute certainement pas aux yeux que l'écart de la moyenne explique suffisamment l'immensité de la catastrophe.

Seulement d'autres facteurs ont joué. Les familles des soldats indigènes ont naturellement touché l'allocation pendant la guerre. Elles en ont vécu et se sont déshabituées de l'effort : la suppression de l'allocation les a désemparées. Nous avons connu cela en France et nous en avons souffert. Le déséquilibre causé de ce chef semble plus accusé en Algérie que chez nous. Parce que la même somme d'argent allouée par l'État y représente dans le genre de vie indigène une plus grande somme de possibilités que chez nous. Et parce que l'Oriental a un moindre souci du lendemain, vit davantage dans le jour présent.

Beaucoup d'argent néanmoins a passé dans les mains des musulmans algériens, puisqu'il faut compter non seulement avec les allocations mais encore avec la hausse des salaires. Seulement tout cet argent-là était du papier, dans lequel les indigènes n'avaient aucune confiance ; ils s'en sont débarrassés ; tout ce qu'ils n'ont pas consommé immédiatement de la main à la bouche ils l'ont placé en bêtes et surtout en moutons ; c'est en moutons qu'était constitué tout ce qu'ils pouvaient avoir de réserves pour faire face à l'imprévu. Par la dépréciation du papier les troupeaux étaient devenus, si on peut dire, le seul compte en banque des indigènes. Or, la sécheresse de 1920 a brûlé tous les pâturages, et fait mourir par conséquent une proportion effrayante du cheptel.

Mais ce n'est pas tout. Prenez en considération le sud de l'Algérie plus particulièrement, la région des hauts plateaux et des steppes, qui est le pays par excellence de la famine. Là le mouton n'est pas seulement la réserve bancaire, c'est encore la monnaie d'échange. C'est seulement avec du mouton qu'on a coutume d'acheter du blé que le pays ne produit pas. Or on sait la hausse des prix sur le marché mondial du blé. Elle est encore plus accentuée qu'ailleurs dans le sud algérien, parce qu'elle y est multipliée par la hausse des prix de transport.

Le blé s'est vendu et se vend encore dans le sud 150, 180, 200 francs l'hectolitre. Et ç'a été le moment précis où la valeur du mouton, monnaie d'échange, tombait au voisinage de zéro franc par tête. Car dans l'été de 1920 on a vu vendre vingt sous en moyenne des moutons d'ailleurs agonisants. Supputez l'effet d'une pareille oscillation en sens inverse des prix sur la famine algérienne.

Les allocations et leur suppression, la dépréciation du papier-monnaie, la hausse fantastique sur les prix du blé et des transports, tout cela ce sont des conséquences bien connues de la guerre, des conséquences très générales, planétaires. La famine algérienne, comme tant d'autres kracks dans le monde entier, est une répercussion de la guerre. Je crois que c'est sa marque essentielle quoiqu'on n'y pense pas d'abord. Naturellement c'est l'année mauvaise, l'année de sécheresse, qui a tout déclanché. Mais des années de sécheresse l'Algérie en a connu de tout temps depuis des millénaires. En temps ordinaire son organisme social et économique a des ressources profondes pour y faire face. Malheureusement ce temps-ci n'est pas ordinaire. L'organisme a été troublé et affaibli par la guerre. Les réflexes usuels n'ont pas joué. C'est là ce qui explique la profondeur de l'effondrement. C'est là aussi ce qui rend la guérison lente et difficile. On est en face d'un mal tout nouveau ; les vieux remèdes usuels sont inefficaces ; la nécessité d'inventer, de créer, apparaît inopinément.

***

Si les dévouements individuels suffisaient, la crise eût été conjurée déjà. Des indigènes et des Européens ont rivalisé d'abnégation. L'iman de Z... a hypothéqué toute sa fortune pour nourrir les meskines, avec une discrétion et une simplicité musulmanes. Le capitaine du bureau arabe, qui n'a pu manquer de le savoir, lui a demandé une liste de ses dettes, en se faisant fort de lui en obtenir le remboursement. Mais l'iman a refusé : « Mes aumônes ne regardent que ma conscience et Dieu. »

On sait que le typhus a pour porte-germes le pou de vêtement, *pediculus vestimenti*, celui qu'on a pendant la guerre surnommé *toto*. Ceux qui se dévouent aux meskines risquent

donc le typhus et le savent. Le typhus est devenu dans le sud un sujet habituel de conversation, une physionomie familière. Ce n'est pas, dit-on, une maladie si désagréable. Comme elle porte sur le bulbe, le malade bat la campagne depuis le premier moment jusqu'au dernier, il ne souffre pas et ne se voit pas mourir.

Ainsi est parti le caïd Ben-Chérif; il venait de publier sur les villes saintes de l'Islâm un livre que n'est pas du tout inexistant. En Algérie il était universellement connu par sa beauté que soulignait une élégance raffinée, il avait un sens féminin des étoffes et des couleurs : « *la gomme arabique* » tel était le sobriquet sous lequel Alger l'a désigné depuis quinze ans. Sa mort magnifique fait ressortir que ce sobriquet était décidément un peu court pour silhouetter l'homme tout entier.

Beaucoup d'autres ont pris le même chemin. Des officiers comme le capitaine Boinot, de Laghouat. Des administrateurs comme celui d'Ammi-Moussa. Des médecins, des infirmiers. Tous bien entendus n'ont été frappés que parce qu'ils étaient avec les meskines en contact quotidien de sauvetage. Le martyrologue est déjà long.

En règle générale, les administrateurs civils ont été, je crois bien, moins efficaces que les officiers. S'il me fallait être meskine je prierais Dieu que ce fût en territoire militaire. La raison est que depuis quelques années on s'est ingénié à désarmer l'administrateur ; on lui a rendu extrêmement difficile toute initiative énergique. On l'a fait par entraînement pour ces doctrines sentimentales, d'origine jeune-turque, que la métropole s'obstine, je ne sais pourquoi, à appeller indigénophiles. Il ne faut pas perdre une occasion de montrer une fois de plus, dans un exemple concret, que la philanthropie aveugle est meurtrière. Mais il est bien entendu que les administrateurs, comme les officiers, ont été dévoués jusqu'à la mort éventuelle.

L'administration algérienne, prise dans son ensemble, a jeté les millions sans compter, comme elle le devait pour combattre le fléau. Elle a fait une gaffe qu'on lui reproche peut-être trop amèrement. Dans des pays sans routes on ne savait comment faire parvenir les secours à une population éparpillée en tentes et en gourbis isolés. On a donc créé des camps de

distribution et par conséquent de concentration. C'était subventionner l'oisiveté, aider à l'abaissement du moral et à la propagation du typhus. On dissout actuellement les camps de concentration et on renvoie les meskines dans le cadre traditionnel de leurs tribus. Ordres et contre-ordres, voilà qui accuse le désarroi en face d'une calamité inconnue. L'administration n'est pas soutenue et guidée par des traditions. Elle s'efforce du moins.

Ajoutons que le bon Dieu s'est mis de la partie. Les pluies ont été abondantes, les récoltes s'annoncent superbes, la verdure couvre les hautes plaines, où ce qui reste de moutons mange à plein ventre. Les meskines avec le lait des brebis ont les racines et les plantes sauvages, qui jouent ataviquement un rôle important dans leur alimentation, les truffes blanches, les artichauts et les asperges sauvages.

Le mal est donc conjuré. La crise est passée. Ou du moins nous remontons la pente. Eh bien ! pas du tout. Et c'est bien là justement ce qui est grave.

Tout le monde vous le dit. La prochaine récolte si belle qu'elle soit ne changera rien du tout à la situation.

Dans le Tell les plus belles pluies du monde ne peuvent faire lever aux champs que la semence. Rien n'a été semé dans les champs des meskines. Pour le peu de grain qu'ils ont pu se procurer ils avaient un usage bien plus pressant, qui était de le manger immédiatement.

Sur les hauts plateaux, dans les pays d'élevage, songez que 80 p. 100 du cheptel sont morts. Les pâturages les plus verts peuvent-ils changer une pareille situation du jour au lendemain? Il faudra des années pour reconstituer le troupeau, si tout va bien. Et en attendant il faut vivre.

Si on ne les aide pas, les meskines semblent n'avoir devant eux qu'une perspective, qui est d'achever de mourir. Est-il possible d'appeler sur eux l'attention de la France. L'administration algérienne a naturellement à lutter. Mais c'est une administration entravée dans la rigidité de ses budgets. Est-il absurde de rêver l'intervention de la charité nationale? Une journée des meskines, par exemple, aurait-elle une chance quelconque d'être réalisée?

E.-F. GAUTIER

AU 3E BUREAU DU 3E G. Q. G.[1]

(1917-1918)

III

REPRISE DE L'INITIATIVE DES OPÉRATIONS ET BATAILLE GÉNÉRALE

(*Juillet-Octobre 1918*)

J'ai montré que la bataille du Matz avait eu pour résultat de faire redescendre au sud une bonne partie de nos réserves. La situation générale est maintenant plus logique : les disponibilités anglaises se groupent et s'articulent derrière le front britannique, prêtes à entrer en action si vient à se rallumer la bataille pour Abbeville et Calais ; les disponibilités françaises reviennent peu à peu derrière notre front, et nous pouvons en préparer l'emploi en vue d'une bataille dans la région parisienne ou en Champagne. Reste cependant la proportion de 600 kilomètres de front français contre 200 kilomètres de front britannique ! Reste le fait que les armées françaises se sont engagées à fond dans toutes les batailles depuis le 21 mars, alors que les armées anglaises ont eu la latitude de se reposer et de se reconstituer ! Je n'entends faire, en le rappelant, aucune comparaison désobligeante

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril et du 15 mai 1921.

pour nos alliés. Mais, avant d'aborder le récit des grandes opérations, je dois souligner la continuité des charges qui pèsent sur nous depuis plus de trois mois. Les fatigues et les souffrances dont je reparlerai souvent mettent mieux en évidence le mérite des troupes qui les ont endurées.

Le Général Foch a prescrit, le 14 juin, de fixer un plan de bombardement méthodique et de préparer une action offensive contre le nœud de communications de Soissons, « point de croisement de toutes les voies ferrées utilisables pour l'ennemi sur l'Aisne et au sud ». D'autre part, il a indiqué, par sa Directive générale du 1er juillet, que nos réserves sont à articuler en prévision soit d'une attaque principale de l'ennemi sur Paris, soit d'une attaque de diversion visant notre front de Champagne. Nous avons donc à mener simultanément des préparatifs offensifs d'une part, défensifs d'autre part : le problème n'a rien qui dépasse nos possibilités, puisque nous avons maintenant des réserves entre Oise et Marne.

Le 16 juin, le Général Fayolle reçoit, du Général Pétain, l'ordre de préparer l'action contre Soissons. Le 20, le Général Mangin, commandant la 10e Armée, en arrête les bases : il se propose d'effectuer d'abord une série d'opérations préliminaires visant à améliorer sa base de départ aux débouchés nord-est et est de la forêt de Villers-Cotterets ; puis, dans une phase ultérieure, aussi prochaine que possible, de prendre pied sur les plateaux entre cette forêt et Soissons.

On est un peu inquiet, au Grand Quartier, de cette décomposition, dans la crainte que les débuts n'en soient interprétés par l'ennemi comme un « prélude » et que l'attaque définitive perde ainsi ses chances de partir en surprise. Mais le Général en chef fait un trop large crédit au Général Mangin pour discuter avec lui sur des détails d'exécution et il approuve le 27 juin l'ensemble de ses propositions.

La 10e Armée passe aussitôt à l'exécution et, dès le 28, elle enlève le ravin de Saint-Pierre Aigle, au nord de la forêt [1]. Les divisions du 20e Corps progressent en quelques quarts d'heure de près de 2 000 mètres et font plus de 1 000 prisonniers. Le Commandant de l'armée, cependant, prend

1. Pour les événements du 28 juin au 24 juillet, se reporter au croquis n° 3.

ses mesures pour ne pas donner à l'ennemi l'impression d'une prochaine attaque en forces : il allège la densité de son front et place ses divisions réservées, au grand repos, le plus loin possible sur les arrières de son territoire. Le 5 juillet, il rend compte au Général Fayolle que la phase préparatoire touche à sa fin ; que l'armée est prête à entrer dans la phase des actions principales ; que celles-ci se présentent sous un jour très favorable et qu'elles pourront même comporter un développement « résultant de l'exploitation immédiate de l'effet de surprise et visant la réduction de la poche de Château-Thierry ».

A cette date, la préparation de la bataille entre, pour nous aussi au G. Q. G., dans une période nouvelle. Nous avons en effet acquis la certitude, par les renseignements remarquablement précis de notre 2e Bureau, que l'ennemi va nous attaquer en Champagne, à très brève échéance. Nous n'avons donc plus seulement à préparer deux opérations, défensive et offensive, que nous aurions le loisir de développer chacune en son temps : l'obligation nous incombe de prévoir qu'elles seront simultanées et, par conséquent, d'avoir un double jeu de moyens.

Le Général Pétain arrête les données de son plan d'ensemble : laisser l'ennemi prendre l'initiative de l'attaque, puis, agir en contre-offensive.

Dans une Instruction adressée le 5 juillet au Général Maistre, il indique que, par une prochaine action en Champagne, le Commandement allemand cherchera à éloigner le gros de nos réserves de la région parisienne, à faire tomber Reims et à placer le voie ferrée Épernay-Châlons-Revigny sous le canon. Nos armées du Centre (G. A. C.), conformément à la Directive nº 4 et à la Note du 24 juin, devront briser l'ennemi « sur la position de résistance », puis agir « en riposte » pour reconquérir le terrain perdu. Le Général en chef fait connaître qu'il constituera deux groupements de réserves générales, l'un en Argonne, l'autre dans la région Dormans-Montmirail, et qu'il les emploiera : soit à étayer le dispositif de bataille, de préférence sur ses ailes ; soit à passer à la contre-offensive dans le flanc du dispositif d'attaque

de l'ennemi. (Ce dernier point doit être souligné, car il explique les décisions prochaines : dans le plan d'ensemble du Général Pétain, la première idée de riposte s'applique à une action visant les flancs immédiats de la zone vers laquelle aura progressé l'ennemi. Si donc celui-ci vient à prendre pied sur la Montagne-de-Reims ou sur la Marne, ainsi que le prévoit le premier paragraphe de l'Instruction au Général Maistre, le Haut-Commandement français entendra disposer d'un lot de réserves générales dans la région Dormans-Montmirail pour réduire sans délai la poche qui se sera ainsi formée.)

D'autre part, une lettre du 8 juillet au Général Fayolle répond aux propositions adressées le 5 par le Général Mangin : celui-ci peut et doit préparer son offensive, « de telle sorte que, le moment venu de passer à l'exécution, la concentration des moyens et le déclenchement de l'attaque puissent être réalisés dans un délai très court (4 jours au maximum) ». Cette opération, comme l'a prévu le Commandant de la 10e Armée, sera à exploiter en direction générale d'Oulchy-le-Château, et « elle constituera la parade la plus efficace à l'offensive allemande imminente ». Elle comportera la mise en jeu d'environ treize divisions, un corps de cavalerie, deux régiments de chars d'assaut et d'une puissante artillerie, le tout à fournir en grande majorité par les propres ressources du G. A. R. La surprise constituera l'élément fondamental de son succès. La date ne peut encore en être fixée : mais tout devra être prévu pour que les mouvements de concentration puissent commencer le 15 juillet.

Il est donc sous-entendu que la 10e Armée attaquera vers le 19 juillet (4 jours après le préavis) : or, à ce moment, nos renseignements fixent aux environs du 12 ou du 13 l'offensive allemande en Champagne.

En résumé, d'après les ordres qu'il a donnés du 5 au 8 juillet, voici quel paraît être le plan du Général Pétain :

1° Briser et arrêter l'ennemi sur la position de résistance des armées attaquées, vraisemblablement la 4e Armée à l'est de Reims et la 5e Armée au sud-ouest de Reims.

2° Appliquer une contre-offensive au flanc immédiat de la poche ennemie, là où elle sera le plus accentuée : en partant du front d'Argonne et en direction de l'ouest, si la poche

est accusée vers le sud de la 4e Armée ; en partant du front Dormans-Montmirail, si la poche est accusée vers le sud de la 5e Armée.

3o Faire attaquer la 10e Armée, trois ou quatre jours après que les deux manœuvres ci-dessus auront produit leur effet, c'est-à-dire quand toutes les réserves ennemies seront employées à rechercher l'exploitation d'un premier succès ou à résister à notre contre-offensive immédiate ; cette entrée en ligne de la 10e Armée produira alors l'effet d'une action sur les arrières d'un adversaire engagé à fond vers le sud et elle sera susceptible d'avoir des conséquences considérables.

Le Général Foch, cependant, ne veut point subordonner notre action à ce que fera ou ne fera pas l'ennemi. Il entend que nos réserves soient tenues prêtes à entrer dans la bataille défensive, puisque celle-ci est probable, mais qu'elles se préparent en même temps à attaquer : ce serait tant mieux si nous avions l'initiative de l'offensive ! Il ordonne en conséquence, le 9 juillet, de profiter de ce que nous avons des disponibilités au sud de Reims et de la Champagne pour préparer une action de la 5e Armée qui, se combinant avec celle de la 10e Armée, pourra avoir pour résultat d'obliger l'ennemi « à évacuer tout le saillant de Château-Thierry dans des conditions très difficiles ». L'opération serait d'ailleurs encore plus complète si la 6e Armée pouvait prolonger à droite la pression à exercer par la 10e.

Bien que nous ne puissions disposer d'aucun moyen de renforcement au profit de la 6e Armée, il sera possible de donner satisfaction à ce dernier desideratum exprimé par le Généralissime : car le Général Degoutte vient de faire parvenir au G. Q. G., sous le couvert et avec l'approbation du Général Maistre, une étude où il propose de monter une attaque avec les forces, cependant très réduites, dont il dispose.

Il nous faut établir de nouvelles Instructions où soient condensés, mis en corcordance et rendus tous deux réalisables le plan du Général en chef français et le plan du Généralissime : celui-ci, qui entend monter deux batailles capables de rester indépendantes l'une de l'autre et pose en principe

que notre offensive contre le saillant de Château-Thierry se déclenchera en toute éventualité quelle que soit l'attitude de l'ennemi; celui-là, qui donne visiblement la préférence à la bataille défensive-offensive, en laissant l'initiative de l'attaque à l'adversaire et en nous réservant d'agir contre lui en ripostes successives, sur son flanc d'abord, puis sur ses derrières.

Ces Instructions, destinées à nouveau au Général Commandant le G. A. C.[1] et au Général Commandant le G. A. R., sont arrêtées par le Général Pétain le 12 juillet.

Au Général Maistre sont confirmés les ordres qui lui ont été donnés le 5, avec l'indication encore plus nette que, si l'ennemi franchit la Marne ou prend pied sur la Montagne-de-Reims, on déclenchera une contre-offensive sur le flanc de la poche ainsi formée avant de passer à l'action d'ensemble visant la réduction du saillant de Château-Thierry.

Au Général Fayolle et au Général Maistre collectivement est adressée une Instruction définissant les missions des deux groupes d'armées orientés en convergence vers les plateaux du Tardenois. Cette Instruction est rédigée de façon à pouvoir rester applicable même si l'un des deux groupes d'armées vient à manquer momentanément au rendez-vous. Le Général Pétain reste convaincu en effet que c'est la bataille défensive-offensive qui jouera ; que le Général Maistre aura à appliquer d'abord le plan qui lui a été assigné pour la défensive ; et que le Général Fayolle conservera seul les mains libres pour l'offensive, qui deviendra ainsi une action de riposte. Une telle conception exige un nouveau groupement des forces : d'une part, aux ordres du Général Maistre, toutes les unités des 4e et 5e Armées déployées ou en réserve sur les fronts de Champagne et de la Montagne-de-Reims, avec la mission d'endiguer la ruée ennemie avant de se porter en avant ; d'autre part, obéissant aux instructions tactiques du Général Fayolle, les éléments des 6e et 10e Armées se rassemblant entre la Marne et l'Aisne en vue de développer leur attaque d'ouest en est, en direction générale de Fère-

1. Le G. A. N. a repris, depuis le 6 juillet, la dénomination de G. A. C. : il est bien, en effet, redevenu « le Groupe des Armées du Centre », depuis que le G. A. R. a pris la gauche du front français.

en-Tardenois, quels que soient d'ailleurs les incidents survenus autour de Reims.

Dès le lendemain, le Généralissime donne sa complète adhésion à ce plan. Il expose, dans une lettre du 13 juillet, que les opérations comporteront successivement : « la bataille défensive » à laquelle participeront toutes les disponibilités françaises présentes au G. A. C. et, vraisemblablement en plus, des réserves britanniques, ainsi que le G. Q. G. l'a demandé; et « la contre-offensive », à exécuter entre Aisne et Marne, en direction de l'est, par les 10e et 6e Armées.

Complètement approuvé par le Généralissime, exactement fixé sur l'attaque ennemie qui est maintenant attendue dans un délai maximum de 48 heures, le Général en chef français décide de ne laisser au G. A. C. que la seule préoccupation de livrer la bataille défensive telle qu'elle lui a été définie par les Instructions des 5 et 12 juillet, et de déclencher comme contre-offensive l'action entre Aisne et Marne. Il télégraphie le 13 à 15 heures au Général Fayolle de préparer les attaques des 10e et 6e Armées de telle sorte qu'elles puissent être engagées le 18 juillet matin.

Ces dispositions définitives et cette date d'exécution sont, à très peu de chose près, celles que nous avions eu mission d'arrêter dans les Instructions rédigées du 5 au 8 juillet.

***

Le Général Mangin fait commencer la concentration de sa masse offensive dès la nuit du 13 au 14 : il n'y a pas de temps à perdre, car les mouvements nocturnes seront seuls autorisés à proximité du front, et, le jour, les troupes, les parcs, les convois devront rester immobilisés, ou masqués par le couvert des forêts. Ce sont les garanties indispensables de la surprise. Du nord au sud, les 1er, 20e, 30e, 11e Corps d'armée ont l'ordre de se préparer à attaquer, sans modifier jusqu'au dernier moment leur façade sur le front. Les divisions et autres éléments de renforcement seront mis à leur disposition progressivement, mais maintenus sur les arrières et amenés en ligne seulement dans la nuit du 17

au 18. Ainsi doivent être rapprochées les 153e et 72e Divisions pour le 1er Corps, — les 1re et 2e Divisions américaines pour le 20e Corps, — la 38e Division pour le 30e Corps, — les 41e et 5e Divisions pour le 11e Corps, — le 2e Corps de cavalerie, les 69e, 58e, 19e, 1re Divisions comme réserves d'armée, — de très nombreux groupes d'artillerie, trois bataillons de chars légers, quatre groupements de chars moyens appelés à être répartis entre les Corps d'armée ou gardés à la disposition du Commandant de l'armée.

A la gauche de la 6e Armée, aucun mouvement ne commence encore : le Général Degoutte, placé entre le G. A. C. et le G. A. R., ne veut pas prendre de dispositions prématurées pour l'attaque tant qu'il ne saura pas la participation que les circonstances l'amèneront à prendre à la bataille défensive. Il n'a d'ailleurs qu'une seule division en réserve, la 168e, et n'a pas de grandes combinaisons de forces à faire pour préparer son action.

Les 5e et 4e Armées, ainsi que la droite de la 6e Armée, se disposent à recevoir l'assaut qu'elles attendent des VIIe, Ire et IIIe Armées allemandes. Les divisions de Ire ligne s'accrochent solidement à la position de résistance : celles de la 4e Armée se disposent à évacuer les Monts et les Buttes de Champagne, malgré les souvenirs qui s'y rattachent ; celles des 5e et 6e Armées sont moins bien orientées sur la nécessité de replier leurs avant-postes, car leurs lignes successives, récemment improvisées, ne sont pas nettement délimitées, et les plans de défense n'ont pu prévoir tous les détails d'exécution d'une manœuvre extrêmement difficile. Les divisions de 2e ligne de la 4e Armée, sont établies en barrage sur leurs emplacements de réserve ; celles de la 5e Armée et de la droite de la 6e chevauchent sur la position de résistance et sur les avancées. En résumé, la situation de la 4e Armée est strictement conforme aux principes posés par la Directive no 4, par la Note du 24 juin, par les Instructions du 5 et du 12 juillet ; la situation de la 5e Armée et de la droite de la 6e Armée rappelle davantage celle qu'avait la 3e Armée le 9 juin, et elle donne à craindre que la manœuvre défensive ne se développe pas de façon rigoureusement conforme aux vues du Haut-Commandement.

Les événements ne tardent pas à justifier ces prévisions et ces craintes. Le « Trommelfeuer » commence dans la nuit du 14 au 15 et l'attaque ennemie débouche le 15 au point du jour. Elle est exactement appliquée sur les parties du front où elle était attendue : de la Main de Massiges à Prunay, vers l'est de Reims, et de Vrigny à Jaulgonne, vers le sud-ouest de Reims. La 4e Armée tient bon sur toute sa position de résistance. La 5e Armée fléchit en son centre et la droite de la 6e Armée ne peut s'opposer au franchissement de la Marne par l'ennemi de Dormans à Jaulgonne. Vers 9 heures du matin, la VIIe Armée allemande est accrochée sur les plateaux boisés au sud de Dormans, et sa gauche, en liaison avec la droite de la Ire Armée allemande, prend pied sur la Montagne de Reims ; nous avons l'impression que ces deux armées vont accentuer leur rabattement de l'ouest à l'est, en direction d'Épernay.

Poursuivant logiquement la réalisation de son plan initial, le Général Pétain décide d'enrayer d'abord ce danger et de réduire la poche qui se forme. L'heure est venue de déclencher la première contre-offensive dans la région Montmirail-Dormans : mais les réserves n'y sont plus assez nombreuses, car la plupart de celles qui s'y trouvaient sont déjà fondues ou sont sur le point de se fondre sur les positions des 6e et 5e Armées. Le Commandant en chef décide de reconstituer un lot de réserves, en vue de cette riposte qu'il veut immédiate et qu'il classe en première urgence dans la suite des opérations de son plan. Il téléphone en conséquence au Général Fayolle de « suspendre » la concentration de l'armée Mangin, de diriger vers la gauche du front de bataille du G. A. C. la 168e Division et le 2e Corps de cavalerie, de maintenir dans la région de Meaux la 2e Division américaine, bien que ces éléments fassent partie du dispositif d'attaque en cours de concentration entre Aisne et Marne. Et il télégraphie au Général Maistre d'exécuter au plus tôt, grâce à ce renforcement de ses réserves, une « contre-offensive sur les deux flancs de la poche formée au sud de la Marne, en vue de rejeter complètement l'ennemi au nord de la rivière ».

Le Général Foch apprend les incidents de la matinée à son passage à Noailles en se rendant à Mouchy-le-Châtel,

où il a rendez-vous avec le Maréchal Haig en vue de régler l'envoi en renforcement au G. A. C. de plusieurs divisions britanniques. Malgré l'opposition probable et les objections du Maréchal, il est certain d'obtenir gain de cause : et, avant l'entrevue, il fait téléphoner au Général Pétain de ne point suspendre ni ajourner l'offensive de la 10e Armée.

Le Commandant en chef est rassuré par cette communication, qui laisse sous-entendre une prochaine coopération des forces britanniques à une bataille qui eût absorbé une partie des disponibilités françaises. Il fait en conséquence télégraphier au G. A. C. et au G. A. R., dès le début de l'après-midi, de poursuivre activement la préparation des deux contre-offensives : tant celle à exécuter immédiatement au sud de la Marne que celle prévue pour le 18 entre Aisne et Marne. Et, en raison de l'arrivée prochaine au G. A. C. de quatre divisions britanniques, il rend au Général Fayolle la libre disposition du 2e Corps de cavalerie et de la 2e Division américaine.

Nous restons cependant assez émus, à Provins, du forcement de la Marne et convaincus qu'une opération rapidement menée s'impose, pour empêcher l'ennemi d'établir son artillerie sur les plateaux au sud de la rivière. Le Général de Barescut me dépêche à Sézanne avec mission de pénétrer de mon mieux les intentions du Général Maistre, dont il connaît la bienveillance à mon égard.

Vers le milieu de l'après-midi, je trouve le Commandant et l'état-major du G. A. C. en pleine activité, envisageant les événements avec confiance. On est heureux du succès de la 4e Armée; on arrête les mesures à prendre pour obvier aux incidents survenus sur la Montagne-de-Reims et au sud de la Marne. Le Général exprime le désir que la 9e Armée, disponible au sud d'Esternay, soit mise à ses ordres, afin que le Général de Mitry et son état-major puissent être chargés d'organiser la contre-offensive, cependant que les autres Commandants d'armée s'appliqueront à remettre de l'ordre dans leurs unités assez ébranlées ; à la 5e Armée surtout, le 2e Corps italien a été très éprouvé et devra être relevé au plus tôt. Je retourne à Sézanne le 16 : vers 15 heures, j'y assiste à une entrevue entre le Général Maistre et le

Général Pétain qui donne satisfaction au Commandant du G. A. C. en mettant la 9e Armée à sa disposition. Le soir, en rentrant à Provins, je rends compte au Général Buat et au Général de Barescut que les 5e et 9e Armées ont reçu l'ordre de rejeter l'ennemi au nord de la Marne, mais que, — en raison de la situation créée par la violence des combats se développant depuis deux jours, — on ne peut espérer de leur part une action en forces avant le 17 ou le 18.

Le 17, les 10e et 6e Armées prennent leurs dernières dispositions pour attaquer le lendemain matin au point du jour, sous la haute direction du Général Fayolle. A leur droite, les 9e, 5e et 4e Armées se préparent à déployer une grande activité d'artillerie et à accentuer leurs opérations de riposte. A toutes ces armées le Général Pétain télégraphie en fin de journée : « Le Général Commandant en chef compte que l'ardeur et l'énergie de tous feront du 18 juillet une belle journée ! »

J'ai la bonne fortune d'être envoyé en liaison, à Bonneuil-les-Eaux, auprès de la 10e Armée ; j'y trouve à tous les échelons l'expression de la plus entière confiance. Le formidable afflux des troupes qui montent en ligne commence un peu avant la nuit et s'engouffre dans la forêt : les routes, les chemins, les champs sont envahis par cette foule qui glisse à l'est vers un mystérieux rendez-vous. Nous craignons un moment que les services ennemis d'observation aérienne ne perçoivent ces mouvements et rassemblements, n'alertent leurs troupes de garde, leurs réserves, lorsque, fort heureusement, un orage menace, gronde, puis éclate : l'obscurité devient impénétrable, les unités éprouveront de ce fait une grande difficulté à trouver leurs cheminements, mais le secret sera assuré jusqu'au dernier moment et c'est l'essentiel.

Au dîner, le Général Mangin préside sa table avec l'assurance tranquille et l'autorité bienveillante d'un chef qui est certain du succès. Son Chef d'état-major, le Colonel Hergault, qui a organisé et mené à bien la concentration au prix de quatre journées d'un travail véritablement forcené, goûte la quiétude de cette veillée. Nous constatons avec une grande satisfaction que l'artillerie ennemie reste calme et que les mouve-

ments ont toutes chances de se terminer sans être troublés par les bombardements.

Après quelques heures de repos, nous sommes réunis vers 2 h. 30 du matin sur la petite place de Bonneuil. Les autos du P. C. sont là, tous phares éteints. Nous partons pour le poste d'observation qui a été aménagé dans la partie est de la forêt et d'où le Commandant de l'armée veut suivre, au plus près, le développement de l'action. Jusqu'au dernier moment, le Colonel Hergault a essayé, mais en vain, de décourager son chef de cette entreprise : il se rend compte en effet, que le P. O. est difficile à atteindre et que les communications avec le front y seront plus difficiles que de Bonneuil, où le service des transmissions fonctionne à plein rendement. Entre les chefs qui ont le souci, le devoir de se rapprocher de l'action, et les états-majors, auxquels incombent l'élaboration, la reproduction, la transmission des ordres ou renseignements, ces conflits amiables sont fréquents : l'état-major s'incline devant la volonté du chef, mais il s'attend à de très grandes complications pour l'accomplissement de sa tâche.

Le Général Mangin me prend avec lui dans sa voiture. Le Chef d'état-major et une partie de ses officiers se mettent aussi en route. Le gros du 3e Bureau continue à fonctionner à Bonneuil, pour y assurer la centralisation du travail.

Nous n'avons pas fait deux kilomètres que nous sommes arrêtés par les encombrements des chemins forestiers. Nous descendons sur les bas-côtés et cheminons sous la futaie, en pleine obscurité. Bientôt le jour pointe : il est 4 h. 35, heure de l'assaut... Nous cheminons toujours, n'entendant et ne voyant rien de l'attaque... Enfin, vers 6 h. 30, nous atteignons le P. O. de la cote 255 : nous y sommes noyés dans le brouillard, les téléphones fonctionnent mal et il n'y a encore aucune nouvelle précise des événements.

Il est maintenant près de 7 heures... Si tout a marché à souhait, et c'est probable, car l'artillerie ennemie ne réagit pas, on doit tenir les plateaux de Chaudun et de Vierzy. Peu à peu, des renseignements nous parviennent : ils confirment ces prévisions, c'est le succès !

Le Général Robillot est là, avec les Généraux de division

du 2e Corps de cavalerie ou leurs agents de liaison. A 8 heures, le Général Mangin se tourne vers lui : « Préparez-vous, c'est votre heure. » Le Général Robillot fait quelques objections : il ne lui paraît pas possible de « déboucher » en vitesse, comme l'eût souhaité le Commandant de l'armée, car la masse d'approche d'une masse de cavalerie, au travers de la forêt embouteillée, sera longue et difficultueuse. Peu importe ! il faut marcher et, dans un bref délai, galoper...

Au sud, la 6e Armée fait connaître de May-en-Multien, où est le P. C. du Général Degoutte, que l'opération se développe très favorablement. Seuls le 11e Corps, à droite de la 10e Armée, et le 2e Corps, à gauche de la 6e Armée, éprouvent de grosses difficultés à sortir de la zone boisée à cheval sur l'Ourcq.

Le temps se dégage vers midi. Nous pouvons gravir la tour de 50 mètres de hauteur que le Génie de l'armée a édifiée pour que l'on puisse observer le champ de bataille par-dessus les hautes futaies : mais la ligne de feu s'est déjà tellement éloignée que nous ne voyons rien de précis, si ce n'est quelques chars qui ont l'air de fourmis sur le plateau dénudé de Chaudun, et quelques pelotons de cavalerie qui apparaissent aux lisières est de la forêt.

Vers le milieu de l'après-midi, la Division aérienne tient l'air en forces et les renseignements des avions se joignent à ceux que nous recevons par agents de liaison ou par téléphone. Ils nous donnent même un moment d'émotion : ils signalent qu'on se bat dans Oulchy-le-Château ! La cavalerie aurait donc percé? Et l'objectif de l'armée aurait été atteint en quelques heures?

Mais non, c'est une erreur. Ou peut-être ce sont des unités trop audacieuses qui, filant droit devant elles, se sont frayé un chemin au travers du dispositif ennemi désemparé : elles ont été trop loin et ne pourront être rejointes ! En réalité, nos divisions d'assaut commencent à manquer de souffle après plusieurs kilomètres de progression, l'adversaire se ressaisit par endroits et nos escadrons de cavalerie ne peuvent que mettre quelques fractions pied à terre, pour les fondre sur la ligne d'infanterie.

Voici le Général Pétain ; il vient se rendre compte sur place de l'orientation du combat et éclairer les décisions qu'il devra prendre. L'entretien avec le Général Mangin a lieu au

pied de la tour, devant un plan directeur que l'on a déployé par terre : les progrès de l'attaque sont marqués par des traits au fusain noir, avec un point d'interrogation sur Oulchy-le-Château. Le Général Mangin est en pleine fièvre de succès et d'impatience : il veut des renforts. Le Général Pétain, après l'avoir affectueusement félicité d'une victoire qui s'annonce grosse de résultats importants, reprend son masque de glace : il faut que la 10e Armée exploite son succès avec ses propres moyens, on n'a rien à lui donner pour l'heure. L'entretien tourne à l'aigre : il semble qu'on ne se comprenne pas.

Après le départ du Commandant en chef, le Général Mangin ne me dissimule pas sa mauvaise, sa très mauvaise humeur.

Je m'applique, respectueusement, à jeter quelque jour sur une conversation dont je crois avoir saisi le sens caché. Lorsque le Général Pétain a confié une opération à un chef porté à trop de prudence ou de calme, il le pousse et l'excite ; mais lorsqu'il a affaire avec un Commandant d'armée dont la volonté et le désir d'agir sont constamment au plus haut degré de vibration, il incline plutôt à le retenir et à le modérer. Sa psychologie est toujours en éveil et ses directives, écrites ou verbales, sont inspirées par le tempérament de celui à qui elles s'adressent :

« Je vous assure, mon Général, que le Commandant en chef nous a fait établir un plan de renforcement très complet pour que nous puissions faire affluer le maximum de réserves vers la partie du front où le succès sera le mieux accusé. Et je serais bien surpris si, avant de partir pour sa tournée au front, le Général Pétain n'avait pas chargé le Général Buat de mettre ce plan à exécution. »

Nous ne tarderons pas en effet à apprendre que, par ordre du Général en chef, deux divisions ont été immédiatement embarquées au G. A. E. à destination du G. A. R. (les 25e et 12e D. I.) ; que le G. A. C. a reçu l'ordre d'en diriger deux autres vers le même G. A. R. (les 42e et 32e Divisions américaines) ; que, sur la demande instante du Général en chef, le Général Foch a donné l'autorisation de rapprocher deux divisions britanniques (les 15e et 34e) vers les avants de la 10e Armée.

Six divisions alertées et lancées sur le rail ou la route, telle

est la traduction réelle de l'entretien du 18 après-midi entre le Général Mangin et le Général Pétain !

Je ne suivrai pas le développement détaillé de cette magnifique contre-offensive, que de nombreux écrits ont déjà rendue populaire. Mais, avant de laisser à leur gloire les 10e et 6e Armées, je rappellerai l'impression qui m'avait déjà frappé le 11 juin et que j'ai ressentie à nouveau les 18 et 19 juillet : celle de l'âpreté de la bataille et des épreuves de la troupe, même aux heures les plus triomphales. Dans la journée du 19, avant de rentrer à Provins, j'ai visité sur le terrain les états-majors et quelques régiments des 48e, 38e, 19e, 41e Divisions. Partout la joie était grande, mais la fatigue extrême. Ceci dominait cela. Il y avait plus d'abattement que de surexcitation des nerfs, plus de résignation à ce qu'il faudrait encore endurer que d'enthousiasme à la vue des gains obtenus. Au milieu des nombreux ennemis qui jonchaient le sol, il y avait beaucoup d'amis, et bien des angoisses glaçaient les âmes, non point tant peut-être de charité compatissante que de lutte avec soi-même pour refouler les appréhensions que de telles visions faisaient naître ! A aucun moment, le Commandement et l'état-major n'ont ignoré ces alarmes, et nul d'entre nous n'aurait le front de conter ces combats comme s'il n'y avait vu que de l'épopée. De jour en jour, à mesure que la progression s'accentuera, l'effort deviendra plus intense et les misères plus lourdes. Nous les verrons et nous les dirons à nos chefs. Mais nous aurons la mission de soutenir et de galvaniser les énergies : voilà pourquoi nous ne laisserons pas paraître les émotions qui seront en nous.

Le 24 juillet, nos 10e, 6e, 9e, 5e Armées ceinturent les plateaux du Tardenois. L'ennemi a abandonné la rive sud de la Marne et il se raccroche énergiquement aux bois qui bordent les plateaux : il consent d'importants sacrifices pour tenir ses positions charnières, aux plateaux sud-ouest de Soissons devant notre 10e Armée et sur les hauteurs de Vrigny devant notre 5e Armée. Il est battu et son repli vers les positions de la Vesle, sur la ligne générale Soissons, Reims, n'est évidemment plus qu'une question de jours.

Devant un adversaire épuisé par de longs efforts n'ayant donné que des résultats insuffisants, se dressent des Français fiers d'une victoire qu'ils ont voulu et su remporter à leur heure, des Anglais désireux de prouver qu'ils ne se sont reposés que pour s'engager à fond dans la lutte suprême, des Américains décidés à jouer un grand rôle, des Belges impatients de libérer leur territoire national. Les Armées Italiennes, avec le concours des divisions françaises et britanniques, ont remporté du 15 au 30 juin, sur le front de la Piave, une brillante victoire défensive et se préparent à unir leurs efforts aux nôtres. En Orient, en Palestine, la pression contre les empires centraux se resserre.

Et, ce 24 juillet, les Commandants en chef des Armées alliées sont réunis en conférence à Bombon, auprès du Général Foch : dans le plus complet accord, ils arrêtent le plan d'où jaillira bientôt la décision de la guerre.

***

Le 8 août, dans une atmosphère de menaces générales, à l'heure même où il s'attend à un assaut d'ensemble sur l'Aisne et la Vesle, Ludendorff apprend que les IIe et XVIIIe Armées du Kronprinz de Bavière sont brusquement et violemment attaquées sur leur zone de jonction à l'est d'Amiens. Il dira plus tard, dans ses souvenirs de guerre, quelle fut à ce moment sa vision de l'irrémédiable défaite !

Le 8 au soir, la satisfaction et la joie sont grandes à Conty, où je suis en liaison auprès du Général Debeney, commandant notre 1re Armée : le succès dépasse presque ce qu'on avait espéré. Les Canadiens du Général Rawlinson ont gagné dix kilomètres en direction de Chaulnes, faisant un nombre considérable de prisonniers. A la gauche française, le 31e Corps, après une préparation d'artillerie de trois quarts d'heure, a débouché facilement de la Luce, débordé et pris Moreuil, atteint les abords d'Hangest-en-Santerre, objectif principal de l'Armée. Le 9e Corps a commencé l'attaque frontale des fortes défenses de l'Avre et amorcé la tête de pont que le 10e Corps doit utiliser pour déboucher à son tour. Le Général Debeney me dit son intention de déclencher le lendemain l'attaque du 35e Corps,

vers le sud-est de Montdidier, dès que l'occupation d'Hangest aura été assurée au nord.

La bataille se poursuit le 9 suivant ces prévisions : le Général Debeney donne l'ordre au Général Jacquot de faire partir dans l'après-midi l'attaque du 35e Corps. Les renseignements qui arrivent dans la soirée sont excellents : les 169e et 133e Divisions, appuyées par la 46e, s'élèvent sur le flanc est de Montdidier et l'ennemi paraît être complètement pris au dépourvu par cette extension de l'attaque.

Ce n'est pas tout cependant ! Et, le 10 août, le 3e Armée à son tour porte en avant ses divisions de première ligne, en direction générale de Ressons et Lassigny : de l'Ancre à l'Oise, les armées allemandes sont assaillies sur 80 kilomètres de front.

L'extension des attaques avait été décidée du 3 au 5 août en des conférences successives que le Généralissime avait eues à Mouchy-le-Châtel avec le Maréchal Haig et à Noailles avec le Général Fayolle.

Les effets ne tardent pas à s'en faire sentir et le Général von Hutier, abandonnant en hâte ses conquêtes du mois de mars, cherche, du 10 au 15 août, à se rétablir tant bien que mal sur les anciennes organisations de Chaulnes, Roye et Lassigny, en appuyant sa droite à la Somme, sa gauche à l'Oise.

L'ennemi s'efforce ainsi, par des retraits partiels, de nous attirer sur des fronts où il sera solidement installé et près de ses bases, alors que, pour les aborder, nous nous trouverons sur le désert d'un champ de bataille récemment reconquis, éloignés de nos voies ferrées et ne disposant que d'un réseau routier non remis en état.

Mais nous n'avons pas donné dans le piège qui déjà nous avait été tendu sur l'Aisne et sur la Vesle, et nous éviterons pareillement celui que l'on nous prépare entre la Somme et l'Oise.

Le 8 août, le Général Pétain, poursuivant l'idée maîtresse de sa stratégie, a donné des ordres au Général Fayolle pour qu'une nouvelle bataille puisse s'allumer rapidement entre celle du Tardenois et celle de Picardie : la 10e Armée se tiendra prête à occuper les plateaux au nord de l'Aisne, de façon à agir du

sud au nord contre le flanc des forces ennemies qui seront appliquées à défendre la région de Noyon-Montdidier, et à se rabattre ensuite d'ouest en est contre le flanc des armées allemandes qui semblent nous provoquer à un assaut direct de leur forte position Aisne-Vesle. Le Général Mangin disposera d'une excellente base, constituée par le riche réseau routier et ferré du Valois, et il aura les plus grandes chances de trouver devant lui la IXe Armée allemande démunie de réserves.

Le Maréchal Foch, pour la manœuvre d'ensemble des Alliés, poursuit la réalisation d'un semblable plan. Il vise constamment à étendre les fronts offensifs et à appliquer ses forces au delà des charnières auxquelles le Haut-Commandement allemand appuie ses replis successifs. Une Directive générale du 10 août indique au Commandement anglais l'intérêt qu'il y aura à porter la 2e Armée britannique sur Bapaume, cependant que la 3e Armée française accentuera sa poussée vers Noyon; puis, une Directive du 12, mettant à profit les excellentes dispositions prises par le Commandement français, organise encore plus largement cette poussée en tenaille et confirme que l'engagement de la 3e Armée britannique au nord de la Somme coïncidera avec celui de la 10e Armée française à l'est de l'Oise. Le Généralissime recommande en même temps aux Armées centrales de ne point s'user contre les fortes organisations de Chaulnes, Roye, Lassigny et de n'y exécuter que des actions concentrées sur quelques points bien choisis. Il donne l'ordre à la 1re Armée française de relever jusqu'à Chaulnes la 4e Armée britannique, afin que celle-ci puisse se joindre à la 3e Armée britannique pour l'action au nord de la Somme. Et, peu après, il rend au Commandement français la libre disposition de sa 1re Armée, qui avait obéi depuis le 8 août aux instructions du Maréchal Haig.

On voit, par les mesures ainsi prises, qu'il n'y aura pas de « poche » sur le front des Alliés, malgré l'importance et la rapidité du succès qu'ils viennent d'obtenir. Un moment réunies à leur jonction, les forces franco-britanniques ont enfoncé le front ennemi devant elles. Huit jours après, elles se séparent, non point pour diviser leurs intérêts, mais pour entamer une vaste action convergente vers des objectifs plus lointains, au delà des points extrêmes du repli allemand.

Ces variations sont extrêmement rapides, presque instantanées, à tel point que Ludendorff ne pourra plus jamais y parer en temps voulu malgré l'avantage de la ligne intérieure. Supériorité de la manœuvre française !

Les batailles de Noyon et de Bapaume, à partir du 20 août, prolongent au sud et au nord la bataille de Montdidier qui est venue s'éteindre progressivement devant les fils de fer de Roye.

Le Général Mangin, du 17 au 20, s'est donné du champ au nord de l'Aisne, en ne démasquant que des divisions réparties en ligne sur de larges fronts : loin de s'en montrer inquiet, le Commandement allemand, n'identifiant aucune unité nouvelle, n'a vu dans ces manifestations qu'une diversion sans gravité. Mais, le 20, la 10e Armée, considérablement et secrètement renforcée, lance les 18e, 7e, 30e, et 1er Corps à l'assaut des redoutables organisations existant depuis longtemps au nord de l'Aisne : il se vérifie une fois de plus que les obstacles demeurent inopérants lorsque celui qui doit les défendre n'a pas le temps d'ajuster ses feux. En quarante-huit heures, nous atteignons l'Oise et l'Ailette, cependant que le Général Humbert pousse la droite de sa 3e Armée jusqu'aux abords sud de Noyon.

Trois armées britanniques s'élancent d'autre part vers le nord de la Somme : la 3e vers Bapaume le 21, la 4e vers Combles les 22 et 23, la 1re au sud-est d'Arras le 26. Partout les mêmes succès couronnent des entreprises guidées par la même inspiration. C'est la bataille d'Arras à Soissons ; elle trouve, du 28 au 31 août, son couronnement dans la réoccupation de Bapaume, Combles, Nesle, Noyon, et sa répercussion dans l'évacuation par l'ennemi des positions de Merville à l'ouest de la Lys.

En six semaines, les Alliés ont atteint les trois premiers buts du plan du 24 juillet : ils ont dégagé au nord de la Marne la voie ferrée Paris-Nancy et dans la région de la Somme la voie ferrée Paris-Amiens, puis, par contre-coup, desserré l'étreinte ennemie autour de nos mines du Pas-de-Calais ; après avoir attaqué les armées allemandes sur les flancs des saillants de Château-Thierry et de Montdidier, ils les ont assaillies

successivement aux charnières des positions du repli auxquelles elles ont cherché à se raccrocher; le front s'est redressé d'Ypres à Reims, s'éloignant définitivement de Calais, de Paris, de la Marne.

Notre 10e Armée forme coin, dans ce front redressé en hâte. A partir des premiers jours de septembre, elle dirige ses efforts vers l'est, conformément à l'idée de manœuvre que le Général Pétain a indiquée dès le 8 août : des bords de l'Ailette, elle tend vers les forêts de Coucy et de Saint-Gobain, pour déborder au nord la ligne Aisne-Vesle, pour atteindre en sa partie la plus sensible la fameuse position Hindenburg, pour empêcher l'ennemi de s'y rétablir. Le Général Mangin reçoit à cet effet de nombreuses divisions de renfort et tous les chars que nous pouvons regrouper à son profit : pour quelques jours, comme au moment du 18 juillet, il va disposer de la presque totalité de nos disponibilités de manœuvre. La bataille est pénible et coûteuse, car le Haut-Commandement allemand consent de très lourds sacrifices pour tenir le grand bastion de la position Hindenburg. Mais notre menace vers ce bastion occasionne, peut-être même détermine le repli général des armées allemandes sur leurs anciennes lignes de l'Escaut, de l'Oise et du Chemin des Dames. Les bénéfices de six mois de bataille sont perdus pour l'ennemi. Nous sommes de nouveau aux approches de Cambrai, aux lisières de Saint-Quentin et de la Fère, à Laffaux et à Vauxaillon.

La 1re Armée américaine, de son côté, entre en scène le 12 septembre contre le saillant de Saint-Mihiel, étendant encore une fois la lutte au delà des fronts en activité. Le Commandement allemand essaie de retirer ses troupes, mais il s'y prend trop tard et ne se rétablit sur sa « position Michel », au nord-est de Vigneulles et de Thiaucourt, qu'après avoir subi des pertes très élevées.

Nous avons réalisé le quatrième but du plan du 24 juillet. Les résultats acquis dépassent par leur importance et leur rapidité ce que l'on avait escompté : la décision approche.

***

Le Maréchal Foch n'a pas attendu la pleine réalisation des résultats pour transformer son plan. Depuis le 30 août, il a

donné une nouvelle impulsion aux opérations, en décidant que l'Armée américaine ne viserait qu'un objectif limité à l'est de la Meuse afin que toutes les disponibilités des Alliés pussent être appliquées vers l'ouest de la Meuse à un immense effort d'ensemble : la 1re Armée américaine et la 4e Armée française marcheront au nord en direction de Mézières; les Armées britanniques forceront les puissantes défenses du front Cambrai-Saint-Quentin pour s'ouvrir les routes de l'est. Une Directive générale du 3 septembre fixe les grandes lignes de cette manœuvre. Elle sera confirmée et complétée, le 9, par une note organisant l'extension de la bataille jusqu'à la mer du nord et groupant des forces franco-anglo-belges sous les ordres du roi des Belges en vue d'une offensive en direction générale de Bruges et Courtrai.

Conformément à ces directives, l'assaut général des armées alliées sur le front occidental commence le 26 septembre, faisant suite aux offensives des Balkans et de Palestine qui se développent très favorablement depuis les 15 et 19 septembre.

Entre la Meuse et la Suippe, la 1re Armée américaine et la 4e Armée française attaquent le 26, droit au nord, débordant largement à l'est les hauteurs de Craonne et de Reims auxquelles s'appuie la position Hindenburg. Elles enlèvent, aux prix de combats durs et coûteux, les anciennes et puissantes organisations qui s'étalent des hauteurs de Montfaucon à celles de Somme-Py. Elles ne progressent point aussi vite que nous l'avions envisagé et espéré, mais, aux premiers jours d'octobre, elles auront cependant atteint la ligne générale que le Commandant en chef leur a assignée comme « première phase ». Elles marqueront alors un temps d'arrêt dans leur course au nord : la 1re Armée américaine, parce qu'elle sera en quelque sorte clouée sur place par l'embouteillage de ses arrières et l'inaptitude de ses jeunes états-majors en face du redoutable problème des ravitaillements ; la 4e Armée française, parce qu'elle devra exécuter sa « deuxième phase », c'est-à-dire le rabattement au nord-ouest en vue de faire tomber les Monts de Champagne.

A l'extrême nord, le groupement des Flandres commence le 28 septembre la manœuvre la plus étroitement combinée avec

celle de Meuse-Argonne, — quoique la plus éloignée, — et visant à déborder les charnières de la position Hindenburg en Artois. Il obtient un succès extrêmement important, et atteint en trois jours les abords ouest de Roulers et de Menin. Malheureusement, des pluies torrentielles viendront bientôt l'immobiliser, en compromettant gravement l'état de ses communications.

Entre ces deux actions extrêmes, les armées britanniques se portent à l'attaque directe de la position Hindenburg : la droite de la 1re Armée et la gauche de la 3e Armée, le 27 septembre, sur la direction de Cambrai ; la 4e Armée, le 29 septembre, du Câtelet à Saint-Quentin exclu. Elles arrivent aux faubourgs ouest de Cambrai et ouvrent une large tête de pont au delà du Haut-Escaut et du Canal de Saint-Quentin.

Le 30 septembre, les armées françaises qui sont aux ailes du front intermédiaire entrent en activité à leur tour.

La 5e Armée se développe au nord-ouest de Reims sur la direction de Bourgogne. La 10e Armée la prolonge à gauche et franchit le tiers du chemin qui la sépare encore de Laon.

La 1re Armée pousse son 15e Corps dans la partie sud de la trouée ouverte par les Anglais, arrive à Lesdins, lance les patrouilles du 36e Corps au travers des ruines de Saint-Quentin, et réoccupe la ville le 2 octobre.

La « deuxième phase » se déroule comme le Général Pétain l'avait prévu dans les directives de travail qu'il avait données le 14 septembre à son 3e Bureau : elle vise l'abattement des cloisons élevées aux flancs des premières poussées. Le redressement des saillants résultant de ces poussées et une large progression sur les traces de l'ennemi constituent, aussitôt après, une « troisième phase ».

La masse franco-américaine d'Argonne et de Champagne continue les opérations sur tout son front au début d'octobre. Elle prononce une action principale à la gauche de la 4e Armée française où deux divisions américaines (2e et 36e) viennent aider nos 21e et 11e Corps à débloquer la position de Somme-Py : le succès de cette action, combinée avec celle de la 5e Armée au nord-ouest de Reims, décide l'ennemi à abandonner la par-

tie et, le 4 octobre, les Ire et IIIe Armées allemandes se mettent en retraite vers l'Aisne. De toute évidence, Hindenburg et Ludendorff vont chercher à se rétablir sur les positions Kriemhild, Brunehild, Hunding, qui courent de la Meuse à l'Aisne et à la Serre. Il faut assaillir ces nouvelles lignes en leurs points d'attache avec le front et tendre à le déborder. Le Maréchal Foch et le Général Pétain, d'un commun accord, demandent donc au Général Pershing d'étendre à l'est de la Meuse son front d'attaque et de viser la grande falaise de Damvillers, pour faire craquer la position Kriemhild : l'opération est engagée, le 6 octobre, par le 17e Corps français placé sous les ordres du Général Pershing; elle se heurte à de très vives résistances, mais ébranle le pivot du nouveau repli ennemi. D'autre part, la 1re Armée américaine hâte la remise en ordre de son front, y effectue les relèves nécessaires, améliore la situation de ses arrières et prononce, le 14 octobre, une attaque d'ensemble entre Meuse et Argonne, au moment où la 4e Armée française arrive sur la ligne générale Vouziers-Rethel : les résultats ne s'inscrivent pas par une large progression sur le terrain, mais on doit espérer qu'ils sont plus sensibles aux yeux du Haut-Commandement allemand, dont les réserves s'usent à vouloir conserver la grande charnière d'Argonne-Meuse.

Le groupe d'armées franco-anglo-belge, dans les Flandres, est retardé par les circonstances climatériques et par la nature du sol : il ne peut, au début d'octobre, agir en convergence avec le groupe franco-américain. Le Maréchal Foch, à plusieurs reprises, presse le Général Degoutte de hâter la réorganisation de ses forces. Puis le synchronisme se rétablit : le 14 octobre, pendant que la 1re Armée américaine fait effort sur la ligne Grandpré-Brieulles, les Belges, les Français et les Anglais remportent une grande victoire dans les Flandres, dépassent Roulers, progressent rapidement vers Bruges et vers Courtrai. Là, c'est plus qu'un pivot de repli que le Haut-Commandement et le Gouvernement allemands vont perdre : c'est une base d'opérations, le point d'attache de la guerre sous-marine, le foyer suprême de résistance des Empires centraux contre le blocus des Alliés. Ainsi, dans l'ensemble combiné des deux batailles d'ailes, — Meuse-Argonne et Belgique, — la troi-

sième phase des assauts alliés se termine par un succès dont les conséquences seront formidables.

Le Maréchal Haig porte ses armées vers l'est. Ses 1re et 3e Armées ont délivré Cambrai le 9 octobre; sa 4e Armée, en liaison avec notre 1re Armée, a largement dépassé au même moment le canal de Saint-Quentin ; on est arrivé, le 15, sur la ligne générale le Cateau, Bohain, Mont-d'Origny. Alors, les VIe et XVIIe Armées allemandes, saisies entre la menace de Belgique et les progrès de la droite anglaise, se mettent précipitamment en retraite, ainsi que la IVe Armée allemande à leur droite : la Belgique occidentale, la riche région lilloise, le bassin minier de Lens sont évacués après de dernières et extrêmement graves déprédations. Les 17 et 18 octobre, les Belges rentrent à Bruges, notre Armée française de Belgique à Thielt, la 2e Armée britannique à Lille, Roubaix, Tourcoing, la 1re Armée britannique à Douai, la 4e Armée britannique au Cateau et à Wassigny !

La 1re Armée française, du 8 au 10 octobre, a développé sa gauche sur l'Oise, et a commencé de très dures attaques pour se prolonger au delà du front Seboncourt-Mont d'Origny.

A ce moment, le général Pétain estime que les Armées françaises, bien que placées au centre de l'immense bataille, doivent effectuer une manœuvre propre pour surmonter les obstacles des positions Kriemhild, Brunehild, Hunding. Il est toujours préoccupé, d'ailleurs, de faire varier les points d'application de ses forces, afin de ne pas se heurter indéfiniment du fort au fort sur les mêmes terrains d'engagement et aussi de dérouter, de désarticuler, de disperser les réserves ennemies. Il serait opportun, en particulier, que la 1re Armée cessât momentanément de manœuvrer exclusivement par le goulot au nord de l'Oise et que la 4e Armée prît une autre orientation que celle du nord, où la coupure de l'Aisne briserait sa course.

Une Instruction du 11 octobre aux généraux commandant le G. A. R., le G. A. C. et la 1re Armée américaine indique que le Haut-Commandement français se propose de combiner en une même manœuvre la poussée de l'aile gauche du G. A. R. et l'offensive franco-américaine de Champagne-Meuse :

« Cette manœuvre a pour but de déborder les défenses de la Serre et de l'Aisne par l'ouest d'une part (1re Armée française) et par l'est d'autre part (1re Armée américaine, 4e Armée française). Entre ces deux ailes de manœuvre la liaison sera faite par les armées intérieures (10e et 5e Armées françaises). »

Au G. A. R., la 1re Armée française sera renforcée (état-major et 2 divisions du 20e Corps, un régiment de chars d'assaut), afin de pouvoir agir, non plus seulement par son extrême gauche, mais par son centre, qui aura à forcer les passages de l'Oise et à occuper les hauteurs entre l'Oise et la Serre.

Au G. A. C., les Armées françaises prononceront leurs efforts alternativement par la droite, pour déboucher à l'est de Vouziers en vue de débloquer la 1re Armée américaine, et par la gauche, pour se souder à la progression de la 10e Armée lorsque celle-ci aura été dégagée par la 1re.

En même temps, le Général en chef rappelle que, « dans la phase actuelle, la bataille doit être menée avec énergie, sans laisser de répit à l'ennemi ». Plus de grands repos pour les éléments passant en deuxième ligne. On improvisera la reconstitution des unités, sans attendre de renforts. On n'hésitera pas à réduire le nombre des bataillons et des compagnies, des groupes et des batteries : « l'essentiel est d'amener constamment au combat des forces encadrées et possédant toute leur cohésion ».

Le Haut-Commandement allemand a-t-il pressenti le danger extrême où ce plan du Commandant en chef français allait mettre ses troupes engagées sur l'Ailette, loin au sud de la Serre? Peut-être : car le 12, comme si sa décision venait en écho à elle du Général Pétain, il fait commencer le repli de l'Ailette vers la Serre. Le 13, le général Mangin rentre à Laon et le Général Guillaumat porte la 5e Armée vers le nord de Craonne. Le 15, nous sommes établis, au centre du front français, devant la Serre, la position Hunding et l'Aisne.

Il est difficile de comprendre, d'ailleurs, pourquoi le Maréchal Hindenburg ne s'est pas décidé, — revenant à sa stratégie de 1917, — à refuser plus délibérément une bataille où il aurait dû voir l'imminence de la perte de ses armées. En retenant et ramassant ses masses sur ces positions devant lesquelles il

espère briser nos assauts, n'a-t-il vraiment pas prévu que son redoutable adversaire tendrait constamment à déborder l'obstacle? A-t-il omis d'envisager les conséquences qu'aurait pour lui la prolongation de la lutte aux avancées de cette immense poche que son front forme encore en direction de Paris? N'a-t-il point craint les impossibilités d'une retraite rapide sur des arrières encombrés par le massif peu pénétrable des Ardennes et barrés, au loin, par la ligne du Rhin aux passages si raréfiés?

L'histoire nous le dira peut-être. Mais, malheureusement, les explications qu'elle nous fournira n'auront point la netteté que nous souhaiterions : car les Alliés ne pourront pas pousser jusqu'au bout l'inflexible logique du plan de campagne de leur Généralissime, ni exécuter la suprême manœuvre, — celle justement qui aurait saisi les dernières grandes communications de l'ennemi et qui l'aurait acculé au désastre contenu en germe dans sa retraite trop tardive !

★ ★ ★

CROQUIS N° 3

BATAILLE DE CHAMPAGNE (15-17 juillet)
CONTRE-OFFENSIVE FRANÇAISE (18 juillet)
ET 2e BATAILLE DE LA MARNE (18 juillet - 7 août)

Front allemand le 15 juillet avant l'attaque allemande

— — le 18 juillet avant la contre-offensive française.

11, DM, 48, ... 124, 132, 170, ... Divisions françaises (ou alliées) en ligne le 15 juillet avant l'attaque allemande

72 153 1re US 2e US 38 5 41 — 1re rangée de divisions françaises (ou alliées) de renforcement

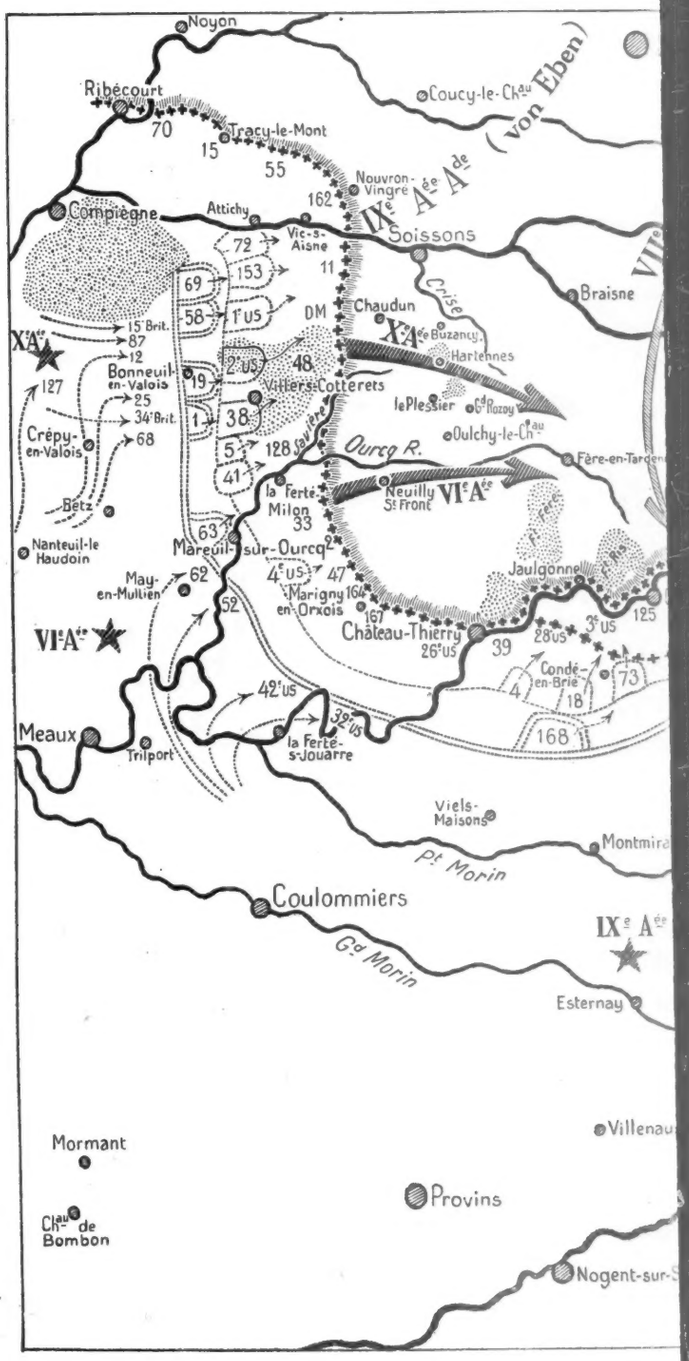
69 58 19 1 63 168 — 2e rangée de divisions françaises (ou alliées) de renforcement

15e Brit ..... 87 ..... 68 ..... 62, — Divisions arrivées ultérieurement en renforcement

venant de l'ouest

venant de l'est

Indications schématiques



ût)

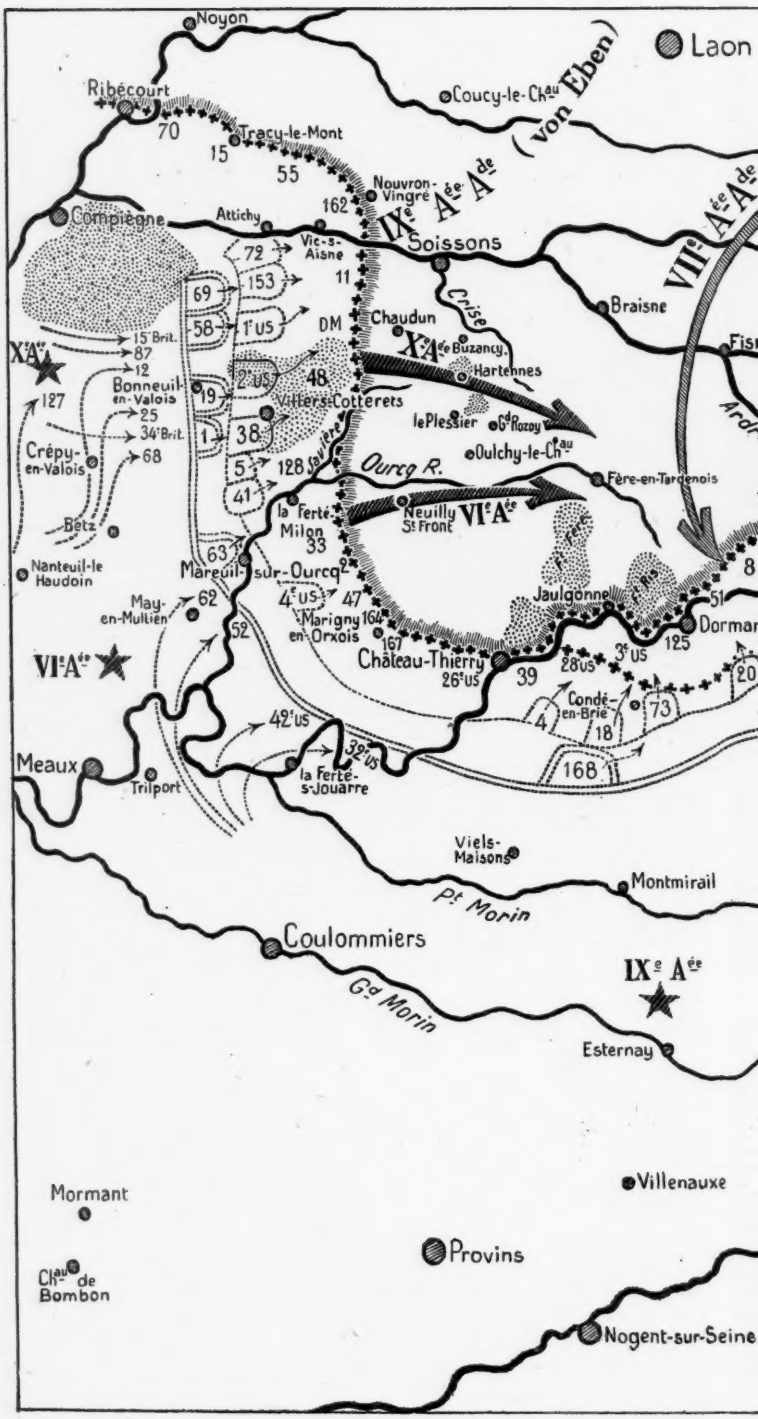
nande

ive fran-

15 juillet

dications

ématiques



Laon
Sissonne
Aisne R.
Rethel
VIIe A^ée A^de (von Bœhn)
Craonne
Berry-au-Bac
I^e A^ée A^de (von Mudra)
IIIe A^ée A^de (von Einem)
Suippe
Fismes
Jonchery
Muizon
Reims
Beine
Ardre
Vesle
Vrigny
Prunay
Prosnes
Ville-en-Tardenois
Nanteuil-la-Fosse
Châtillon-s-Marne
Dormans
Œuilly
Epernay
Avize
IVe A^ée
Chalons
V^e A^ée
Montmort
Marne R.
Fère-Champenoise
Sézanne
Mailly
Sompuis
Arcis-sur-Aube

LA BRETAGNE MARITIME ET SES PEINTRES

MATHURIN MÉHEUT

L'exposition de Mathurin Méheut, à ce même Pavillon de Marsan où il se révéla en 1913, est un événement dans notre saison d'art — et, je pense, quelque chose de plus durable. On pourrait dire que Méheut, qui ne se prodigue pas dans les salons ni dans les cénacles, a donné ici l'œuvre de sept années, si la guerre n'avait interrompu bien plus qu'alimenté cette œuvre. Des souvenirs du front de France voisinent sur ces murs avec d'exotiques images du Japon, où la mobilisation, en 1914, le surprit. Mais l'élément principal de cet ensemble, il l'a demandé à la Bretagne — précisons : à la mer bretonne et à son peuple. Me sera-t-il permis, dans cette revue où j'ai présenté, à la façon un peu sévère de l'économiste et du géographe, des aspects du même spectacle, ou plutôt de la même vie, de déclarer que je vois en Méheut l'illustrateur par excellence du texte que j'aurais établi, si j'avais possédé un égal talent? Ceci pour que le Breton introduise le critique d'art, et, en l'autorisant, lui fasse, au besoin, pardonner.

*
* *

Que la Bretagne, et particulièrement la Bretagne maritime, attire et retienne une foule de peintres, c'est une vérité

dont l'évidence ne frappe pas seulement l'habitant, mais tout amateur de cimaises. Il y aurait, sur ce fait et sur les raisons qui l'expliquent, à écrire un long chapitre de l'histoire de l'art contemporain. Pour peu qu'on eût la patience du statisticien, il suffirait de feuilleter des catalogues de salons annuels pour arriver à cette conclusion, qu'autant la Normandie était, vers 1880, fréquentée des peintres, autant la Bretagne le fut, vingt ans plus tard. La vogue, depuis, n'a fait que croître. Ce serait de quoi combler le plus exigeant amour-propre de clocher, si, parmi tant d'œuvres honorables, remarquables, voire de premier ordre, il n'y en avait trop de peu véridiques. La Bretagne s'y regarde et s'y reconnaît mal. C'est elle, et c'est une autre. Voilà bien son costume du dimanche ou de tous les jours (du dimanche plutôt), mais le geste est faussé, l'attitude n'y est pas, ou elle y est trop. Le visage que lui fait Méheut est de ceux qui nous donnent, avec la plus forte émotion, la plus vive impression de justesse. Devant ces cartons et ces toiles, ces gravures et ces peintures, ces aquarelles, ces dessins au crayon ou au pinceau, devant aussi ces curieuses céramiques (car Méheut est un créateur non pas ondoyant, mais singulièrement divers), pas de Breton connaissant sa Bretagne qui ne puisse et qui ne doive dire — au sens large où madame de Sévigné prenait le mot : « Cela est peint ! »

Cela est peint, il va sans dire, par un peintre, qui voit en peintre, qui sent en peintre, pour qui le sujet ne vaut qu'en raison de l'effet pictural à produire. Ce peintre est même un technicien très préoccupé des questions de métier. Il y a en lui de l'ouvrier d'art, apportant à son travail la conscience et la curiosité du bon spécialiste. Il a, sinon des secrets, du moins des procédés favoris. Un bois l'intéresse pour la précision du coup de gouge qu'il exige. Il suit de près, aux faïenceries de Locmaria, la cuisson des pâtes qu'il a modelées. Il éprouve ce que donne, en monotype, une peinture sur verre. Il a rapporté du Japon des papiers de riz pour aquarelles. Il use peu des toiles, et pas du tout des couleurs du commerce. Ses couleurs, il les broie lui-même, à la façon du Lorrain et d'autres vieux maîtres, il les entube après les avoir liées non pas à l'huile, mais à la caséine. Le broyage, avec

des molettes de deux kilos, est une opération fastidieuse et trop souvent répétée. La caséine sent le laitage aigri, en dépit de l'antiseptique qui ne la conserve pas plus de quinze jours. Mais la couleur ainsi obtenue convient également au papier, à la toile, au panneau de bois ; elle permet de revenir, au bout d'une heure, sur les surfaces peintes, sans qu'on ait à craindre le retour offensif des dessous ; qualité suprême, elle est mate : ni embu ni luisant, avec toutes les légèretés, les empâtements, les profondeurs et les intensités qu'on veut. Le médium étant l'eau, elle demande une technique d'aquarelliste. Vieux procédé abandonné, que la guerre ressuscita pour le camouflage, et que Méheut emploie depuis 1913. Tous ses panneaux décoratifs sont peints ainsi, sauf les *Roches de Cruggen* et les *Phares de Saint-Pierre*, peints à l'huile essentielle de pétrole et non à l'huile de lin, qui jaunit.

Ce technicien ingénieux est encore, nous le reconnaissons bien volontiers, un décorateur. En cela très différent des deux maîtres qui, sans lui livrer leur vision ni leur palette, l'ont initié, par leur exemple, à la beauté de la vie bretonne, lui ont donné le tonique nécessaire, le coup de fouet : Charles Cottet et Lucien Simon; sous ce rapport, il ferait songer plutôt à Lemordant, ex-élève, comme lui, de la modeste et excellente Ecole des Beaux-Arts de Rennes. Voici quatre frises : nous voyons bien que deux d'entre elles, le *Bateau neuf* et *le Départ*, sont de l'orangé et du bleu soulignés de gris, que les deux autres, la *Tempête* et *les Epaves*, sont du gris rehaussé de bleu et d'orangé. Et nous saisissons l'équilibre atteint par ces chassés-croisés de couleurs. Mais un port breton, la mer bretonne, la falaise bretonne, aux saisons et aux heures et dans les circonstances que le peintre a fixées, c'est précisément cela, de l'orangé, du bleu et du gris. Ces quatre camaïeus accentués de blanc et d'or, il est clair que, s'il représentent un pardon, un manège, une noce qui sort de l'église et une danse au biniou, ce sont d'abord quatre sépias en camaïeu, avec des accents d'or et de blanc. Mais si je cligne l'œil du souvenir sur une foule bigoudenn, ce qui m'en apparaît, ce sont bien ces blancheurs éparses de coiffes et, à défaut de cet or, des rutilances pareilles de velours et de soie, sur le même fond sombre et chaleureux des draperies, la même barbarie pri-

mitive du costume et des gens. Le parti pris décoratif ne dénature pas la vision de l'observateur : il la sert.

C'est qu'il y a décoration et décoration. On peut aborder son sujet avec une idée préconçue de coloris et, si l'on peut dire, de mise en page. C'est le cas le plus ordinaire. Le décorateur est généralement un a-prioriste. La plupart des disciples, avoués ou non, de Puvis de Chavannes, ont une conception de la peinture murale qu'ils appliquent à tous les sujets, quels qu'ils soient et qui, invariablement, leur dicte la même noble ordonnance de lignes calmes, l'atténuation des reliefs, l'évanouissement des volumes, l'harmonie du décoloré et du ton sur ton. C'est une peinture *en mineur*. Pour ne pas sortir des sujets bretons, Henri Rivière a très heureusement et poétiquement représenté cette tendance dans ses marines découpées en frises. Presque toujours elles affectent les tonalités assoupies qui sont d'ailleurs si propres à traduire picturalement l'idée toute littéraire de la « grise Armorique ».

Méheut procède, semble-t-il, à l'inverse. Sa méthode est d'un inductif. Comme point de départ, une observation et une émotion. Celui qui, un an avant la guerre, découvrait à Roscoff les merveilles de la flore des grèves, qui rapporte de Plomarc'h et de Penmarc'h ces magnifiques bouquets d'algues, d'anémones, d'astéries, de pousse-pieds, de moules, jetés vifs sur le papier ou la toile avec une sûreté de main, une acuité de vision dignes des plus habiles maîtres de la Hollande ou du Japon, celui-là est incontestablement un réaliste : nulle vision intérieure n'altèrera le contour, la couleur et le mouvement des choses. Et c'est de plus un émotif et un réceptif, un homme de spontanéité et de prime saut — pour le dire d'un mot : un lyrique. L'œil de l'observateur est d'emblée conquis, ébloui, et l'artiste ne met pas de côté cette émotion, il ne la soumet pas à des formules préalables, il ne l'estompe pas de grisaille, ne la mesure pas à la règle : il la garde toute palpitante à ses brosses et tumultueuse, mais ordonnatrice.

C'est pourquoi nous ne trouvons nulle froideur à ces compositions, mais, au contraire, la fougue du premier jet et la généreuse ardeur de la vie. Une géométrie très sûre peut les soutenir : elle reste discrète et ne fige rien. Jusque dans

ces poissons et ces crustacés traités en motifs décoratifs, le rabattement d'une antenne, la torsion d'une queue disent la nature saisie à la course et stylisée dans son propre sens. Devant cette richesse de tons, ces fulgurances mauves, roses, pourpres, mêlée de ces cadmiums et de ces cobalts, on pourrait croire à des influences d'étoffes bulgares ou d'aquarelles nippones. Mais non : la grève de Roscoff, dès 1913, a donné cela. Il ne s'agissait que d'y aller voir. Dans *les Binious*, où un réalisme intense se dégage de l'attitude des spectatrices et du mouvement des danseurs, — gestes à la bretonne, toujours incomplètement déployés, têtes engagées dans la carrure des épaules, gêne du bras retenu et de la main en rond, — il y a le groupe des musiciens sur leur fruste échafaudage, et le mousse adossé à un pignon, faisant console ou, si l'on préfère, contrefort, qui proclament l'intervention du compositeur : or, c'est là le groupement le plus dénué d'artifice, observable à toutes les noces et à tous les « pardons ».

*
* *

Cela dit pour nous garantir de la prévention actuelle contre le sujet — qui ne doit pas nécessairement être relégué au nombre des poncifs ou des vieilles lunes, qui demeure le but, au contraire, avec la technique pour moyen, — précisons, la Bretagne maritime s'étant imposée comme sujet à Méheut, comment il l'a vue, comment il l'a rendue.

La Bretagne maritime, c'est, essentiellement, la mer bretonne, la barque bretonne, le pêcheur breton. Répartition, je n'ai pas besoin de le dire, incomplète et quelque peu arbitraire.

Il est peu probable qu'au contact de la mer Méheut ait été investi par le souvenir de ses peintres. Certes il ne songeait ni au Lorrain ni à Joseph Vernet, guère davantage — je pense — à Courbet et à sa fameuse *Vague*. La *Vague* est un superbe morceau, mais d'une criante inexactitude : la barque du premier plan, mise là en guise d'accessoire pour faire une opposition et donner l'échelle, serait roulée, disloquée, dispersée par le déferlement de pareilles vagues. Or Méheut s'applique à être exact, ou plutôt il ne s'y applique pas, il l'est

spontanément, nécessairement. J'ai maintes fois entendu Léon Couturier, peintre de marines et « de la Marine », qui fit à Saint-Guénolé plusieurs saisons d'automne, reprocher à la mer qu'il avait sous les yeux de ne lui servir aucun « vert-bouteille ». La mer de Penmarc'h, à l'automne, est plus souvent grise que verte : gris d'argent, gris d'étain, gris de plomb, gris d'ardoise, auxquels elle mêle cependant ou substitue assez de tons émeraude, saphir, améthyste, topaze-morte et lapis-lazuli pour contenter, ce semble, les plus difficiles. Il est légitime qu'un artiste poursuive dans la nature la nuance dont il est hanté, et qu'il s'acharne après le vert-bouteille comme d'autres après le rayon vert. Il est préférable qu'il accueille allégrement ce que la nature lui offre. Sinon, que de richesses il méprise ! Méheut ne professe point le mépris de ces richesses-là. Que le matin raie de zig-zags blonds l'eau des baies, que le soir colore en lilas l'écume des plages, quelques combinaisons de tons que produisent les jeux simultanés du nuage, du fond, du courant, de la houle, du vent, il bondit sur ses brosses et ne boude pas à l'offrande.

Mais ce qui mérite le plus de nous retenir dans ses interprétations de la mer bretonne, c'est peut-être la solidité de son dessin. Des lames, cela ne se borne point à un bouillonnement confus qu'on puisse fixer sur la toile à grands coups aveugles de brosses et de couteau. Cette agitation a ses lois, qu'il faut saisir. Ce n'est pas facile. Il y a une perspective à trouver une échelle à établir, des plans à distinguer dans ces masses d'eau qui se forment et se déforment sans trêve. Même quand la mer est paisible, cette farouche mer cornouaillaise ne laisse guère oublier qu'elle aime le mouvement et le bruit. Il semble que Méheut la connaisse en marin non moins qu'en spectateur. Ce qu'il y a de plus rare dans les images qu'il nous en donne, c'est qu'elles ajoutent l'impression tactile à la visuelle. On se sent porté, bercé, soûlé, roulé, heurté. Signalons, à cet égard, deux chefs-d'œuvre, *le Printemps* et *la Tempête*. Dans *le Printemps*, le gonflement formidable d'une mer pourtant calme et baignée de la lumière pâle du petit jour est rendu par la seule disposition des barques. Dans *la Tempête* — lames grises à l'assaut de roches grises avec un tourbillonnement de flocons d'écume qui font sur ce gris un rappel

jaune d'ambre au jaune orangé des voiles, — ce qui est particulièrement, c'est la construction, peut-on dire, de ces lames, la vérité de leurs proportions entre elles et avec les deux barques, les rochers, les trois personnages accroupis contre un caillou et la tourelle noire de la pointe du Van. Ce ne serait pas si puissant si ce n'était si juste.

C'est exagérer l'abstraction que de considérer la barque sans la mer. Mais enfin elle a sa personnalité. Tel est le sentiment du pêcheur, et tel devrait être celui du peintre. Il ne rend pas justice à la barque quand il la traite, négligemment, en tache. Cependant mieux vaut encore la négliger que de la détailler à faux. Avouerai-je que je m'afflige de voir trop souvent, sur les toiles de nos marinistes, des coques en invraisemblable équilibre, des mâts disproportionnés, des voiles gonflées à contre-vent? En serais-je au même point que les mousses qui, derrière le dos du peintre au travail, l'accusent d'omettre le numéro d'une chaloupe ou le nom d'un canot, sur le tableau d'arrière? Je ne crois pas pousser jusque-là la passion de l'exactitude, mais je me dis que certaines erreurs procèdent d'une ignorance condamnable, d'un manque de réelle sympathie, d'une insouciance, en définitive, inartistique. Il faut dire que quantité de peintres sont aussi bons observateurs du bateau que de la mer. L'Américain Fromuth, à peu près naturalisé Concarnois, a peut-être une expérience plus complète que Méheut du sardinier, et son dessin est d'ailleurs large, gras, animé. D'autres, séduits par la couleur et l'allure du thonier, en multiplient d'agréables ou de saisissantes images. Mais plusieurs se laissent aller à un petit pittoresque, tout de surface. Méheut va à l'essentiel, à ce que je ne craindrais pas d'appeler la vie profonde du bateau. Il en fait l'histoire, et cette histoire qu'on aurait tort de croire si humble, nous pouvons la lire aux murs du Pavillon de Marsan — soit dans les bois, soit dans les grands panneaux qui la retracent. Voici la coque neuve, encore au chantier, sur les solives qui la maintiennent, avec ses bordés vierges de goudron et leurs jointures enduites de brai. Voici la flottille prête au départ, serrée au bout des cales, sous les maisons du port, autres maisons où l'on embarque filets, voiles, miches de pain, barils d'eau, tout le nécessaire de la vie à bord. Voici l'appareillage des

sardiniers dans l'aube grise d'un jour de printemps. Toute une théorie de voiles rouges se masquant les unes les autres, s'ajoutant les unes aux autres, ne faisant plus sur l'eau blafarde et le ciel livide qu'une longue bande rouge en dents de scie. Voici le bateau démâté qu'à grand effort de reins et de bras on traîne au sec, jusqu'au sommet de la dune, pour lui épargner un mouillage dangereux ou pour lui panser ses blessures. Voici deux misaines courant, tribord amures, leur dernière course, dressées contre le brisant qui va les happer, déjà perdues dans le creux des lames d'où émerge à peine leur corne. Et voici, dans une crique étroite de la falaise, l'épave... Histoire, on le voit, suivie et assez complète, quoique simplifiée et généralisée à dessein, débarrassée de tout vain localisme. Est-ce sur un chantier de Douarnenez que se construisait cette coque? Par le travers de la Chèvre qu'appareillaient ces sardiniers? sur une grève de Penmarc'h qu'on hissait ce bateau? Sous la pointe du Van que luttaient ces misaines? C'était dans un port, sur l'eau, sur la grève de Cournouaille, des bateaux cornouaillais, le bateau.

Même dédain de l'accidentel dans la représentation de l'élément humain — pêcheurs ou paysans : car l'habitant des petits ports cornouaillais est le plus souvent un maître Jacques qui revêt alternativement les deux costumes ou remplit, du moins, les deux emplois. Le pittoresque du vestiaire est l'une des grandes tentations de cette côte. Sachons gré à Méheut de n'en avoir que très sobrement usé. Il n'a même pas prodigué les suroîts et les cirés qui donnent à ces marins des airs de Samouraïs, et dont les luisants, les cassures ont plus d'une fois tiré hors de propos l'œil des peintres. Nulle kermesse pour touristes avides de déguisements n'est organisée sur ces murs. Aucune de ces anecdotes qui se découpent si bien dans l'or des cadres pour figurer sur le papier peint des salons bourgeois. Non : la vie quotidienne, toute engagée dans les choses — miches de pain, filets, agrès, barils, bateaux, qui n'en sont pas des accessoires, mais bien des éléments constitutifs — représentée sans mesquine et photographique exactitude, mais largement, dans ses gestes usuels, dans ses attitudes élémentaires, dans la simplicité de ses grandes lignes.

Un art ainsi compris n'individualise pas la figure humaine.

Non, sans doute, que Méheut en soit incapable. Certain crayon d'une vieille femme du Cap suffirait à le prouver. Mais il est plus décorateur que psychologue — à moins qu'on ne lui réserve, ce qui ne serait pas pure galéjade, la psychologie des poissons. Un psychologue, à sa place, eût fait des portraits. Un psychologue, en peinture, est un portraitiste. Tel est Lucien Simon, celui qui, avec le sculpteur Quillevic, nous a certainement donné les plus sûres effigies du peuple bigoudenn. Voyez *le Quai, la Famille en deuil, la Messe basse* : toutes ces figures sont des portraits admirablement peints, supérieurement groupés. Le public français — public d'observateurs — fera toujours bon accueil à ces toiles qui chatouillent en lui le goût de la *psychologica voluptas.* Chez Méheut, la ressemblance est nécessairement plus collective. En regardant ses quatre camaïeus et le panneau de l'*Automne,* qui représente, en le généralisant, le « pardon » de Notre-Dame-de-la-Joie, on peut croire qu'il a vu les foules bigoudenn comme nous verrions sans doute une foule chinoise. Un Chinois nous jurerait qu'il y a dans cette foule des physionomies très distinctes, et je me dis aussi que tous les bigoudenn n'ont pas le même physique. Mais celui qui tomberait subitement dans une de leurs assemblées ne verrait non plus que ces rudes anatomies, ces larges épaules, ces torses râblés, la lourdeur des étoffes, ce vent dans les tabliers et dans les cocardes.

On trouve cela chez Lemordant. Mais sans parler des différences de métiers, Lemordant, qui a également le souci décoratif, est un idéologue. La peinture de Méheut ne fait, je crois, ni sociologie, ni morale, ni littérature. Réaliste, elle n'est pas romantique. Si quelque symbole tout fait lui apparaît dans la nature, elle ne l'exclut pas, mais elle ne le développe pas. Dans la maquette de *la Noce,* les granitiques têtes de mort de l'ancien cimetière de Penmarc'h grimacent par-dessus la jeunesse qui s'amuse. Mais leur grimace se garde d'insister. Dans la maquette des *Epaves,* des moutons paissent la cassepierre de la pointe du Van, à deux pas d'une douleur humaine. Mais cette douleur est perdue dans la haute falaise. Voyez comme Cottet, rencontrant une douleur analogue, la fait démonstrative et tragique. Je ne cite que pour mémoire les veuves ou les mères

de Peyen-Perrin, montrant pathétiquement le poing à « la gueuse ». Dans la frise de *la Tempête*, les trois seuls personnages tournent délibérément le dos au spectateur, puisqu'ils font face à la mer. Et ils gardent tous trois la même posture, embusqués à croppetons derrière leur roche, sans un geste, sans rien qui signale leur émotion : c'est criant de vérité.

*
* *

Terminons sur ce mot qui est la raison même de cette étude.

Nous avons dit pourquoi, selon nous, le sens décoratif n'altère pas chez Méheut le discernement de la vérité, pourquoi sa décoration garde la souplesse de la vie, grâce à quelle alliance de réalisme inné et d'émotivité ductile. Nous pourrions ajouter qu'il a choisi, pour les interpréter, les lieux qui convenaient entre tous à son tempérament, les scènes les plus appropriées à son art. Des pêcheurs sur une falaise, empaquetés, debout, à égale distance les uns des autres, et de la même manière, dans la toile d'un même filet tournant, cela fait une suite décorative évidente, un véritable festonnement humain : et le bois du graveur n'y a rien ajouté. Ainsi du reste. Que cet art à la fois décoratif et réaliste n'ait pas, en outre, une signification secrète, c'est de quoi on ne conviendrait pas aisément. Une philosophie sans le savoir, ou plutôt sans le dire, se dégage de ces murs civilisés du Pavillon de Marsan où s'endorment, selon un rythme quasi éternel, les gestes de la vie simple, telle qu'on la vit encore aux grèves de Roscoff, de Douarnenez, de Penmarc'h et du cap Sizun.

AUGUSTE DUPOUY

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

L'ENFANT QUI MEURT

par **Binet Valmer.**

La comtesse de Vinzel, ayant perdu son mari, concentre toute son affection sur son fils Édouard, dont l'état de santé plus qu'inquiétant (à vrai dire Édouard, tuberculeux, est condamné par les médecins) l'oblige à vivre à Nice. Tandis que la maladie de l'enfant fait de lents progrès, dans le cadre riant de la Côte d'Azur, la grande guerre de 1914-1918 déroule ses émotionnants épisodes. La comtesse, d'abord passablement indifférente, commence à prêter une attention passionnée à la lutte, lorsque se précise en elle son inclination pour un officier de ses amis : Philippe Groux. L'antagonisme de ce penchant grandissant et de l'amour maternel s'accentue chaque jour. Sans doute la mère serait victorieuse, mais Édouard qui a toutes les délicatessee du cœur profite d'une des permissions de Philippe pour le fiancer à sa mère. Hélas celle-ci ne connaît qu'un trop court bonheur, car Édouard s'éteint quelques jours après.

Cette brève analyse rend mal compte de cet ouvrage important, où la lente évolution des sentiments est au premier plan. L'intérêt de ce roman est indiscutable. Il reste constamment dans la vie et son habile composition en maintient efficacement l'intérêt. Quelques épisodes parasitaires pourraient, pourtant, être supprimés ou abrégés sans inconvénient.

JEANNE LA MYSTÉRIEUSE

par **Léon de Tinseau.**

Le jeune Philibert de Montmagny, nouveau pauvre, se serait trouvé, une fois démobilisé, fort démuni, si le hasard et une annonce de journal ne lui avaient procuré une place de secrétaire chez les Bachellier, nouveaux riches. Ses fonctions assez vagues n'ont rien de désagréable, car la maîtresse de maison, Mme Bachellier, Jeanne la mystérieuse, a une dette de reconnaissance envers la famille Montmagny. Elle devient donc la protectrice du secrétaire et le voit avec plaisir s'éprendre d'une jeune fille noble, « nouvelle pauvre » aussi, que la mauvaise fortune a jeté dans la dactylographie.

Après quelques péripéties, une union légitime couronne l'amour des deux jeunes gens. Il y a, dans ce roman, d'amusantes descriptions de cette nouvelle « couche » sociale que la guerre a fait naître.

Dans *le Canot indien,* conte qui termine ce volume, l'auteur nous présente spirituellement une amusante idylle, tragiquement nouée dans un hôpital en France et heureusement dénouée dans un canot indien, en Amérique.

M. Léon de Tinseau, qui est apprécié à sa juste valeur par le grand public, manifeste dans ce nouveau roman ses qualités habituelles de littérateur.

LES CONTES GALANTS DE LA CHINE

par **George Soulié de Morant.**

L'auteur nous présente des contes adaptés d'ouvrages chinois des XIIIe, XIVe et XVIe siècles. La fantaisie la plus charmante règne dans ces récits dont l'esprit fait penser à notre XVIIIe siècle français. On appréciera particulièrement *le Monastère du précieux Lotus*, où est dévoilé le très ingénieux procédé grâce auquel, en un sanctuaire fameux, les souhaits des femmes chinoises se trouvaient exaucés, *le Mariage de Ya Néï* et le *Bonze Mèche de Lampe*. Nous souhaitons que l'auteur, sinologue distingué, continue de nous révéler les passages les plus caractéristiques de ces Mille et une Nuits chinoises.

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN

par **Pierre Mac Orlan.**

L'auteur nous conte une étrange histoire, dont, pour la commodité de la narration, il imagine avoir été le héros.

Vivant seul à la campagne, s'accommodant mal de la solitude, il fait de sa servante... sa maîtresse. Ce n'est point un procédé nouveau. Mais voici qui devient singulier : Katje est sorcière. Mac Orlan, d'abord un peu gêné, finit par l'accompagner au sabbat, pour se distraire. Il y fait connaissance du diable et de ses deux acolytes : le nègre Léonard et maître Jean Mullin. Il se plaît fort en leur société. Malheureusement le règne du diable finit ; les hommes ont trop de vulgarité dans le vice. Une bonne partie de l'humanité meurt de bonté, faute d'habitude. Katje est une des premières victimes

Le diable, devenu bouc, est soigné par l'auteur dans une étable. Léonard et Mullin vivent petitement de maigres emplois, à Paris. Cette fantaisie fort décousue manque terriblement de logique dans l'invraisemblable. Mais le style est alerte et maints passages fort spirituels soutiennent facilement le récit.

AU TEMPS DE L'INNOCENCE

par **Édith Warthon.**

Un tel roman ne peut s'analyser, car une analyse ne convient guère à ce qui est la vie même. D'autres œuvres ont déjà assuré à l'auteur une renommée universelle, et le public lettré s'est toujours accordé à y trouver un sens très profond et très vivace de tout ce qui est éternel et de tout ce qui est passager dans l'homme. Cette fois il s'agit du conflit entre les devoirs et la tradition d'une part, entre la passion et la fantaisie de l'autre. Le conflit se produit dans un milieu où la tradition et, avec elle, le sentiment du devoir sont particulièrement forts : il s'agit de la société newyorkaise, entre 1870 et 1880, c'est-à-dire à une époque où les transformations subies par la vie matérielle n'avaient pas encore réagi sur la vie rurale. Ce milieu rend le conflit plus poignant, et la transcription qu'en fait l'auteur donne un attrait plus vif au roman pour le lecteur français.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.